BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

PROBLÈMES
DE
PSYCHOLOGIE AFFECTIVE

PAR

TH. RIBOT

Membre de l'Institut
Professeur honoraire au Collège de France

LA CONSCIENCE AFFECTIVE
LA MÉMOIRE AFFECTIVE
L'ANTIPATHIE
SUR LA NATURE DU PLAISIR
SUR UNE FORME D'ILLUSION AFFECTIVE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1910

1004-09. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 9-09.

PROBLÈMES

DE

PSYCHOLOGIE AFFECTIVE

PAR

TH. RIBOT

Membre de l'Institut
Professeur honoraire au Collège de France

LA CONSCIENCE AFFECTIVE
LA MÉMOIRE AFFECTIVE
L'ANTIPATHIE
SUR LA NATURE DU PLAISIR
SUR UNE FORME D'ILLUSION AFFECTIVE



PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1910

Ce petit volume contient des essais publiés antérieurement, mais dont plusieurs ont été complétés d'après des communications d'origine diverse ou des travaux récents. Je les réunis sous le titre de *Problèmes*, la plupart des sujets traités ayant donné lieu à des discussions qui ne sont pas encore closes.

Le premier essai, d'un caractère plus général, reprend sous une autre forme une question déjà traitée dans la *Psychologie des Sentiments*, mais il ne l'épuise pas et elle pourrait encore être étudiée sous un autre aspect.

Ce travail sera peut-être tenté ultérieurement sous ce titre : *La vie affective et les mouvements*.

PROBLÈMES

DE

PSYCHOLOGIE AFFECTIVE

CHAPITRE I

LA CONSCIENCE AFFECTIVE

Quelques auteurs ont soutenu avec raison que la sensibilité, c'est-à-dire la vie affective et ses phénomènes, ne devraient pas être étudiés avec les procédés applicables aux états intellectuels : mais, outre que ces auteurs sont très peu nombreux, ils n'ont pas été toujours fidèles à leur consigne. Le but de cet essai n'est pas de traiter cette question de méthode, bien qu'il s'en approche. Il s'agit de montrer la nature propre de la sensibilité, son fond, sa matière, son contenu; d'établir que la vie affective et la vie intellectuelle sont hétérogènes, irréductibles l'une à l'autre, et que de cette différence foncière résultent des conclusions dont l'importance pratique est grande.

Pour éviter tout malentendu, je fais remarquer qu'il ne s'agit pas ici d'hypothèse métaphysique sur la

nature dernière de la sensibilité. Il y en a deux principales. Pour les intellectualistes, les sentiments sont de l'intelligence confuse, des jugements et des raisonnements qui ne peuvent s'expliquer qu'en termes intellectuels. Pour les volontaristes, elle n'est qu'une forme de la volonté prise au sens le plus large, comme dans la philosophie de Schopenhauer et autres. Nous n'avons rien à dire de cette recherche de l'unité à tout prix, qui obsède les métaphysiciens; une simple remarque suffira. Si les fonctions psychologiques sont toutes issues d'une seule et même source — ce qui est probable, — il s'est produit au cours de leur développement une telle différenciation qu'elles sont devenues en réalité totalement distinctes dans leurs manifestations, leurs effets, leurs buts. Pris comme faits d'expérience — et telle est la position scientifique, — les états affectifs peuvent être l'objet d'une étude spéciale qui ne suppose ni n'exclut leur réductibilité à des éléments plus simples. Les physiciens et les chimistes procèdent de même : ils étudient les propriétés de la matière, indépendamment de toute hypothèse sur une unité probable, telle que leur réduction à l'éther ou à l'électricité. Notre position est donc *psychologique*, non philosophique.

La difficulté est ailleurs. Il s'agit de saisir la conscience affective, à l'état pur, en elle-même, dans sa nature propre, non adultérée, isolée de tout élément intellectuel; de montrer qu'elle est la constatation de notre état organique plutôt qu'une connaissance proprement dite, parce qu'en elle le sujet et l'objet sont inséparés.

Une séparation nette entre la conscience affective

et la conscience intellectuelle est très difficile, même impossible dans beaucoup de cas, en raison de leurs influences réciproques : car il faudrait pouvoir éliminer, d'une part, l'action de l'intelligence sur la sensibilité pour susciter les sentiments d'ordre supérieur; d'autre part, l'action de notre nature affective sur les facultés intellectuelles dont elle fait des instruments à son service. Nous sommes donc presque toujours condamnés à ne pénétrer jusqu'à l'affectif qu'à travers les formes de notre connaissance, par conséquent à le dénaturer.

D'après le criticisme, les catégories (temps, espace, causalité) sont des conditions nécessaires qui s'imposent à la matière de toute pensée; sans elles il n'y a que confusion et chaos, rien n'est pensable, c'est-à-dire intelligible. Les conditions sont les mêmes pour les modes de notre connaissance quant à la matière affective. Sauf des cas peu fréquents ou très simples qui seront énumérés ci-après, l'affectif fait corps avec les perceptions, images, idées, associations et fusions complexes; il semble n'exister que par elles, parce qu'il n'est connu que par elles. Il en résulte que pour nous l'affectif est presque toujours couvert d'un masque. Détaché des modalités de la connaissance qui le déterminent et le limitent, le sentiment paraît s'évanouir dans le néant et n'avoir par lui-même aucune existence. C'est que nous lions l'être au connaître.

Ce fait que, par raison d'une différence foncière de nature, le sentir est réfractaire à une réduction à l'intelligence, c'est-à-dire aux formes ordinaires de notre pensée, a été très bien noté par Ward dans son article bien connu de l'*Encyclopædia Britannica* :

« Le sentiment, comme tel, peut être posé comme matière d'*existence* plutôt que de connaissance directe et tout ce que nous en connaissons, nous le connaissons par ses antécédents ou ses conséquents à nous présentés[1] ».

Toutefois on peut sur ce point dépasser l'hypothèse et montrer que ce n'est pas une simple vue de l'esprit.

Une preuve directe est fournie par l'existence d'états de conscience purement affectifs, vides, ou à peu après, de contenu intellectuel.

Une preuve indirecte peut être établie d'après la méthode des variations concomitantes : d'abord, par les effets que produit la disparition totale de la vie affective ou par son extrême affaiblissement; ensuite par les cas inverses, c'est-à-dire la prédominance exagérée de la vie affective sur la vie intellectuelle.

I

Dans l'organisation de l'homme, éliminons un premier groupe : les sens spéciaux de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et toutes les connaissances qui en dérivent. Éliminons un second groupe composé des sensations cutanées, cinesthétiques, de chaud, de froid et les connaissances qui en dérivent[2]. Reste un troisième groupe, celui des sensa-

1. Feeling as such is, so to put it, a matter of *being* rattrer than direct Knoroledge; and all that we know about it we know from its antecedente and consequents in presentation. *Encyc. brit.*, t. XX, art. *Psychology.*, p. 44.

2. Il convient de remarquer que la sensibilité des téguments ne peut être supprimée et que par conséquent notre hypothèse

tions organiques, internes : révélation directe et immédiate de la constitution, elles ne nous apprennent rien du dehors. C'est ce dernier groupe seul que nous avons à scruter dans sa valeur psychologique, à l'exclusion des deux autres qui impliquent une connaissance quelconque du monde externe.

Supposons donc un tel être, ainsi dépouillé de tous moyens de connaissance objective (peut-être s'en trouve-t-il à quelque degré de l'échelle animale). En négligeant les formes inférieures, amorphes, et les agrégats coloniaux, l'animal, sous sa forme individuelle, est un tout circonscrit, une unité dans le temps et l'espace : toute réaction qui ne vient que de lui-même est la matière de sa sensibilité affective. En ce sens, on a pu dire qu'il est une force individuelle ; mais elle est la somme d'un grand nombre d'autres forces.

1° Considérons d'abord les conditions *physiologiques* de cette sensibilité affective et leur complexité.

L'hypothèse de l'énergétisme est actuellement pour la plupart des physiologistes l'explication la plus plausible des phénomènes de la vie, et elle est conciliable avec toutes les théories métaphysiques. L'univers est un immense réservoir de forces dont l'animalité est une infime portion et les phénomènes vitaux sont des métamorphoses d'énergie comme les autres phénomènes de la nature.

La matière vivante est en état de mobilité incessante. Les éléments moléculaires seraient, d'après les physiciens, décomposables en corpuscules effectuant 500 trillions de tours par seconde. Ces chiffres nous

est irréalisable ; mais cette sensibilité peut être réduite à une connaissance vague, presque nulle des agents extérieurs.

donnent une idée de l'énorme travail qui accompagne le métabolisme. Toutefois ceci n'a pour nous qu'un intérêt très général. A moins d'admettre — sans preuves — avec Cope l'existence d'une sensibilité primordiale consciente et contemporaine de la vie ou toute autre forme hypothétique du panpsychisme, les mouvements du protoplasme amorphe, de l'amibe et leurs analogues, nous éclairent peu sur cette sensibilité affective que nous étudions. Il faut chercher plus haut, là où quelque différenciation fonctionnelle s'est produite, où quelque rudiment de système nerveux a paru.

Récemment Jenkins[1] a soutenu qu'il y a une façon d'agir primitive et fondamentale de tous les organismes depuis l'amibe jusqu'à l'homme : c'est la méthode d'essai (*trial*) ou de tâtonnement. L'énergie intérieure accumulée par le métabolisme, lorsqu'elle est dérangée par quelque stimulus extérieur ou intérieur, déborde en plusieurs directions, produit des réactions variées et fortuites. Ces changements se poursuivent jusqu'à ce que l'un d'entre eux réussisse à délivrer l'animal du stimulus perturbateur : à la suite de mouvements d'essais (*testing*), il maintient ceux qui sont utiles. Les périodes d'essai s'abrégeant toujours, les réactions aux stimulus les plus fréquents tendraient peu à peu à se stéréotyper en un processus fixe de réponse. Les réactions *négatives* seraient donc les premières, d'après Jenkins, et les réactions positives seraient d'origine secondaire. Ce dernier point a été contesté en raison de la tendance primordiale de la vie à s'étendre partout où elle trouve des conditions favorables. Cette discussion n'importe pas ici.

1. *Behavior of the lowers Organisms*, New-York, 1906.

La conclusion de notre auteur, c'est que la tendance fondamentale de tous les organismes à chercher et à trouver leurs conditions de vie serait expliquée par l'adaptation de leur conduite (*Behavior*) au milieu et par son caractère régulateur.

Ainsi cette sensibilité diffuse se spécialise; mais ses actes, comme les réflexes, n'impliquent pas nécessairement une conscience. Elle paraît exiger quelque centralisation que l'apparition du système nerveux rend possible et qui, dans l'évolution ascendante de la vie cérébrale, s'affermit et augmente en complexité.

Certaines questions pourraient se poser ici; je les omets, parce qu'elles sont plutôt discutées que résolues : Si le courant nerveux, qui aboutit d'abord aux centres inférieurs, ne suscite que des réactions inconscientes, purement physiologiques?— Si, lorsque ce courant agit sur les centres supérieurs (la masse cérébrale), il ne se produit pas, au début, des consciences partielles, locales, simultanées qui précèdent la forme unifiée?

Quelque solution qu'on adopte, ce qui est certain c'est que la conscience, lorsqu'elle se constitue, est totalement ou principalement affective et ne peut être autre. Elle exprime d'une part l'état des tissus et du travail organique, les impressions issues des viscères comme le canal alimentaire et ses annexes, les organes respiratoires, génitaux, et autres parties internes; — d'autre part, les impressions qui dérivent des contractions musculaires, des mouvements.

Quelques naturalistes (Owen, Charlton Bastian, Romanes) ont fait remarquer qu'il y a lieu de croire « que ces impressions émanant des tissus et des viscères forment une portion importante de la masse

totale des impressions qui excitent l'activité cérébrale et la vie mentale (autant qu'elle existe) des animaux invertébrés; que c'est par ces stimulus intérieurs que ces animaux sont déterminés à leurs actes et à leurs mouvements habituels ». Nous ne sommes pas très autorisés à mesurer l'intensité des sensations organiques d'un poisson, d'un reptile ou d'un oiseau d'après celles qui nous sont familières à nous-mêmes. Cependant, chez ces animaux, beaucoup d'impressions viscérales peuvent être plus conscientes que celles que nous éprouvons et elles peuvent entrer dans une proportion beaucoup plus grande dans la trame des impressions sensitives qui constituent la vie consciente de ces êtres (Bastian).

Même remarque pour l'enfant qui vient de naître. Une grande partie du système nerveux embryonnaire cesse de fonctionner, tandis que d'autres parties se développent et constituent le système dit sympathique. Quand les poumons ont, pour la première fois, fourni au corps sa nouvelle nourriture — l'oxygène — la portion du système embryonnaire qui détermine la corrélation des poumons avec les autres parties du corps entre en fonction. Aussitôt que l'estomac a reçu sa première nourriture (le lait maternel), les nerfs correspondants commencent à travailler et ainsi de suite. A cette période les sensations internes sont tout, les sensations externes, fondement de la connaissance objective, presque rien. La conscience intellectuelle sommeille encore ou est à peine éveillée; rien ne présage sa destinée future.

La conscience primordiale est donc purement affective. Sur elle repose la psychologie intellectuelle qui, par la variété, la richesse, la complexité de ses opé-

rations, cache l'autre. D'où cette illusion fréquente qu'elle est fondamentale et seule existante.

2° Au-dessus de ces manifestations élémentaires de la vie affective y a-t-il des manifestations supérieures, vides de tout contenu intellectuel ou très pauvrement pourvues? Beaucoup de psychologues semblent admettre implicitement et comme une chose évidente que tout phénomène affectif est associé à un acte de connaissance. Quelques-uns même ont soutenu explicitement et, avec beaucoup de légèreté, « qu'il n'y a pas un état émotionnel qui ne soit lié à un état intellectuel ».

J'ai essayé ailleurs[1] de montrer par des faits qu'il existe une vie affective pure, autonome, indépendante de la vie intellectuelle, qui a sa cause en bas, dans les variations de la cénesthésie qui est elle-même une résultante des actions vitales; que dans la psychologie des sentiments le rôle des sensations externes est bien mince, comparé à celui des sensations internes; que tout changement profond dans la conscience des fonctions vitales modifie le ton affectif : or, les sensations internes n'ont rien de représentatif. J'ai produit des exemples où l'on constate ces trois moments successifs : organique, affectif, intellectuel — et où l'on voit que ce n'est que *ultérieurement* que le sentiment vague et diffus prend corps, se fixe dans une perception ou une idée.

J'ai réduit ces états de conscience affective pure à quatre types principaux :

1° États agréables (plaisir, joie), celui du hachich et de ses analogues, l'euphorie du phtisique et des mourants, etc.

1. *Psychologie des sentiments*. Introduction, p. 8 (F. Alcan).

2° États pénibles (tristesse, chagrin), la période d'incubation de la plupart des maladies, la mélancolie des périodes menstruelles, etc.

3° États de peur : sans raisons, sans causes apparentes, sans objet, sans justification, peur de tout et de rien.

4° État d'excitation : se rapproche de la colère, est fréquent dans les névroses; c'est une manière d'être instable et explosive qui, d'abord vague et indéterminée, finit par prendre une forme, s'attacher à une représentation et se décharger sur un objet.

Mais ces quatre groupes n'épuisent pas la matière. Sans prétendre à une énumération complète, rappelons d'autres états, fréquents dans la vie, étrangers à la conscience intellectuelle.

D'abord la fatigue. On l'a définie « la conscience de la faiblesse musculaire ». A l'état normal, nous avons un sentiment confus mais continuel de l'état de contraction ou de relâchement de nos muscles : bien-être, vigueur, légèreté quand ils sont fermes et bien tendus; fatigue, quand ils sont atoniques et relâchés. Passagère chez l'homme sain, la fatigue s'installe à demeure chez les débiles — notamment les neurasthéniques, elle ne disparaît jamais. Elle devient une forme permanente de la conscience affective, attribuable à elle seule, en raison de sa subjectivité pure.

La névrose d'angoisse est un exemple encore plus saisissant de l'autonomie affective. « Il est des cas, dit le Dr Sollier, où l'émotivité se montre à l'état isolé, indépendant de toute cause provocatrice. Elle se traduit par une inquiétude vague, une appréhension pénible allant souvent jusqu'à l'angoisse. Elle se localise tantôt dans l'appareil respiratoire (suffocation,

dyspnée); tantôt sur le cœur (palpitations, resserrement); tantôt sur l'estomac (malaise indéfinissable s'accompagnant de tristesse, de dépression). L'angoisse est un état émotionnel qui ne correspond à aucune émotion particulière et qui participe à la fois de toutes; d'où le caractère vague, indéterminé, diffus de ses manifestations et le sentiment incomparable et inexprimable qui en résulte. *C'est de l'émotivité pure* pouvant présenter tous les degrés, depuis une simple gêne prédominant dans un point du corps jusqu'à l'état de malaise général le plus pénible.... Le rôle des représentations est très secondaire : c'est presque toujours une explication, une interprétation de l'angoisse [1]. »

On pourrait citer encore l'état de détresse qui précède une syncope et l'état de confusion mentale qui prélude au retour de la conscience normale. Mais il convient surtout de rappeler le groupe des *émotions-chocs* dont la surprise est le type le plus net. Très fréquente et très connue, elle n'a pas été étudiée par les psychologues, peut-être en raison de sa simplicité et de sa courte durée. Sollier en a fait une très bonne analyse dont je résume les traits principaux. Le phénomène essentiel, primordial c'est l'arrêt qui peut être d'ordre physique — un bruit, une lumière insolites; d'ordre intellectuel — la compréhension subite d'une erreur de raisonnement; d'ordre moral — éveiller chez autrui un sentiment contraire à celui qu'on attendait. Cet arrêt s'étend à toutes les fonctions, surtout quand la surprise est violente : le rythme du cœur est modifié, la respiration suspendue,

1. Sollier, *Le mécanisme des émotions*, p. 30 (F. Alcan).

les muscles immobilisés, le regard fixe, la pensée en suspens. Mais cet arrêt doit être brusque, inopiné; l'action lente, progressive, ne produit pas le choc de la surprise. Il se produit toujours un sentiment de malaise : « Souvent il faut de la précaution pour annoncer une très bonne nouvelle quand elle est tout à fait imprévue, invraisemblable; le premier choc gâte la joie future [1] ».

On remarquera que la surprise, en éliminant les causes qui la suscitent et ce qui en résulte — prise en elle-même — se réduit à un simple état de choc et de malaise. L'affectif n'est donné que comme existant, senti; il n'est *connu* que par ses antécédents et ses conséquents. De plus, il y a au fond de cet état un élément moteur, puisque la surprise est un arrêt de mouvement. Ceci n'est pas affectif; mais entre la sensibilité affective et la motricité, il est impossible d'établir une séparation réelle; on ne peut les disjoindre que par une analyse idéale. Il sera d'ailleurs nécessaire de revenir plus loin sur cette question.

II

Nous venons de montrer par une énumération de faits que la conscience affective, loin d'être une chimère, apparaît assez fréquemment dans la vie ordinaire. On peut la considérer sous un aspect différent, non plus dans ses manifestations particulières et transitoires, mais comme un facteur ton-

1. Sollier, *ouvrage cité*, p. 80, 87.

jours agissant, comme une manière d'être générale et permanente : beaucoup plus vague, elle n'en existe pas moins par elle-même, indépendante de tout adjuvant intellectuel. C'est la cénesthésie, tant de fois décrite qu'il est inutile d'insister. On peut l'appeler aussi conscience organique, c'est-à-dire la forme la plus élémentaire mais la plus pure de la conscience affective dont le ton est incessamment modifié par les fluctuations du travail vital. Son importance capitale ressort de sa présence et, nous le verrons, encore plus de sa disparition.

Les physiologistes ont quelquefois comparé l'organisme à une somme de cellules de nature diverse, plongées, immergées dans un milieu liquide qui les baigne et les nourrit. Les psychologues peuvent de même comparer la conscience affective à une atmosphère diffuse qui — tantôt dense, tantôt raréfiée — enveloppe tous les phénomènes intellectuels (sensations, représentations, concepts, associations, raisonnements) et les attitudes mentales (attention, volitions, mouvements). Avec un illogisme étrange qui ne peut s'expliquer que par des préjugés métaphysiques, beaucoup de psychologues admettent, implicitement ou par affirmation expresse, que cette conscience organique, cette sensibilité affective, élémentaire et pure — dont nous essayerons ci-après de fixer les caractères — est sans rapport avec les sentiments dits supérieurs. Qu'elle soit l'accompagnement naturel de toutes les sensations externes et des appétits individuels ou sexuels : cela ne fait pour eux aucun doute ni ne les choque. Mais, lorsqu'il s'agit des formes du sentiment dont l'objet est immatériel, cette connexion avec la vie organique, viscé-

rale, leur semble inadmissible[1]. Sans entamer ici une discussion qui sortirait de notre sujet, il est clair que la conscience affective, base primaire et permanente de notre personnalité, est la synthèse de tous les facteurs organiques et c'est sur elle qu'agissent les idées qui sont les stimulus des sentiments supérieurs, aux lieu et place des sensations. La seule différence est dans la nature psychologique de l'excitation agissant tantôt à la manière des sensations externes et internes, tantôt à la manière des représentations. Si l'idée n'a pas de résonance dans l'organisme, si elle reste sans influence sur son activité vitale — ce qui est fréquent — alors il n'y a plus qu'une conception pure, un simple état intellectuel.

Soit le sentiment religieux. Réduit à ce qui est en lui essentiel et universel, c'est la croyance en un pouvoir supérieur à l'homme et dont il dépend : forces de la nature, animaux, génies, Dieu idéal et transcendant. Si cette conception ne produit aucune réaction dans la conscience affective (joie, amour, peur, confiance, etc.), c'est l'indifférence ou la négation athée. — De même pour le sentiment moral. L'idée d'un bienfait, d'une injustice, de la cruauté d'un Néron ou d'un Gengis-Khan produit chez la plupart des manifestations physiologiques, visibles et tangibles. Chez d'autres rien, « leur cœur est sec ». L'expérience et la logique n'autorisent aucun *hiatus* dans la série ascendante des sentiments, ni l'absence de conditions organiques dans un état quelconque *réellement* senti.

1. Cette thèse est soutenue notamment par Stumpf. Ladd écrit : « Comment peut-on comparer le plaisir du fromage et de la bière au plaisir de voir du bon Hamlet? »

Je n'ai pas l'intention d'entamer une discussion prolongée sur ce point. La psychologie du sentiment est tellement pleine de questions obscures et épineuses, que l'on court risque à chaque instant de s'égarer dans des digressions. Mon seul but est de rechercher les marques distinctives, les caractères propres de cette conscience affective que nous avons considérée jusqu'ici dans ses manifestations plutôt que dans son fond et dans sa nature essentielle.

On a essayé, durant ces dernières années, de déterminer les critères du sentiment. Titchener, dans son récent ouvrage, *Feeling and Attention,* en distingue six proposés par divers auteurs (Wundt, Külpe, Stumpf, Lipps). Après une critique minutieuse, il se déclare disposé à en admettre deux et seulement en une certaine mesure [1].

Mais notre but n'est pas le même. Il ne s'agit pas d'une détermination par différences entre la conscience affective et la conscience intellectuelle, entre la sensibilité et l'intelligence, entre le sentir et le connaître. Nous cherchons une détermination di-

1. Titchener : *Lectures on the elementary Psychology of Feeling and Attention*, in-12. New-York, 1898, chap. II. Les critères du sentiment par opposition aux états intellectuels sont d'après les auteurs précités : 1° le défaut de clarté des phénomènes affectifs; 2° leur antagonisme qualitatif : tandis que les sensations se rangent entre des différences *maxima*, les sentiments se rangent entre des contraires (*Gegensätze*) *maxima*; 3° les sentiments sont subjectifs; 4° ils ne sont pas localisables; 5° les sentiments, au contraire des états intellectuels, s'affaiblissent par l'habitude; 6° ils se distinguent par leur intensité centrale : l'image intellectuelle est plus faible que la sensation tandis que l'image affective est équivalente à l'affection elle-même (Théorie de Kulpe). — Titchener expose longuement les raisons et les objections qui ont été produites sur ce sujet. Il déclare finalement qu'il accepte les deux premiers critères, qu'il tient pour douteux le troisième et le quatrième et qu'il rejette les deux derniers.

recte — non par comparaison — de la vie affective, son *proprium quid*, les caractères qui sont à elle et rien qu'à elle.

Une réponse se présente immédiatement à l'esprit de tous : Cette marque propre et exclusive, c'est le plaisir et la douleur; en termes plus généraux, l'agréable et le désagréable avec leurs innombrables variétés. Ceci étant admis universellement et sans aucune contestation par tous les psychologues, il est inutile d'insister.

Cette réponse n'est-elle pas trop simple? Ce caractère distinctif est-il le seul? Telle est la question à examiner.

Il y a une vingtaine d'années, j'ai fait remarquer que la définition classique : « La sensibilité est la faculté d'éprouver du plaisir et de la douleur », paraît incomplète et ne pénètre pas jusqu'au fond de sa nature; que les états agréables ou désagréables n'ont qu'un avantage — d'être la portion claire, c'est-à-dire pleinement consciente d'un fait plus complexe; mais qu'ils dépendent des désirs et aversions, des tendances positives et négatives; que celles-ci sont les processus *élémentaires* de la vie affective dont le plaisir et la douleur ne font que traduire la satisfaction ou l'échec. Sous diverses formes et en termes différents, plusieurs contemporains me paraissent soutenir une thèse analogue, sinon identique.

Je prends comme type celle de Wundt qui est, à mon avis, la mieux élaborée. Les critiques l'accusent d'avoir beaucoup varié dans les esquisses successives qu'il a publiées depuis 1874 jusqu'à l'époque actuelle, dans les diverses éditions de ses traités de psycho-

logie (Manuels ou grands Traités) et dans des articles spéciaux. Pourtant, il est inévitable qu'on hésite et tâtonne sur un terrain si mouvant. Quoi qu'il en soit, voici, réduite à ses principales affirmations, sa théorie quelquefois dénommée « Théorie à trois dimensions du Sentiment ».

Les sentiments sont déterminés par trois principales directions (*Hauptrichtungen*) : l'agréable et le désagréable; l'excitation et la dépression; la tension et le relâchement. Entre les points extrêmes de ces trois couples, sur la ligne qui unit les deux pôles de chaque *Hauptrichtung* viennent se situer les sentiments qui, qualitativement distincts, sont, d'après Wundt, une multitude. Dans un sentiment individuel on peut reconnaître les trois directions, ou deux seulement, ou même une seule. Ces trois directions (ou dimensions) correspondent aux trois attributs des sensations et des idées : la qualité, l'intensité, la durée. Elles sont aussi en rapport avec la position d'un sentiment donné dans le cours du temps; le plaisir et la douleur dénotent une modification déterminée de notre état présent; l'excitation-dépression exercent une influence déterminée sur l'état suivant; la tension-relâchement sont déterminés qualitativement par l'état précédent. Wundt appuie sa théorie, d'abord sur l'observation intérieure, ensuite sur la « méthode d'expression », c'est-à-dire sur l'observation physiologique; changements dans l'innervation du cœur, des vaisseaux, du mécanisme respiratoire, etc. C'est la justification objective [1].

1. *Grundriss der Psychologie*, p. 97 et suiv. D'après Titchener (*ouvrage cité*, p. 165), qui conteste les expériences de Wundt pour lui opposer les siennes, les jugements pour l'agréable-désagréable

Éliminons le premier couple que Wundt, à l'origine, admettait seul, comme tout le monde. Il ne soulève aucune objection. Mais les autres couples ne semblent pas déterminer *à titre égal* la nature foncière de la vie affective. Il est regrettable que l'auteur donne de l'un et de l'autre peu d'exemples concrets — ce qui mettrait en relief les différences — et qu'il les emprunte toujours à la classe des sensations.

Ainsi, pour le couple excitation-dépression, il rappelle les impressions variables que produisent les sons et les couleurs : le rouge est excitant, le bleu est déprimant. Pour l'autre couple, il rappelle que, dans l'état d'attente d'une impression sensorielle, il y a un sentiment de tension et que, lorsque le phénomène attendu est entré dans la conscience, il y a un sentiment de relâchement.

Évidemment, on constate une différence entre les deux cas, mais n'est-ce pas précisément parce que le second est *purement moteur*, parce que la tension et le relâchement sont une *forme* du sentiment plutôt que sa matière proprement dite? Même remarque pour les psychologues qui admettent comme catégorie affective le couple effort-résistance. Par contre Royce est disposé à admettre que deux « dimensions » : plaisir-douleur, agitation-repos, suffisent à expliquer les faits. Pour ma part, je déclare adopter la même solution. En somme, on semble accepter les trois *Hauptrichtungen*; mais les uns fondent les deux

sont directs, aisés, naturels; — pour l'excitation-dépression, ils sont équivoques; — pour la tension-relâchement, ils sont aisés, mais toujours exposés en termes kinesthétiques. Le même auteur critique aussi la terminologie flottante de Wundt. Ainsi l'opposé de l'excitation est nommé tantôt dépression, tantôt arrêt (*Hemmung*), tantôt état de repos (*Beruhigung*).

dernières en une seule; les autres coupent la troisième en deux.

Malgré leurs dissidences, ces thèses ont toutes un fond commun : c'est la réintégration des éléments moteurs dans la constitution fondamentale de la sensibilité. Mais alors, dira-t-on, nous sortons de la sensibilité purement réceptive pour entrer dans la psychologie des mouvements? C'est inévitable. Entre la sensibilité affective et la motricité, il est impossible d'établir une séparation réelle, on ne peut que la déterminer idéalement : il serait chimérique de poursuivre une dissociation totale. Remarquons d'ailleurs que la question est un peu factice, nos divisions et séparations n'étant souvent que des artifices adaptés à notre commodité pour l'étude et qui sont sans valeur à la limite.

Du point de vue de l'évolution, à l'origine, on voit que, dans l'irritabilité primitive de la matière vivante, sensibilité et mobilité sont indivisées. Les premières combinaisons protoplasmiques capables de réduire des corps étrangers en leur propre substance, manifestent un équivalent du choix; car, d'une part, elles sont attirées par les matières assimilables, d'autre part, elles repoussent les matières inadaptées. Ce qui, traduit dans la langue d'une psychologie qui n'existe pas encore — à moins qu'on admette le panpsychisme — est, d'une part, l'équivalent de l'agréable-désagréable, d'autre part, l'équivalent des tendances et des instincts. De même que l'ovule fécondé, masse d'apparence homogène, se différencie en tissus et en organes, de même l'irritabilité primitive, homogène et confuse, expression de la sensibilité à l'état d'enveloppement, se différencie en tendances spéciales :

besoin respiratoire, faim, soif, appétit sexuel, etc.; j'omets les formes supérieures suscitées par le développement intellectuel.

Ces remarques avaient pour but de marquer la communauté d'origine et, par suite, de nature entre la sensibilité statique, immanente (plaisir-douleur) et la sensibilité dynamique, active, qui se manifeste par des mouvements.

En résumé, prise isolément et dans son fond, la conscience affective paraît réductible à deux propriétés essentielles: plaisir et douleur, excitation et dépression.

La première propriété est la plus évidente, peut-être parce qu'elle est la plus voisine de la conscience intellectuelle. Elle entre constamment dans le moule de la connaissance, elle est attachée à des sensations ou à des représentations qui la fixent, la circonscrivent. Ainsi les nombreuses manifestations de la douleur sont déterminées par une localisation dans l'organisme à la manière des sensations on par des épithètes empruntées aux sensations : elles sont lancinantes, pongitives, fulgurantes, cuisantes, mordicantes, térébrantes, etc. De même pour les états agréables. C'est peut-être grâce à ce nimbe intellectuel que cette propriété est clairement consciente et universellement admise.

La deuxième propriété se découvre moins aisément étant non localisable et plutôt subconsciente. Elle est disposition à agir, mouvements virtuels ou réels, à l'état naissant ou exprimés par des impulsions et des tendances. Sous sa forme négative, elle est arrêt ou diminution de mouvements. Elle est une transformation de l'énergie directement produite par les processus physico-chimiques de la vie.

Au-dessous de ces vibrations sourdes qui sont la trame de la vie affective, je ne vois plus qu'une activité inconsciente — au sens strict — c'est-à-dire, à mon avis, physiologique, et nous sortons de la psychologie.

Reste une remarque finale qui n'est pas sans intérêt. Si l'on reconnaît l'existence de processus excitants et déprimants, indépendamment du plaisir et de la peine, on peut répondre clairement à une question souvent discutée par suite d'une conception incomplète des éléments de la vie affective : y a-t-il des états neutres ou indifférents? et on peut légitimer l'affirmative.

Si les états « algédoniques » sont la sensibilité tout entière, on doit soutenir logiquement que le plaisir et la douleur peuvent diminuer progressivement dans la conscience, sans jamais atteindre un état neutre, indifférent = 0. Et on l'a fait; mais c'est une assertion purement théorique. Bain avait déjà dit en termes excellents : « Nous pouvons sentir et cependant n'être ni heureux ni malheureux. Un sentiment peut être très intense sans être agréable ni désagréable; un tel sentiment s'appelle neutre ou indifférent »; et il en donne des exemples. Seulement cet état « de simple excitation », qu'il n'introduit qu'en passant, sans insister, peut sembler épisodique ou d'importance secondaire pour le sujet [1].

Mais si l'on pose l'excitation comme facteur

1. Ce problème a été récemment discuté et résolu dans le même sens par Rauh : *De la méthode dans la psychologie des sentiments*, p. 60 (F. Alcan), et par Revault d'Allones : *Les Inclinations* (1908) (F. Alcan). Nous renvoyons à ce dernier pour les détails de la discussion, p. 50 et suiv.

élémentaire et ordinaire de la vie affective, et si l'on remarque avec Wundt que l'une des *Hauptrichtungen* peut faire défaut (ici l'agréable et le désagréable), l'état neutre, c'est-à-dire d'excitation ou de relâchement pur et simple n'est plus seulement une affirmation de la conscience qu'on peut consester, mais une conséquence nécessaire de notre constitution affective.

III

Nous pouvons reprendre notre sujet d'une autre manière, — par la pathologie. Ils ne paraissent pas en avoir usé, les psychologues qui, par ailleurs, ont cherché avec tant de soin à établir les caractères fondamentaux de la sensibilité. Cependant l'absence momentanée ou la disparition totale de la conscience affective ne sont pas des phénomènes sans valeur pour la détermination de sa nature et l'affirmation de son autonomie.

Puisque nous traitons la question sous sa forme générale, je ne mentionnerai qu'en passant et sans m'y arrêter les disparitions courtes, locales, partielles de la sensibilité. On sait que l'analgésie peut se produire soit spontanément, comme dans l'hystérie, le somnambulisme, la syringomyélie; soit artificiellement sous l'influence du chloroforme et des autres anesthésiques. Quelquefois, pendant une opération, le patient, insensible à la douleur, peut répondre aux questions, proférer quelques remarques; ce qui prouve que la conscience affective est *séparable* des opérations intellectuelles.

L'anhédonie (si l'on me permet ce néologisme par opposition à l'analgésie) se rencontre aussi. J'ai rapporté ailleurs plusieurs cas d'insensibilité au plaisir physique — notamment sexuel. On a signalé aussi la perte de toute sensibilité supraphysique : joie, tristesse, haine, tendresse, en un mot de toute émotion, — un état d'indifférence pour tout et pour tous, l'intelligence restant intacte et la conduite de la vie à demi automatique[1].

Ces faits, qui sont nombreux, prouvent encore une fois que la vie affective est indépendante des opérations intellectuelles. Mais nous cherchons autre chose : les indications que la pathologie peut nous fournir sur les caractères fondamentaux de la sensibilité.

Pendant ces dernières années, on a étudié sous les noms de dépersonnalisation, perte du sentiment de la réalité, sentiment d'étrangeté, d'isolement, un état intéressant pour nous parce qu'il paraît être l'effet et l'indice d'un changement dans la vie affective. Ces termes ne sont pas complètement synonymes; ils supposent des différences cliniques et même psychologiques; mais ils supposent aussi un fond commun sous les variations individuelles : ce qui nous permet d'employer indifféremment l'une ou l'autre de ces désignations.

Pour éviter toute confusion, une remarque préliminaire n'est pas inutile. Il ne s'agit pas des cas de double ou multiple personnalité qui d'ailleurs, sous une forme nette et rigoureuse, produite par la nature et non par l'artifice (hypnose, suggestion), ne sont pas

1. Pour les faits, je renvoie à la *Psychologie des sentiments*, p. 33 et suiv.; p. 54 et suiv.

très nombreux. Tous les cas classiques depuis la Félida d'Azam jusqu'à la contemporaine Miss Beauchamp de Morton Prince ont un caractère propre : c'est que la personnalité actuelle ignore totalement ou en grande partie la personnalité disparue, en attendant que celle-ci rentre en scène à son tour.

La dépersonnalisation est la conscience d'un changement profond dans la perception des événements intérieurs et extérieurs; mais le souvenir de l'état normal est si peu effacé que c'est par comparaison avec lui que l'individu se trouve changé.

La description de cet état a été faite par plusieurs auteurs : on peut le résumer comme il suit.

Pour les phénomènes intellectuels : les sensations et perceptions perdent leur acuité, leur netteté, leur rapidité, leur vigueur; le monde extérieur apparaît comme lointain, étrange, sans prise sur l'individu Affaiblissement de l'attention, quelquefois de la mémoire et des opérations logiques.

Pour les états affectifs, indifférence complète, impossibilité d'être ému que Dugas appelle « apathie » et Œsterreich « athymie » (ἀ, θύμος). Ainsi une malade de P. Janet, divorcée après trois années de mauvais traitements, était incapable de haine et même de tout ressentiment contre son mari.

Cette vie crépusculaire et fantomatique est connue depuis assez longtemps. Esquirol l'a décrite; depuis, les observations sont devenues assez nombreuses. Je ne les rapporte pas, la dépersonnalisation n'étant introduite ici que pour essayer de pénétrer d'une autre manière dans le fond de la sensibilité affective [1].

1. Consulter principalement : P. Janet, *Obsessions et psychasthénie*, t. I, 372 et suiv., p. 433 et suiv. (F. Alcan). — Dugas,

Au reste, cette perte du sentiment de la réalité, sous une forme mitigée et transitoire, n'est pas un phénomène rare. Beaucoup la connaissent par expérience personnelle. Pour ma part, je l'ai subie quelquefois pendant une heure au moins sous l'influence d'un mauvais état physique ou d'une dépression mentale. On passe au milieu des hommes et des choses, sans regarder, sans entendre, sans retour sur soi-même et sur sa vie intérieure : on lit machinalement les pages d'un livre sans rien en garder; on parcourt de longues salles d'un musée comme un automate; tout est indifférent, rien n'attire, rien n'intéresse, rien ne reste.

*
* *

Voici donc des gens qui vivent dans un rêve, insensibles, apathiques, ayant conscience de leur état qu'ils comparent à leur vie passée avec ses perceptions nettes, ses émotions, son activité. Quelle est la *cause* de cette transformation?

On a d'abord supposé une perversion sensorielle; mais l'étude objective des malades, de leur faculté de percevoir, jointe à leur propre témoignage, sont contraires à cette hypothèse. Dans la dépersonnalisation, les sens externes ne présentent aucune altération. On a même prétendu que les sensations internes sont normales; ce qui est moins sûr.

Faut-il l'attribuer à l'affaiblissement de l'attention?

Revue philosophique, 1898, t. I, p. 500, et t. II, p. 423. — Œsterreich, *Die Entfrämdung der Wahrnehmungswelt und die Depersonnalisation in der Psychasthenie*, 1907, Leipzig. Résumé par l'auteur dans l'*Année psychologique*, 1908, p. 462.

Assurément cette diminution existe, mais n'est elle-même que l'effet d'une cause plus profonde : l'absence d'intérêt pour tout ; par suite l'impossibilité d'une concentration de l'esprit, d'un effort, d'une attitude de préhension à l'égard des événements. Cette explication est donc à écarter.

A mon avis, il faut chercher la cause vraie dans une transformation de la conscience affective : thèse soutenue partiellement par Janet et Dugas et sans restriction par Œsterreich [1].

La cause de la vie de dépersonnalisation, dit ce dernier auteur, doit être cherchée « dans une inhibition généralisée de la vie affective ». Les plaintes des malades, celles qu'ils répètent le plus souvent, témoignent de l'arrêt des sentiments — primitifs ou secondaires — qui se lient normalement aux sensations. Telle est la cause qui donne à tout ce qu'ils perçoivent un cachet d'étrangeté. Ils affirment n'être plus capables de se représenter quelque chose. Mais cette affirmation, qui ne résiste pas à l'examen de leurs fonctions, s'explique si l'on tient compte de l'affaiblissement des sentiments qui accompagne les représentations aussi bien que les sensations. « De même il est très vraisemblable que la diminution d'activité et de vivacité intellectuelles dépend principalement de l'inhibition affective qui supprime les motifs ordi-

1. Cet auteur me range parmi ceux qui, « comme Krishaler et Taine, admettent comme cause principale une perversion sensorielle ». Tout au contraire, dès 1883, j'ai émis timidement l'hypothèse d'un changement dans la cénesthésie comme source première des altérations de la personnalité. Mais, à cette époque, l'importance primordiale de la sensibilité affective dans les transformations brusques de l'individualité, ne m'apparaissait pas suffisamment.

naires de l'intérêt.... ». « Le malade n'est pas seulement aboulique, il présente, si l'on peut ainsi dire, une *athymie* généralisée. Les crises d'excitations affectives qui apparaissent de temps à autre et qui, d'ailleurs, ne prennent pas pour la conscience du sujet tout leur développement émotionnel, ne sont pas en contradiction avec cette *athymie*. On sait que toute action psychique qui s'exerce après avoir subi une inhibition, donne lieu à des effets normaux excessifs. » L'auteur fait observer que, malgré l'inhibition affective dont les déclarations des malades ne permettent pas de douter, les signes objectifs, c'est-à-dire l'expression des émotions (qui ne sont plus présentées comme telles) sont conservées sans modifications appréciables [1]. Il termine en faisant remarquer « que ces faits tendent à démontrer que la vie affective a, pour la détermination de la vie psychique en général, une importance beaucoup plus grande que ne l'admet la psychologie moderne, développée trop exclusivement dans le sens intellectualiste ».

Si du point de vue spécial de notre sujet — la nature de la sensibilité — nous examinons les faits et l'interprétation qui précèdent, nous y trouvons un appui pour maintenir, sous une autre forme et par d'autres raisons, que la vie affective a deux caractères fondamentaux : l'excitation-dépression, qui est le principal et le plus stable ; les phénomènes de plaisir et de peine qui sont plus superficiels. Examinons les causes de leur disparition.

1. Revault d'Allonnes, dans son livre sur *Les Inclinations*, soutient que l'affectivité est distincte des réactions mimiques (expression des émotions), qui peuvent se produire d'une manière automatique. Voir *Revue philosophique*, août 1908, p. 182 et suiv.

Œsterreich rattache franchement la perte du sentiment de la réalité comme effet à une inhibition affective comme cause. C'est la perte ou l'affaiblissement notable de l'état d'excitation. Mais d'où vient cette inhibition affective, ce terme n'étant guère qu'une constatation? L'auteur ne le dit pas. On sait que le mécanisme de l'inhibition est fort obscur pour les physiologistes. Quel qu'il soit, il suppose une cause et on serait assez disposé à la chercher dans une modification de la cénesthésie. Œsterreich semble s'y refuser, puisqu'il écrit : « Comme d'ailleurs les sensations organiques ne présentent aucune altération [chez ces malades], la présence de ces signes objectifs dans l'état d'athymie constitue une réfutation décisive de la théorie de James-Lange pour laquelle les sentiments ne sont autre chose que les sensations organiques concomitantes ». Pourtant une affirmation absolue est bien risquée, puisque nous ne pouvons pénétrer dans le fond obscur des changements obscurs qui se produisent dans les organes, les tissus, les cellules qui sont elles-mêmes des microcosmes, ces changements étant des phénomènes surtout dynamiques. La cénesthésie n'est qu'une somme, une résultante qui se résout en ces phénomènes élémentaires et est finalement réductible à l'irritabilité, c'est-à-dire à la propriété qu'a la matière vivante de répondre à des excitations. Nous avons rappelé plus haut que cette matière vivante est en état de mobilité incessante qui consiste en transformations d'énergie, en passage du potentiel à l'actuel ou inversement. Les biologistes admettent que depuis le mouvement amiboïde tout à fait irrégulier jusqu'au mouvement musculaire rigoureusement ordonné, tous reposent

sur un même principe : « la diminution et l'augmentation alternatives de la surface, la contraction et l'expansion par modification dans la position des particules de la matière vivante elle-même [1] ».

En résumé, tout se réduit à expansion et contraction, attraction et répulsion, réactions positives et négatives. L'état d'apathie ou athymie, l'impossibilité de l'excitation ne paraît attribuable qu'à un affaiblissement de la production ou de la transformation de l'énergie dans l'organisme, à une insuffisance, à un déficit dans le tourbillon vital ralenti, à une hyposthénie.

Nous revenons donc aux mouvements comme base et condition fondamentale de la vie affective. La seule différence, c'est qu'en passant de la physiologie à la psychologie, de l'étude objective à l'étude subjective, ces mouvements possibles, ou à l'état naissant, ou réalisés, ou arrêtés, sont nommés besoins, appétits, instincts, tendances, inclinations, désirs et aversion. Il n'y a de changé que le nom et l'aspect.

Il y a peu à dire sur l'insensibilité au plaisir et à la peine. Dans la dépersonnalisation, elle paraît moins physique, liée aux sensations, que morale, liée aux perceptions. Les états agréables et désa-

1. « Soit que la matière vivante rampe çà et là comme une amibe sur les feuilles pourries d'une flaque d'eau ; soit qu'elle pénètre comme les globules blancs du sang à travers les tissus; soit qu'elle circule en tant que réseau protoplasmique dans la capsule d'une cellule végétale; soit qu'elle accomplisse comme fibre musculaire les contractions infatigables du cœur; soit qu'enfin, sous forme d'épithélium à cils vibratiles, elle transporte l'ovule jusque dans l'utérus pour le livrer à la fécondation : nous sommes toujours en présence du même phénomène. » (Verworn, *Physiologie générale*, p. 282-283).

gréables, quoiqu'ils soient *pour la conscience* le caractère le plus important de la vie affective, parce qu'il est le plus clair, ne sont que des effets, des indices de l'activité motrice, des besoins et des tendances satisfaits, contrariés, arrêtés. Si l'opinion contraire a généralement prévalu, si la priorité a été accordée aux modifications plaisantes ou pénibles considérées comme l'essentiel de la vie affective et servant seules à la définir, c'est le résultat d'une foi exclusive dans le témoignage de la conscience, d'une illusion commune qui consiste à croire que la portion consciente d'un événement est sa portion principale. D'ailleurs, pour ne pas répéter ce que nous avons dit dans plusieurs chapitres de la *Psychologie des sentiments*, je me borne à une simple remarque : depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il y a un accord presque unanime et bien rare entre les diverses écoles à admettre que, *en général* et sauf quelques exceptions inexpliquées, embarrassantes, le plaisir a pour condition un accroissement, la douleur une diminution d'activité. N'est-ce pas admettre qu'ils résultent des changements biologiques dont ils sont les révélateurs assez fidèles?

IV

Quoique la vie affective et la vie intellectuelle soient foncièrement hétérogènes et irréductibles l'une à l'autre, leur influence réciproque est connue de tout le monde et elle se manifeste dans la vie ordinaire sous trois formes principales : la sensibilité est maîtresse et l'intelligence a peu de prise sur elle;

l'intelligence prédomine et la sensibilité est faible; elles se font équilibre à divers degrés. Cela est du ressort de la caractérologie.

Mais la différence de nature complète et bien tranchée entre le moi affectif et le moi intellectuel (qu'on me permette ces termes clairs, quoique peu exacts) permet d'expliquer certaines prétendues contradictions qui pullulent dans la vie humaine, privée et publique. Le sens commun et même la réflexion les condamnent au nom de la logique, sans s'apercevoir qu'ils commettent la grande erreur de traduire l'affectif en termes intellectuels, de l'interpréter et de le juger d'après un critérium qui lui est étranger.

Je fais allusion à ces cas si nombreux où l'individu, possédé par une affection profonde ou par une passion violente, paraît, dans sa manière d'agir, en contradiction flagrante avec sa propre raison. Dans l'amour sexuel, cet accident est d'une fréquence incontestée. Il n'est qu'un peu plus rare dans l'amour maternel, prêt à tous les sacrifices malgré l'égoïsme, l'ingratitude, les injures et les sévices des enfants. De même dans tous les cas d'affection « aveugle », c'est-à-dire étrangère et réfractaire à toute influence intellectuelle. Cet aveuglement inséparable de toute forte passion montre bien l'hétérogénéité totale du moi affectif et du moi intellectuel : et si nous descendons par degrés de l'amour violent, du fanatisme et autres manifestations extrêmes, on arrive à des états plus faibles, où le moi affectif résiste encore au moins sous la forme passive.

Notons, en passant, que cette « cloison étanche » entre l'affectif et l'intellectuel est un puissant moyen

de conservation pour la sensibilité qui reste intangible dans son domaine, à l'abri de tous les assauts.

Cela se voit au mieux pour la morale. Il y a d'une part ce qui est inné — les tendances bonnes ou mauvaises, c'est-à-dire adaptées ou non au milieu social, — le tempérament et le caractère individuels. Il y a d'autre part les facteurs intellectuels : principes, théories, déductions et constructions spéculatives. Actuellement, les traités de morale foisonnent, chaque auteur propose « un nouveau fondement » ou cherche un remède à « la crise contemporaine » et s'inquiète des perturbations qu'elle peut causer dans la pratique. Peut-être un peu de scepticisme conviendrait. Sans soutenir la thèse radicale que l'influence des théories est négligeable, très faible et même nulle ; « qu'étant indifférente et inoffensive, il est inutile de fulminer contre elle[1] », on devrait remarquer que le sentiment moral, lorsqu'il est solide ne se laisse pas beaucoup altérer dans la pratique ni en bien ni en mal, qu'il affirme inconsciemment son indépendance par des actes, et qu'il conviendrait de croire un peu plus à sa puissance instinctive, un peu moins à celle des idées.

De même pour le sentiment religieux. Dans son universalité et pour toutes ses formes, depuis le fétichisme et le culte des esprits jusqu'à « l'amour intellectuel » et à la résorption dans l'être infini, il conserve un caractère essentiel : la conscience de notre faiblesse. Celui qui en est naturellement et richement pourvu, sent en lui une croyance qui lui

1. Pour l'histoire de cette forme d'amoralisme depuis Bayle jusqu'à nos jours, voir l'article de Palante, *Revue philos.*, mars 1908, p. 274.

explique le monde, mais qui est surtout un soutien, une consolation, un guide vers le salut. Si on veut l'ébranler, l'instinct de la conservation s'insurge et reste sourd à tout argument d'ordre intellectuel, à l'expérience, aux raisonnements. Cette attitude instinctive est totalement étrangère à la « fides quærens intellectum ».

Devant ces cas, qui se rencontrent à profusion, l'opinion commune, scandalisée, crie à la contradiction. Il n'y en a pas. La vie affective affirme simplement et spontanément son autonomie et elle n'est, au fond, qu'impulsion et répulsion, désir et aversion. Par une logique immanente, elle tend vers sa fin, suivant un mécanisme préétabli. Elle est cela et rien que cela. On la dit absurde, stupide, imprévoyante : à elle appliquées, ces épithètes n'ont aucun sens; autant vaudrait parler de l'odeur d'un son. Nous subissons l'entraînement presque inévitable à intellectualiser le sentir, à lui attribuer des caractères rationnels [1]. Il y a dans l'individu deux développements parallèles, étrangers l'un à l'autre, indépendants l'un de l'autre, ayant chacun son origine propre et incommutable et qui ne peuvent se comparer, faute d'une commune mesure.

Ces personnalités en partie double ne sont réelle-

1. Les émotions violentes, comme la peur, la colère, suscitent souvent des absurdités. On a dit avec raison « que, dans les grands dangers, la bêtise augmente d'une manière formidable ». Cela se voit en temps de guerre (les paniques) et de révolutions (sous la Terreur, un journal appelait Marie-Antoinette « un monstre dégobillé de la bouche d'Alecto »). C'est la poussée émotionnelle qui s'intellectualise et se traduit en rêves fantastiques. L'absurdité résulte de l'émotion, mais n'est pas en elle. Un être dénué d'imagination n'a que la secousse physique et un trouble intérieur : rien de plus.

ment contradictoires qu'à une condition : si on les considère comme une infraction à l'idéal de la personnalité, à l'unité rigoureuse de l'individu. Cette position strictement rationnelle n'admet qu'une seule logique et impose à la vie affective son autorité, ses principes, ses règles, ses formes, en un mot, la dénature.

*
* *

En résumé, je me suis efforcé d'établir : 1° que, pour pénétrer dans la vie affective, il faut s'affranchir autant que possible de la méthode intellectualiste ; 2° qu'elle est, dans son fond, une manifestation énergétique dont la forme primordiale et la plus simple est l'irritabilité ; que le plaisir et la douleur ne sont pas les éléments principaux de la sensibilité, mais plutôt des signes, et qu'une psychologie qui ne creuse pas au-dessous d'eux ressemble à une médecine qui se bornerait aux symptômes en négligeant les lésions.

De cette méconnaissance des sources vives de la sensibilité, il résulte que la plupart des psychologues semblent étudier des abstractions plutôt que des réalités, faire de l'anatomie sans physiologie, opérer sur le mort plutôt que sur le vif. On en pourrait donner diverses preuves, entre autres l'oubli total des passions dans les traités contemporains. Et la cause de cette méconnaissance est dans l'habitude précitée de se restreindre aux phénomènes agréables et désagréables — les seuls clairs et pleinement conscients, — au préjudice des tendances qui sont le plus souvent subconscientes. Car il est certain que

la conscience des états moteurs est généralement faible. Plus il y a de mouvement et d'agitation, plus la conscience est instable et trouble. Comparez l'état émotionnel (peur, colère, *raptus* amoureux, etc.), à l'état stable, clair, analytique de la conscience pendant l'attention et la réflexion, c'est-à-dire pendant la suppression rigoureuse de toute motricité inutile. On peut dire que ce qui se dépense en mouvement ne se dépense pas en conscience, et inversement.

Il faut reconnaître d'ailleurs que la matière de la conscience affective en elle-même est incohérente, anarchique, non unifiée, parce qu'elle est faite de tendances attractives et répulsives dont chacune n'agit que pour sa fin[1]. Si l'on résout ce terme général en concrets, il signifie : ou une forme de tempérament (peureux, irascible, etc.), ou une disposition permanente (à la joie, à la tristesse), ou la prédominance d'un besoin (amoureux, religieux, esthétique, etc.); et toutes ces tendances, permanentes ou momentanées, n'ont qu'un but, leur satisfaction. Le monde des sentiments, émotions et passions, est absolument étranger par nature à toute rationalité.

La conscience affective est donc, en fin de compte, *la conscience des énergies vitales dans l'individu et de leurs modalités*; *elle se manifeste comme une force de la nature* : ce qui est logique puisqu'elle exprime la vie organique, végétative qui elle-même se ramène

1. Comparer la faible tendance des sentiments à s'associer entre eux avec le rôle capital de l'association dans le domaine intellectuel depuis les sensations jusqu'aux concepts et aux raisonnements. Pour les détails sur ce point, voir notre *Logique des Sentiments*.

à des actions physico-chimiques, c'est-à-dire à l'inorganique.

On a vu plus haut que le *sentir* est plus ancien que le *connaître* et que la conscience est d'abord *viscérale*. Il serait chimérique de prétendre déterminer les étapes probables de son développement depuis les origines de la vie jusqu'à l'homme adulte et civilisé. Pourtant, il semble qu'à l'époque des mammifères gigantesques dont la plupart ont disparu et ne sont révélés que par la paléontologie, ces animaux, qui par les dimensions de leurs corps, la perfection de leurs armes offensives et défensives étaient « les rois de la Création », marquent aussi par la puissance et la violence de leurs appétits l'apogée de la conscience affective sous ses formes inférieures. A ce moment de l'histoire du monde terrestre, elle a été la maîtresse incontestée et sans opposition dans la vie psychique. — Mais la faculté de connaître (la conscience non viscérale), d'abord nulle ou très faible, analogue à une bouture, à une greffe parasitaire, grandit et tend à dépasser sa rivale. En même temps elle la transforme, élargit son champ d'action, suscite des formes nouvelles de la conscience affective, associées non plus à des sensations, mais à des représentations ou des concepts. Ces formes supérieures du sentiment s'esquissent déjà dans les espèces animales les plus élevées. — Chez l'homme, la conscience affective domine d'abord durant l'enfance, plus tard dans le groupe des impulsifs, des émotifs, des déséquilibrés. Elle atteint le point culminant de son évolution, le moment de sa complète efflorescence chez quelques mystiques, surtout avec les poètes et les artistes qui, par leur sensibilité raffinée,

leur instabilité, leurs caprices ont fourni un appui à la fameuse thèse du génie-névrose et dont on a pu dire « qu'ils sont des *Surhommes* dans le domaine des sentiments ».

Au contraire, l'intelligence est pacifique et de tout repos. Non qu'elle soit étrangère aux forces de la nature, puisqu'elle exige un travail cérébral, par conséquent une dépense d'énergie constatée par la fatigue et par des changements bien connus dans les fonctions physiologiques : circulation, respiration, sécrétions, etc. Mais quelle différence si l'on compare les cas extrêmes du travail intellectuel, tels que la pensée abstraite la plus vigoureuse ou l'imagination créatrice la plus riche (même en négligeant le facteur émotionnel qui accompagne plus ou moins ce travail) avec les cas extrêmes de l'émotion et de la passion ! Cette différence est aussi grande qu'entre la combustion d'une lampe et celle d'une forge.

Actuellement les biologistes et les psychologues sont disposés à admettre que « conscience est synonyme de réactions adaptées à des situations nouvelles ». La conscience intellectuelle qui compare, juge, infère, calcule est capable de sélections et d'adaptations multiples. Elle est à la fois une connaissance de la nature et du milieu et un moyen, pour l'individu, d'agir utilement. Savoir c'est prévoir. Quoiqu'on se plaise de nos jours à répéter que nos sciences ne sont qu'une construction schématique, une simplification, une commodité, l'adage baconien : « Natura nonnisi parendo vincitur » reste inébranlé et l'expérience se charge de l'imposer.

Par contre, la sensibilité n'est propre qu'à des sélections et des adaptations *spéciales*; les appétits,

instincts, inclinations étant, chacun pour sa part, spécialisés. Une tendance prédominante poursuit son but sans souci du bien général de l'individu et même de sa vie, parce que de sa nature elle est aveugle et étrangère au rationnel.

Nous revenons donc à notre point de départ : la sensibilité, dans son fond intime, est constatée plutôt que connue au sens rigoureux. Cette force de la nature (bien qu'elle existe encore à l'état brut chez les incultes et dans les foules) est le plus souvent modelée quant à sa forme et maîtrisée quant à son essor par l'intelligence, qui lui a imposé une adaptation meilleure aux conditions d'existence de l'individu. Il faut être vicié par le préjugé intellectualiste ou par la maladie métaphysique de l'unité absolue, pour ne pas voir que sentir et connaître sont deux manifestations totalement différentes et indépendantes l'une de l'autre dès leur origine.

CHAPITRE II

LA MÉMOIRE AFFECTIVE

En reprenant la question de la mémoire affective que j'ai déjà étudiée, il y a près de quatorze ans[1], je me propose de l'examiner sous d'autres aspects et en évitant soigneusement les redites. Depuis cette époque, j'ai reçu des communications et observations assez nombreuses; de plus, le sujet a été scruté, discuté, critiqué par divers auteurs qui n'ont pas peu contribué à l'éclairer, à l'étendre et à en montrer la portée[2].

Mon but unique est d'établir par de nouvelles preuves l'existence de cette forme de mémoire contre les psychologues qui s'obstinent à la nier. Sous sa forme la plus simple et la plus claire, leur thèse peut se résumer comme il suit.

Dans le prétendu souvenir affectif d'un fait de

1. *Revue philosophique*, 1894, t. II, 376, et *Psychologie des sentiments*, première partie, chap. XI.

2. En particulier : Pillon, *Revue philos.*, 1901, t, I, p. 113, en mars 1907; Mauxion, *Ibid.*, février 1901; Piéron, *Ibid.*, 1902, II, 612; Dugas, *Ibid.*, 1904, II, 638; Paulhan, *La fonction de la mémoire et le souvenir affectif*, 1904 (F. Alcan); Dauriac, *Essai sur l'esprit musical*, p. 257 et suiv. (F. Alcan).

notre vie passée, ce qui est remémoré, c'est l'image de la personne, de l'objet, de l'événement et cela seul : l'état affectif — agréable ou pénible, triste ou joyeux — qui l'accompagne, n'est pas un souvenir; il est l'effet nouveau et actuel de l'apparition de l'image; il n'a pas de passé. Il y a reviviscence des représentations, mais l'émotion ne revit pas; c'est un phénomène *entièrement nouveau* qui apparaît; semblable au sentiment primitif, il n'a pas plus sa condition d'existence dans ce sentiment « que la tempête d'aujourd'hui dans la tempête du mois passé » (Mauxion, *loc. cit.*). En un mot, il y a un élément ancien, mais il est intellectuel; il y a un élément affectif qui peut ressembler à l'ancien, mais il est nouveau.

Voilà l'objection dans toute sa force. Il faut reconnaître qu'elle exclut avec raison beaucoup d'exemples donnés comme probants et qui, après examen, restent suspects, douteux, susceptibles d'une double interprétation. Ces faits sont nombreux. Ainsi le souvenir d'une injure subie peut longtemps après s'accompagner des symptômes de la colère. Une infraction grave à la politesse revient en notre mémoire et nous fait rougir. Le Dr Hartenberg, dans son enquête sur les timides, a très souvent reçu cette réponse : « Je puis très facilement reproduire les phénomènes d'angoisse, palpitations, sueur froide, tremblement, par le simple souvenir et en imaginant fortement l'émotion que j'ai ressentie[1] ».

On pourrait étendre indéfiniment cette énumération de faits qui sont connus de tout le monde. Pour

1. *Les timides et la timidité*, p. 35 (F. Alcan).

beaucoup d'auteurs, ils sont probants. Pour les adversaires de la mémoire affective, ils ne le sont pas ; on les récuse pour la raison indiquée ci-dessus. Le problème reste donc en suspens. Pour le résoudre, il faut procéder avec plus de circonspection et ne pas accepter sans critique toutes les données de l'expérience ; elles n'ont pas une égale valeur. Il est nécessaire de faire un choix et de n'affirmer que d'après des cas dont l'interprétation prête le moins possible à l'équivoque. Nous répartirons ces faits en trois classes : psychologiques, physiologiques, pathologiques. En sus, il y a les preuves indirectes — non les moindres — tirées de la stabilité de certaines dispositions qui ne s'expliquent que par la mémoire affective.

I

Faits psychologiques. — Le seul critérium qui permette d'affirmer légitimement un souvenir affectif, c'est qu'il soit *reconnu*, qu'il porte la marque du déjà éprouvé, déjà senti et que par suite il soit localisé au moins vaguement dans le passé. Or, il y a des cas de cette espèce (je néglige tous les autres) et je les divise en deux groupes :

Ceux où une comparaison s'établit entre deux états affectifs qui coexistent ou se succèdent très rapidement dans la conscience ;

Ceux où le souvenir affectif apparaît le premier, sous une forme vague qui se complète par l'adjonction d'éléments intellectuels.

1° Comme type du premier groupe, prenons le cas

de J.-J. Rousseau cité par Pillon (*loc. cit.*, p. 123). Le héros de son roman[1], en revoyant avec Julie la retraite qui abrita leurs anciennes amours, succombe au désespoir d'être abandonné. « Tous les sentiments délicieux qui remplissaient autrefois mon âme s'y retrouvèrent pour l'affliger... Voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage, etc. » Évidemment rien ne s'explique sans la comparaison entre l'état d'abandon qui est actuel et l'état d'amour partagé qui est remémoré, et c'est de ce contraste entre le présent et le passé que naît la rage. Il est impossible de soutenir que la reviviscence de l'ancien état est un sentiment qui se produit à nouveau, puisqu'il porte la marque du passé, puisqu'il apparaît comme ayant été, n'étant plus et ne pouvant plus être; en un mot puisqu'il est reconnu. Il est également impossible de supposer que le souvenir est purement intellectuel, sans quoi il existerait dans la conscience sous une forme neutre, indifférente et serait sans action. D'un amour disparu il ne reste que le souvenir de la personne et des circonstances, auquel s'ajoute ce *jugement* que tout cela fut autrefois accompagné des éléments affectifs qui constituent l'amour : c'est un état intellectuel, une connaissance dénudée de tout sentiment; aussi cette représentation sèche ne nous émeut pas. — En résumé, le désespoir de Rousseau résulte de l'antagonisme entre deux tendances : le souvenir du passé suscite des désirs dont l'état actuel empêche la satisfaction.

1. Il serait futile d'objecter que ceci est un exemple littéraire. J.-J. Rousseau ne rapporte que ce que lui et bien d'autres ont éprouvé réellement, en sorte que le fait littéraire a été d'abord un fait d'expérience.

Comment refuser au premier le caractère essentiel de la mémoire, qui est non seulement reviviscence, mais reconnaissance ?

L'existence de la mémoire affective affirmée par la comparaison du sentiment présent avec le sentiment passé se constate dans beaucoup d'autres cas. On a soutenu avec raison que l'amour n'est ressenti jamais deux fois de la même manière, que sa *qualité* varie suivant son objet. Comment le saurait-on s'il ne restait dans la mémoire des traces affectives? Je suppose que Don Juan et ses émules pourraient relever dans leur liste bien des cas indifférents; mais ce qui en reste doit s'inscrire au compte de la mémoire du sentiment. Sans elle, un amour ne diffère d'un autre que par les caractères physiques et moraux de l'objet aimé, par la durée et les épisodes : ce qui n'est plus qu'une mémoire intellectuelle.

Beaucoup de formes de *regret* témoignent aussi en faveur de notre thèse, car il n'y a pas de regret sans une comparaison. Sans doute elle peut s'établir entre l'état actuel et un événement simplement imaginé, espéré — ce qui est étranger à la mémoire, — mais on sait et on a rappelé à satiété combien le souvenir du bonheur passé rend le malheur actuel plus cuisant : ce qui n'est que le cas de Rousseau généralisé. La loi de contraste qui, dans la vie des sentiments, est souveraine, suppose la mémoire affective. Mais la puissance et même l'existence dépendent du caractère individuel et de son aptitude à sentir. Si l'on est pauvrement doué, le passé réapparaît sans marque sentimentale suffisante pour dépasser la mémoire uniquement intellectuelle. J'ai fait remarquer ailleurs (*Psych. des sentiments*, p. 165) que cette

amnésie affective a une grande influence sur la conduite et que cette portion de l'expérience individuelle qui résulte des plaisirs et des peines éprouvés sera, quant à son efficacité, forte, faible ou nulle suivant les individus.

Ayant résolu de ne présenter au lecteur que des cas probants, j'élimine des faits que plusieurs auteurs ont allégués en faveur de notre thèse. Certains hommes ont le pouvoir d'évoquer volontairement et fortement le souvenir des plaisirs pour neutraliser la douleur physique ou les tristesses de l'heure présente. « Selon Épicure, remarque Brochard, le bonheur est toujours à la portée et dépend toujours de la volonté du sage, parce que les images affectives, plaisirs et douleurs de l'âme, forment pour lui un monde idéal qu'il peut opposer au monde réel des sentiments présents, c'est-à-dire aux plaisirs et douleurs du corps; en sorte qu'il peut conserver la sérénité et la joie au milieu des plus grandes souffrances corporelles[1]. » Ce pouvoir n'est pas départi à tous et ne réussit pas toujours, — les tempéraments pessimistes ne s'y prêtent guère, — mais il n'est pas assez rare pour être négligé.

Toutefois les adversaires de notre thèse pourraient soutenir que ce remède idéaliste n'est pas un exemple de mémoire affective vraie, que l'image vivement représentée agit comme la réalité elle-même et suscite des sentiments qui, en vertu de leur intensité, envahissent la conscience; mais que ces sentiments semblables à des états antérieurs (ou réputés tels) sont engendrés à nouveau, sont une sorte de création

1. *Année philosophique*, 1903, p. 2 et suiv. (F. Alcan).

issue de l'image. Je ne suis pas certain que cette opinion est la vérité ni que sa solidité soit inébranlable. Cependant elle soulève des doutes; les faits se prêtent à une double interprétation et il convient de ne s'appuyer que sur des faits incontestables.

2° Le second groupe, tout à fait différent, n'exige aucune comparaison. Dans le tout complexe qui constitue le souvenir, c'est l'élément affectif qui apparaît le *premier*; d'abord vague, confus, ayant seulement quelque marque générale : triste ou joyeuse, terrifiante ou agressive. Peu à peu, il se détermine par l'évocation d'images intellectuelles et atteint sa forme achevée.

Ainsi, on s'éveille et, dans l'indétermination du premier moment, on se rappelle confusément que, la veille avant de s'endormir, on a savouré par avance ce jour qui promet quelque plaisir. Ce souvenir ressuscite sans rien de plus; puis, après des hésitations, il se précise et se représente dans la conscience non plus comme souvenir affectif pur, mais comme souvenir total.

Parfois, en passant dans tel endroit, devant telle maison ou en suivant telle rue, il m'arrive de ressentir brusquement une impression superficielle et fugitive — plutôt sensation que perception — qui réveille le souvenir affectif d'une période ou d'un épisode de ma vie. Ce n'est qu'un état confusément conscient qui a, malgré tout, sa qualité sentimentale particulière; quelques vagues images sensorielles s'y ajoutent, mais le sentiment a précédé l'intuition. Le passé affectif a ressuscité et a été reconnu avant le passé objectif qui est une addition. Tel est le phé-

nomène initial et brut. Si j'insiste, à la réflexion, le souvenir prend corps et s'affirme par un groupement d'associations intellectuelles.

On peut dire que ces exemples ont un caractère fuyant; mais, par sa nature, la mémoire affective ne peut avoir la netteté et la fermeté de contour de la mémoire intellectuelle, issue d'éléments sensoriels. Pour établir son existence propre et indépendante, il est nécessaire de la réduire à ce qu'elle est en elle-même. Au reste, on peut s'appuyer sur des observations plus détaillées et plus explicites.

M. Piéron rapporte un cas personnel, fort curieux, dont j'extrais l'essentiel. « Il m'arrive quelquefois en passant dans un endroit quelconque, avec un état physique et mental à peu près quelconque, de sentir une odeur qui, définie en elle-même, n'est pas cependant susceptible d'être exprimée et déterminée, qui ne rentre pas dans la classification des odeurs; elle est composée, mixte et me met subitement et violemment dans un état affectif indéfinissable, complètement inexprimable, mais nettement senti et reconnu. Ainsi une sensation qui n'est que sensation évoque une émotion qui n'est qu'émotion et qui est cependant reconnue.... Cet état affectif a été éprouvé plusieurs fois pendant mon enfance, un très petit nombre de fois, ou jamais depuis. Il avait disparu complètement de ma synthèse personnelle et il apparaît avec un air étrange, vieillot. En même temps qu'il apparaît, je sens que c'est quelque chose d'ancien et d'oublié. De plus, son apparition est fugace, j'ai besoin de le retenir, ce n'est pas un état stable; il n'est aucunement en rapport avec mon état actuel; il apparaît comme un anachronisme véritable.

Il a tous les caractères de l'image, et n'a aucunement l'aspect d'un état nouveau. [1] » Après avoir discuté et écarté l'hypothèse d'une paramnésie, l'auteur ajoute : « De plus, si j'analyse dans mes souvenirs évoqués ensuite l'apparition première de cet état, je m'aperçois qu'il n'a pas été produit par la sensation qui vient de l'évoquer en moi. Il s'agit, en effet, d'un état affectif accompagnant une cénesthésie enfantine, un de ces états qui souvent ont apparu au début de la puberté.... Une sensation vague et rare est restée liée avec l'émotion et est seule susceptible de l'évoquer. Quand donc le renouvellement d'une de ces sensations concomitantes évoque à nouveau l'émotion, je puis dire qu'il n'y a pas production d'un phénomène nouveau, mais réapparition associative d'un état ancien conservé, d'une image, d'un souvenir proprement dit.... La durée de ces évocations a toujours été de quelques secondes à peine, puis venaient les souvenirs intellectuels évoqués par cette orientation brusque, d'origine affective, vers des périodes d'enfance. Il me semble qu'il y a là une preuve indéniable de l'existence de la mémoire affective. Notre observation est un fait isolé; mais il doit se produire des phénomènes analogues chez tous les hommes. Si l'on ne parle pas de faits de ce genre, c'est qu'il est difficile d'en parler; tout y est vague et inexprimable; rien n'y est assez défini et le langage, c'est la définition, l'intellectualisation. A mon avis, il n'y a de mémoire affective que celle qui ne peut rentrer dans le langage psychologique, et c'est

1. Pour l'observation *in extenso*, voir l'article cité plus haut, p. 613.

peut-être de là que viennent toutes les difficultés de la question[1]. »

Voici un autre cas de la même nature. Il m'est communiqué par un homme très bon observateur et capable de s'analyser avec beaucoup de précision :

« Il y a quelques années, je fus assailli en pleine campagne par des chiens errants dont l'un me mordit cruellement à la cuisse. Il n'était pas enragé. Toutefois, la gravité de la morsure, les cautérisations et, il faut le dire, la thérapeutique employée causèrent un érythème avec fièvre et divers désordres qui me condamnèrent à l'inaction pendant près de deux mois et j'ai gardé de cette période de ma vie le souvenir le plus pénible. Jusque-là (pendant cinquante ans), j'avais toujours vécu dans les meilleurs termes avec la gent canine, même plein de bienveillance à son égard, et depuis je ne lui suis devenu nullement hostile. Mais, depuis cette époque, si, dans la rue, un chien, grand ou petit, s'avance vers moi, quelque inoffensif qu'il paraisse, j'éprouve dans la région du cœur un sentiment immédiat d'angoisse qui dure environ une demi-minute. Ce phénomène est instantané, irréfléchi, presque inconscient. Au début, j'en ai facilement deviné la cause : toutefois je n'ai jamais eu qu'une vision extrêmement faible de l'événement. Actuellement je ne l'ai à aucun degré, à moins qu'il ne me plaise de la solliciter à naître et de reconstituer la scène. Le souvenir angoissant subsiste seul quoiqu'il ne naisse pas dans tous les cas, sans exception. »

1. Voir une observation de même nature dans Mauxion, *art. cité*, p. 148-149.

Cette observation me paraît nette et probante : une impression visuelle à peine sentie, un sentiment mixte de peur et de tristesse avec son accompagnement physiologique, la conscience d'un état déjà éprouvé, l'acte de reconnaissance qui le localise dans le passé et se précise, si on insiste. Voilà tous les éléments que la sensibilité affective comporte, réduite à elle seule et sans secours étranger. Certes, l'éveil des images sensorielles, résidus de l'accident et de la maladie qui s'ensuivit, éclaircit et renforce le souvenir affectif; mais celui-ci reste l'élément principal et dominateur; sans lui rien n'est. L'addition des éléments intellectuels le complète, mais ne le constitue pas.

Dauriac rappelle aux psychologues que s'ils veulent des attestations en faveur de cette « mémoire du sentiment » sur la réalité de laquelle on ne s'est pas mis d'accord, ils n'auront qu'à puiser à pleines mains dans la mémoire musicale. Il en donne des exemples et en tire une conclusion applicable aux faits précités et qui résume si bien notre thèse que je la transcris intégralement : « Un état affectif se produit en nous sans cause apparente. Nous le reconnaissons : fait de mémoire. C'est lui que nous reconnaissons et non pas les circonstances de son apparition première, puisque ces circonstances nous les cherchons longtemps [dans les cas musicaux qu'il a cités] sans les trouver : fait de mémoire affective. Preuve : après que nous avons renoncé à chercher, les circonstances nous reviennent, la mémoire se complète et cela prouve la liaison à ces circonstances du sentiment reconnu. La vérité est que, dans les faits de mémoire affective, la localisation n'a jamais lieu, tant que se prolonge

l'oubli des circonstances. Mais ce qui constitue un phénomène de mémoire affective comme tel, c'est de pouvoir se passer du rappel des circonstances pour reconnaître le sentiment[1]. »

II

Faits physiologiques. — Il est assez curieux de noter que les physiologistes qui ont touché à la mémoire des sentiments, presque toujours pour l'affirmer, ne semblent pas avoir remarqué que leur science fournit des preuves en sa faveur. Il est universellement admis que toutes les manifestations de la vie des sentiments, émotions, passions et le reste, supposent à titre d'effet ou de cause l'apparition d'un grand nombre de modifications dans l'organisme. Je les rappelle sommairement.

Mettons dans un premier groupe les phénomènes vaso-moteurs, les mouvements musculaires qui expriment les sentiments ou servent à d'autres fins, les changements brusques dans la vie de nutrition (sécrétions, excrétions). Ces modifications sont, les unes perçues clairement par la conscience, les autres confusément senties dans la cénesthésie.

Un autre groupe comprend des processus nerveux et cérébraux qui correspondent aux nombreuses modalités du plaisir et de la douleur. On est très loin de pouvoir fixer avec précision leurs conditions anatomiques et physiologiques. Pour la douleur physique, on admet des appareils récepteurs des impressions,

1. *Ouvrage cité*, p. 258.

des fibres conductrices, des nerfs dolorifères selon quelques-uns et des centres spéciaux, dont la situation est très discutée : on a proposé le territoire rolandique, la couche optique, le *gyrus fornicatus*. Pour la douleur morale, c'est-à-dire liée à de simples représentations, on est induit à admettre les mêmes conditions organiques, sauf la transmission de la périphérie aux centres. Pour le plaisir sous toutes ses formes, les conditions anatomiques et physiologiques sont une terre inconnue. Dans les cas de plaisir physique que se passe-t-il dans les terminaisons périphériques, dans les nerfs, dans l'axe cérébro-spinal? Ces questions ne sont même pas posées par la plupart des auteurs. Faut-il admettre que, entre le plaisir et la douleur, la différence est foncière, irréductible ou bien qu'elle n'est que de degré, non de nature; que ces deux manifestations contraires ne sont que deux moments d'un même processus[1] et supposent finalement un même substratum anatomique? En dehors de ces discussions et de beaucoup d'autres, je ne vois qu'un seul point sur lequel on s'accorde : c'est que le plaisir suppose une dynamogénie. Mais quelque nombreuses que soient les lacunes et incertitudes sur les conditions organiques du plaisir et de la douleur, on ne peut douter de leur existence, et cela nous suffit.

Rappelons qu'en sus de ces éléments matériels afférents à la seule psychologie des sentiments, il y a ceux qui sont propres à la psychologie intellectuelle : conditions de la perception sensorielle et de

1. Pour une étude détaillée de cette hypothèse, consulter notre *Psychologie des sentiments*, 1re partie, chap. III.

la reproduction des images visuelles, auditives, tactiles, olfactives, etc.; sans oublier les signes qui servent à l'analyse de la pensée.

La plupart de ces facteurs organiques sont nécessaires, à divers degrés, pour la constitution d'une émotion, d'une passion, d'un sentiment quelconque. Tout cela forme des agrégats, stables ou instables, relativement complexes même dans les cas simples, qui sont les *équivalents physiologiques* de tel état de conscience déterminé.

Les remarques précédentes se résument dans la formule connue : « L'état de conscience renouvelé occupe les mêmes parties et de la même manière que l'état de conscience originel et aucune autre partie ni d'aucune manière appréciable. » Cette formule condense les recherches de la fin du dernier siècle sur le « siège des images », suivant la locution un peu simpliste de cette époque. Ce résultat paraît acquis, parce qu'il s'appuie sur une base solide de faits normaux et pathologiques et même d'expérience qu'il n'y a pas lieu de rapporter ici.

Ceci posé, prenons un épisode de notre vie sentimentale. Il surgit dans la conscience, spontanément ou volontairement. Apparaissent d'abord les images sensorielles, — visuelles surtout. Physiologiquement, le phénomène consiste en ceci : les éléments nerveux qui ont concouru à la perception originelle agissent actuellement de la même manière et eux seuls. Le groupe sensoriel prépondérant (ordinairement visuel) éveille les autres auxquels il a été associé dans les précédentes expériences. En vertu de la loi fondamentale dite de réintégration ou de totalisation, le souvenir, d'abord partiel, *tend* à se compléter. Or, si

cette loi a une validité psychologique, elle doit avoir aussi une validité physiologique. Par suite les processus nerveux ayant fait partie jadis de ce complexus physiologique actuellement renaissant et qui correspondent aux états affectifs (conditions du plaisir et de la douleur, des changements moteurs, vasomoteurs, et autres énumérés ci-dessus), tendent aussi à être entraînés dans le mouvement de renaissance, par conséquent à susciter la mémoire affective [1].

Parmi les observations qui m'ont été transmises, en voici une où apparaît clairement la reviviscence des états physiologiques, concomitants de l'état émotionnel.

« Je me permets de vous faire connaître un fait qui me paraît une illustration de votre théorie sur la mémoire affective. Il m'est arrivé, il y a deux ans, au moment d'une opération que j'ai subie en Allemagne,

« Je croyais avoir été endormi à l'éther et j'avais longuement discuté avec ma garde particulière qui avait assisté, sans aider, à mon opération et m'assurait que j'avais été endormi au chloroforme. Comme c'était une personne d'expérience et comme elle affirmait qu'on ne pourrait pas se servir pour l'éther d'un masque ayant la forme de celui qui avait été employé, je finis par admettre que j'avais été endormi au chloroforme.

« Or, quelques jours plus tard, on lava la cicatrice avec de l'éther et je fus pris immédiatement de cette émotion de défaillance et de nausée qui avait duré plusieurs heures après l'opération.

« Je reconnus alors pour certain que j'avais été endormi à l'éther, et, de fait, lorsque le chirurgien vint me voir, il me confirma que, à l'encontre de ce qu'avait dit la garde-malade, j'avais bien été endormi à l'éther. Il est à noter que jamais ni l'éther ni le chloroforme ne m'avaient produit un tel effet. Leur odeur m'est, au contraire, agréable.

« Il m'a paru intéressant de vous communiquer ce fait, parce qu'il est en contradiction flagrante avec la théorie qui prétend

1. « L'essence de toute association est la tendance que nous avons, un élément particulier étant donné, à reproduire l'état total dont cet élément ou un autre semblable formait l'une des parties. (Hoffding *Psychologie*) » Wolff, en 1732, donnait déja une formule très exacte de cette loi, « Perceptio præterita integra recurrit cujus præsens continet partem ».

« que l'émotion ne revit pas ». Dans ce cas, c'est l'émotion seule qui a revécu et c'est elle qui m'a forcé à contrôler les représentations intellectuelles. »

Il convient pourtant de remarquer que ce cas n'est pas aussi probant que mon correspondant le suppose. Un adversaire de la mémoire affective pourrait dire : Une sensation réelle (l'odeur d'éther) a suscité un état d'angoisse analogue au précédent, plus faible, mais *nouveau* : rien ne prouve une répétition par souvenir. Pour être hors de toute attaque, il faudrait que le phénomène se fût produit dans l'ordre inverse : d'abord le sentiment de défaillance et de nausée; ensuite la sensation illusoire d'une odeur d'éther. [Il y a des gens qui, spontanément ou à volonté, peuvent ressentir des impressions odorantes purement subjectives. J'ai rencontré personnellement des cas de ce genre qui d'ailleurs sont mentionnés dans plusieurs Traités de physiologie.] Alors, il serait évident que le souvenir affectif sert d'amorce à la sensation, est le facteur primitif et principal dans le travail de réintégration.

A défaut de cette preuve, l'observation montre du moins que l'odeur et le malaise surgissant conjointement dans la conscience sont inséparables; et si je la rapporte ici, c'est en raison de sa nature presque entièrement physiologique. La disposition pénible, angoissante, est la traduction immédiate et directe dans la conscience des modifications organiques qui se sont déjà produites et qui se reproduisent.

Nos adversaires soutiennent que le prétendu souvenir d'un sentiment n'est qu'un état nouveau ressemblant à un ancien. Pris psychologiquement, le problème reste indécis. Pris physiologiquement, il est abordable. Nous avons, en effet, le droit de demander pourquoi le mécanisme nerveux de la reviviscence intellectuelle aurait le privilège de renaître, tandis que celui de la reviviscence du sentiment serait, par hypothèse, toujours impuissant et frappé de caducité. Est-on capable d'en fournir la preuve?

Cependant, on pourrait soulever quelques objections qu'il convient de prévenir.

L'observation semble prouver que l'image affective renaît souvent pâle, effacée, et que sa reviviscence est aléatoire : on l'évoque rarement à volonté. Est-ce

parce que ses conditions organiques sont plus complexes, plus nombreuses que celles d'une sensation et plus difficiles à mettre en action? Est-ce pour d'autres causes inconnues?

On peut observer aussi que la disparition du souvenir affectif est plus rapide que celle du souvenir intellectuel. Dans le passage à l'indifférence, il ne reste finalement, de la personne ou de l'objet aimé ou haï, qu'une représentation sèche. Une dissociation complète s'est opérée entre deux groupes de phénomènes qui, au temps de la passion, paraissaient associés par un lien indissoluble; ou plutôt une fraction de l'association totale est anéantie.

Une autre objection possible, c'est que la loi d'intégration, invoquée plus haut, n'est en définitive qu'une formule schématique; que, d'ailleurs, en psychologie, les « lois » ne sont jamais que des approximations. Cette restriction est légitime et il faut reconnaître qu'en diverses circonstances le mécanisme de l'association n'accomplit pas son œuvre sans infraction à la règle générale.

Mais ces difficultés et d'autres encore n'atteignent pas le fond de la question. Nous verrons dans la suite de cet essai que la vie du sentiment abonde en faits totalement inexplicables, s'ils n'ont pas pour appui l'association anatomo-physiologique des éléments et du processus nerveux, dévolus les uns aux fonctions intellectuelles, les autres aux fonctions sensitives.

Les remarques précédentes sur les conditions organiques, toujours oubliées, de la mémoire des sentiments, doivent être complétées par l'examen d'une question connexe : celle de la *nature des images affectives.* Mauxion (art. cité, p. 148) a émis brièvement

et en passant une hypothèse qui ne paraît pas avoir été remarquée et qui, à mon avis, est importante : c'est un rapprochement entre la mémoire affective et la mémoire *motrice*. Je transcris le passage : « Lorsque nous disons que nous nous rappelons le nom d'un objet, cela signifie que la seule représentation — réelle ou idéale — de cet objet suffit, en vertu d'une association antérieurement établie, pour déterminer effectivement ou à l'état naissant, l'ensemble des mouvements multiples qui concourent à l'articulation du mot : l'émission actuelle de ce mot a ainsi sa condition dans une émission antérieure dont elle peut être appelée le souvenir. Mais pourquoi ne s'établirait-il pas entre la représentation et ce rythme de l'activité générale qui est la face objective et le substratum physiologique du sentiment, une association, une liaison analogue à celle qui s'établit entre la représentation et l'ensemble des mouvements si complexes qui concourent à l'articulation d'un mot déterminé, de telle sorte que l'émotion nouvelle ait sa condition essentielle dans l'émotion antérieure et puisse en être considérée légitimement comme la reviviscence? Une telle liaison n'a rien d'absurde en soi. La mémoire affective apparaît ainsi comme théoriquement possible et même comme hautement vraisemblable. Existe-t-elle en fait? C'est à l'expérience de répondre. » On voit que l'auteur, sans qu'il y paraisse, cherche une solution dans la physiologie, « dans une certaine disposition acquise de l'organisme ».

Mais revenons à son hypothèse. Une bonne mémoire motrice n'est pas également départie à tous les hommes; ce qui explique pourquoi quelques-uns

sont peu disposés à l'admettre. La force physique, mais surtout l'adresse et les exercices variés de l'activité musculaire, la supposent et la développent. Sous sa forme moyenne, elle est la conscience d'une innervation motrice, de mouvements à l'état naissant : ainsi, débarrassé d'un fardeau, on peut le sentir encore quoique absent. Sous sa forme vive, l'image motrice peut devenir hallucinatoire, c'est-à-dire donner l'illusion d'une sensation réelle. Secoué par le roulis d'une longue navigation, on peut, à terre paisiblement assis, sentir brusquement le mouvement d'oscillation. Le cas le mieux étudié, le plus saisissant est celui des amputés. Ils peuvent sentir leur membre absent, en extension, en flexion; leur main perdue qui s'ouvre ou se ferme, leurs doigts qui s'écartent et d'autres menus détails de mouvements imaginaires.

Maintenant, transposons la remarque en termes de psychologie affective et nous dirons : L'image affective est un état de sentiment, simple ou complexe, à l'état naissant, c'est-à-dire un ensemble de processus nerveux afférents à la vie organique et à la vie cérébrale, comme on l'a dit précédemment. Sous sa forme faible ou moyenne, c'est une esquisse, une ébauche de sentiment, mais qui a sa marque spécifique; peur, colère, tristesse, joie, tendresse, etc. Sous sa forme vive, l'image affective devient hallucinatoire et est sentie comme une émotion réelle; elle ressuscite l'émotion passée et même ses concomitants physiques; elle fait couler des larmes, trembler de peur, rougir de honte, bouillonner de colère. Sans doute, ici se pose l'inévitable objection : N'est-ce-pas un état nouveau? Je ne reviendrai pas sur un point déjà

traité. D'ailleurs, il est possible que dans beaucoup de cas les deux partis aient raison; que l'état de conscience soit à la fois ancien et nouveau, ravivé et engendré réellement; que les deux se superposent et se fondent en un seul qui, malgré tout, porte la marque de la répétition, qui n'est pas senti comme une impression vierge.

Il est possible que le terme « image affective » que nous avons employé plusieurs fois sonne étrangement à quelques oreilles. Cependant, à moins de rejeter toute mémoire du sentiment, il est nécessaire de l'admettre : le développement naturel des études psychologiques dirige vers cette hypothèse. Qu'on me permette sur ce point quelques remarques historiques que je ferai très brèves.

A l'origine, la psychologie confuse des images n'indique aucune distinction entre elles; on en parle *in genere*. Pourtant, il est clair que ceux qui traitent ce sujet ont dans l'esprit principalement — on pourrait dire exclusivement — les résidus des perceptions *visuelles* [1].

Ce n'est qu'à la suite d'études détaillées, œuvre importante de la dernière moitié du XIXe siècle, que l'étude des images s'est modelée, comme elle le devait, sur celle des perceptions, que l'apport de chacun de nos sens fixé sous la forme de souvenirs a été traité séparément par les procédés de la

1. Un psychologue professionnel, Th. Reid, nous donne avec tranquillité la définition suivante : « L'imagination signifie au sens propre une conception vive des objets *de la vue* ». Cette tendance d'ériger la vision et ses produits en type exclusif de la représentation se traduit dans la langue courante. Même des gens réfléchis s'étonnent un peu d'entendre parler d'images ou d'hallucinations auditives, tactiles, olfactives.

psychologie, de la physiologie, de la pathologie et que le rôle des images auditives, tactiles, olfactives, gustatives, dans la vie de l'esprit a été déterminé selon l'importance relative de chacun de ces groupes.

L'image motrice est d'apparition plus récente, parce que l'étude du sens musculaire (sens de l'effort, kinesthésie) est elle-même tardive. Sans doute, avant Ch. Bell et ses successeurs, on trouve des ébauches, des indications sur la différence entre le toucher actif et le toucher passif; mais son autonomie physiologique et psychologique n'est pas reconnue ni son importance; elle n'a pas son chapitre à part dans un traité des sensations. L'image motrice reste donc inobservée ; elle n'est entrée dans la pleine lumière que grâce à la pathologie, surtout celle des aphasiques.

Dans cette investigation qui a toujours suivi une marche du plus stable au plus instable, l'image affective devait avoir son jour. Comparée à l'image visuelle, elle est comme un antipode. Il faut reconnaître aussi que bien souvent son apparition est si vague qu'elle ne dépasse guère le seuil de la conscience, qu'elle est à peine localisée dans le passé et reconnue.

III

Faits pathologiques. — Si un surcroît de preuves était nécessaire pour établir l'existence des images affectives, la pathologie fournirait des faits abondamment. On a fait remarquer qu'il existe toute une

classe de douleurs (on pourrait en dire autant du plaisir) dont la mémoire est génératrice; leur raison n'est pas, comme habituellement, externe et objective; elle est interne et subjective. J'en ai rapporté plusieurs cas dans la « Psychologie des sentiments » (p. 149 sq.). Il y a des gens qui peuvent les évoquer à volonté, mais pas toutes indistinctement : tel réussit à raviver l'angoisse cardiaque et échoue pour un furoncle. Il y a aussi les douleurs imaginaires, c'est-à-dire celles qu'engendre la croyance vive qu'on est blessé par un instrument tranchant, par une chute; l'examen du corps montrant que l'on est totalement indemne. Il y a encore les douleurs ou plaisirs ressentis par sympathie; enfin la classe très nombreuse des états agréables ou pénibles suscitée par suggestion chez les hystériques, les hypnotisés. On pourrait soutenir que, sous cette dernière forme, le phénomène est artificiel et peut-être superficiel. Cependant si on suggère à l'hynoptisé une douleur quelconque, elle ne sera pas la copie atténuée d'une souffrance, mais une douleur atrocement vive qui lui arrachera des cris et des pleurs. Ce sont des douleurs d'imagination, si l'on veut, mais non point des douleurs imaginaires, car MM. Comte et Hallion, à l'aide de leur pléthysmographe digital, ont vu que cette sensation suggérée, purement psychique, déterminait des réactions de même ordre que la sensation suscitée par une excitation directe des nerfs périphériques. Il existe la plus grande analogie dans l'action des centres circulatoires, bulbo-médullaires, soit que leur mise en jeu procède d'une excitation transmise de la périphérie par les nerfs sensitifs, soit qu'elle procède d'une excitation émanée du centre psy-

chique. Aucun caractère spécial des réactions vasomotrices ne permet de différencier les deux cas, malgré la délicatesse avec laquelle la méthode graphique fait saisir la moindre nuance[1].

Résumons en termes physiologiques : Les centres nerveux et leurs annexes peuvent entrer en action sous des influences *intérieures*, connues ou inconnues; l'intégrité fonctionnelle de ces centres est la condition nécessaire et suffisante de la renaissance des images affectives qui, dans certains cas, deviennent hallucinatoires[2].

Pour être exact et à l'abri de toute critique, il faut avouer que les faits précités sont plûtôt des cas d'*imagination* affective que de mémoire affective proprement dite. Ils montrent que, chez quelques personnes, dans certaines conditions, des images pénibles qui ont laissé leur empreinte peuvent renaître dans la conscience, sans excitation périphérique : mais ce n'est que la matière d'une vraie mémoire, car l'image n'est ni localisée dans le passé, ni reconnue comme répétition d'une expérience antérieure; elle n'apparaît pas comme souvenir. Ils établissent psychologiquement les conditions premières d'une mémoire affective, sa possibilité, non sa réalité. Il faut donc produire des faits plus probants.

Je suis porté à croire que si un aliéniste étudiait spécialement la mémoire affective, il constaterait son

1. Castex, *La douleur physique*, in-8, Paris, p. 59, 60.

2. Cette forme d'hallucination est d'une nature analogue à celle des impressions sensorielles. J'ai indiqué dans un précédent article (*Revue philosophique*, mai 1907, p. 507) une autre forme possible, admise par certains auteurs et qui serait obsédante.

influence dans diverses formes de maladies mentales. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour entreprendre ce travail qui serait long, minutieux, incertain comme résultats. Je me restreindrai à un cas unique, mais qui, par sa simplicité et sa clarté, me paraît un excellent exemple à produire.

Avant d'y arriver, j'indique en courant quelques hypothèses probables. Les peurs morbides et persistantes désignées sous le nom de « phobies »; l'état perpétuel d'inquiétude des scrupuleux décrit par Pierre Janet, peuvent-ils s'expliquer sans une mémoire des émotions passées, fréquemment renaissante? L'hypocondriaque, dans son état perpétuel d'angoisse et d'alarmes, avec la préoccupation incessante de sa santé, quoiqu'il vive surtout dans le présent, ne peut guère échapper à une comparaison avec sa douleur passée, ne fût-ce que pour entretenir sa minutieuse enquête sur lui-même. — Faut-il mentionner les idées fixes qui, avec leur caractère d'obsession, sont aussi bien des émotions fixes? Ce serait peut-être abuser de l'équivoque que de considérer cette permanence comme équivalant à une mémoire.

Dans les cas de double et triple personnalité, la mémoire est un facteur très important, puisque généralement chacune d'elles a sa mémoire propre; mais cette étude a toujours été restreinte aux éléments intellectuels. Les variations du caractère qui relèvent de la vie affective ont été notées avec soin. Dans l'observation la plus complète qui existe, celle de Miss Beauchamp [1], le Dr Morton Prince décrit trois

1. *The Dissociation of a Personality, a biographical Study in abnormal Psychology*, in-8, New-York, 1906. C'est un ouvrage de 512 pages consacré tout entier à la biographie de Mlle Beauchamp.

personnalités principales qu'il nomme : la sainte, la femme, la diabolique, mais je ne vois pas que le problème de la mémoire affective ait attiré son attention. — Je trouve cependant un cas de dissolution embryonnaire de la personnalité où l'indépendance de la mémoire affective s'affirme d'une manière très curieuse; il a été rapporté par Sollier : « C'est celui d'une jeune fille nerveuse qui, à la suite d'un violent choc moral (la mort de son père tué à la chasse), présente ce phénomène. Les sensations actuelles dépouillaient chez elle toute espèce de ton émotionnel; mais les souvenirs l'avaient conservé. Quand elle songeait à son père, c'était toujours le même désespoir. Quand elle voyait sa mère, elle savait que c'était elle, mais n'éprouvait aucun sentiment. Par contre, si elle songeait à un voyage fait en compagnie de son père et de sa mère, le souvenir de sa mère s'accompagnait du sentiment qu'elle ressentait alors pour elle. Cette jeune fille, par suite de la dualité de la perception dépouillée de ton émotionnel, et du souvenir accompagné d'émotion, finit par avoir l'impression qu'elle avait changé de personnalité et se mit à parler d'elle-même à la troisième personne... ce qui prouve le rôle immense du ton émotionnel de nos sensations et de nos souvenirs dans l'idée que nous avons de notre personnalité [1]. »

Maintenant, j'arrive à la maladie ou disposition morbide qui, selon moi, est la preuve la plus solide du souvenir affectif, puisqu'elle dépend de lui et tout entière repose sur lui : c'est la *nostalgie* (mal du pays). Elle consiste, on le sait, en une tristesse pro-

1. *Le mécanisme des émotions*, p. 155-156 (F. Alcan).

fonde, en un regret incessant, causé par l'éloignement des personnes qui nous sont chères, du milieu où nous avons vécu et dans le désir irrésistible de les revoir.

Ses variétés médicales, légères ou graves, primitives ou secondaires, nées immédiatement après le départ, ou se greffant plus tard par suite d'affaiblissement sur un sujet qui paraissait acclimaté, ses symptômes physiques et ses suites : tout cela est négligeable pour nous.

Le fait psychologique *brut* reste le même : c'est une mélancolie de forme précise qui a sa cause unique dans le rappel du passé. L'immense majorité des nostalgiques se nourrit de souvenirs assez simples : la famille, la maison paternelle, les anciennes habitudes. Quelques-uns plus affinés regrettent leurs paysages et leurs montagnes. Un ami, possédé pendant son adolescence d'un transport poétique qui s'est transformé avec les années, m'écrit :

« Je me souviens que je fus envoyé à dix-sept ans au lycée de... où j'ai souffert plusieurs mois d'une nostalgie que des retours fréquents au lieu natal ont guérie peu à peu. Ma tristesse venait moins du souvenir des personnes que de celui d'une campagne où, logé chez une vieille tante, j'errais librement dans les bois, au bord des cascades, adressant mes vers à tout ce qui m'entourait comme à des êtres vivants. C'était surtout le regret d'une ivresse esthétique qui ne pouvait plus se satisfaire. »

Mais chez tous, le sauvage, le paysan, le poète, la Mignon de Gœthe, le mécanisme psychologique est identique : antagonisme entre le présent et le passé. Il surgit des désirs dont la satisfaction actuelle est

impossible, mais qui *là-bas* deviendraient une réalité. Le passé nous enveloppe de son charme affectif, mais pour nous tenter[1]. Il n'est pas nécessaire d'insister pour établir que la situation repose tout entière sur la mémoire affective. Tandis que pour la plupart des hommes le souvenir des personnes et des choses reste intellectuel ou du moins que la quantité de sentiment qui l'accompagne est faible, souvent nulle; pour le nostalgique, la mémoire du cœur est tout et, sans elle, sa maladie est incompréhensible et inexplicable. Si, par impossible, on hésitait sur la cause, la nature du remède en indiquerait la nature : la certitude d'un prompt retour rend le calme; le retour guérit.

Cependant, il est intéressant de noter des cas où le nostalgique revenu dans son pays, aussitôt guéri, retourne sans regret au régiment ou à l'atelier, « n'ayant pas trouvé les choses telles qu'il se les imaginait ». Ici, la mémoire a dépassé la mesure ou plutôt le travail de l'imagination a grandi à l'excès l'attrait des gens et des choses. En tout cas, ces faits prouvent que d'une part le souvenir affectif, d'autre part le sentiment suscité par l'impression *actuelle* des mêmes personnes et des mêmes choses sont — quoi qu'on ait dit — distincts et indépendants l'un de l'autre.

Bien que les causes ou conditions de la nostalgie aient un intérêt surtout médical, elles méritent quelques remarques psychologiques. J'omets les causes

1. Beaucoup de voyageurs recommencent un voyage pour essayer de revivre le passé, pour retrouver les lieux parcourus dans leurs années de jeunesse. Cet embryon de nostalgie serait-il explicable sans la mémoire du sentiment?

extérieures qui sont plutôt adjuvantes que déterminantes : l'éloignement chez le soldat, le marin, l'exilé, l'esclave. L'âge importe : la nostalgie est une maladie d'adolescence et de jeunesse, rare après trente ans. Le sexe aussi : elle est plus fréquente chez l'homme que chez la femme; ce fait singulier est reconnu par tous les auteurs qui l'expliquent, faute de mieux, par une plasticité plus grande de la nature féminine. Tous les tempéraments paient leur tribut, le nerveux plus que les autres. Quelques peuples semblent prédisposés (les Suisses, les Tyroliens), d'autres sont généralement réfractaires (Anglais, Américains du Nord).

De ces documents confus, il est difficile d'extraire quelque conclusion. Cependant, abstraction faite de ces causes qui ne sont que des moyennes de statisticiens, il semble qu'il s'en dégage d'abord une de nature *affective*. Elle tient au caractère individuel, indépendamment de toute autre circonstance : c'est l'attraction vers le *home*, consciente ou non, mais solide chez les prédestinés à la nostalgie et que l'absence doit renforcer.

Voici une autre cause, de nature intellectuelle, qu'on a formulée comme il suit : « La fréquence de la nostalgie est en raison inverse de la multiplicité et de la fréquence des relations sociales ». Le sauvage, le montagnard, le paysan passent leur vie dans un milieu très restreint qui est le foyer unique de leurs émotions. Plus le cercle de leurs idées est restreint, moins ils sont plastiques et plus il est difficile pour eux, si la nécessité les éloigne du pays natal, de s'adapter, de modifier, de changer le cours de leurs idées. La faiblesse de leur intelligence assure le

maintien de leur disposition mélancolique par l'impossibilité de franchir leur étroite limite [1].

Enfin, il faut admettre, en outre de ces deux causes, une faiblesse de la volonté, une absence de réaction énergique. Sur les caractères bien trempés, la nostalgie n'a pas de prise.

En résumé, la prédominance de la mémoire affective est la marque psychologique essentielle de cet état mental. Si, reculant la question, on recherche les causes de cette prédominance, on voit qu'il y en a plusieurs possibles. Mais ce qui reste acquis, c'est que l'existence de cette manifestation pathologique est un des meilleurs arguments qu'on puisse opposer à la négation de la mémoire des sentiments.

IV

L'expérimentation. — Le meilleur procédé d'expérimentation en psychologie, à mon avis, est la maladie avec ses désordres, mais comme il dépend du hasard et est rarement à nos ordres, on essaie de le remplacer par des expériences instituées dans les laboratoires. Je ne veux pas incidemment soulever une grosse question, — la valeur de cette méthode, — ni

1. Quelques auteurs ont posé cette question : Les animaux (supérieurs) peuvent-ils éprouver la nostalgie? Tous répondent affirmativement : ils s'appuient sur des faits que tout le monde connaît et ils voient dans cette affection une des causes principales qui s'opposent à l'acclimatement. Il est possible que, dans la conscience animale, la mémoire affective, sous sa forme simple (douleur, plaisir, peur, attachement, etc.), soit relativement plus développée que la mémoire intellectuelle. La psychologie zoologique est trop pleine de ténèbres pour discuter en passant ce problème obscur.

rechercher si, comme quelques-uns semblent l'admettre, tout problème de psychologie quel qu'il soit peut être mis en expérience; s'il n'y en a pas qui par leur nature s'y dérobent ou s'y prêtent malaisément, notamment les phénomènes affectifs. Külpe s'est risqué dans cette tentative et a communiqué les résultats de ses recherches au Congrès international de philosophie de Heidelberg (1908).

Avant de les résumer et de les apprécier, une remarque est nécessaire. Nous avons indiqué ailleurs les trois marques fondamentales que Wundt assigne au sentiment. Dans ses expériences, Külpe s'est proposé de vérifier par l'expérience la théorie de son ancien maître, notamment la possibilité de reviviscence pour ces trois attributs : plaisir-douleur, excitation-dépression, tension-relâchement.

Les expériences forment quatre séries distinctes : elles ont été faites sur sept personnes totalement ignorantes du but poursuivi.

La première série consistait à provoquer des sensations ayant un ton affectif (couleurs, sons, piqûres). Lorsque ces sensations ont disparu, les sujets sont priés d'en reproduire l'image en essayant de déterminer si elle a un caractère affectif ou purement sensoriel.

Dans la seconde série, on devait reproduire dans sa mémoire des situations agréables ou désagréables, les unes déjà éprouvées réellement dans le passé, les autres futures, attendues comme vraisemblables dans l'avenir, en se préoccupant surtout de la manière dont le plaisir et la peine étaient ressentis.

Dans la troisième série, on devait se représenter vivement des émotions complexes, telles que la colère,

la joie, le chagrin, l'étonnement, l'attente angoissante, etc. Dans cette reproduction, on devait s'appliquer à analyser la facture : plaisir-déplaisir, excitation, tension.

Enfin, dans la quatrième série, on agissait par la présentation de portraits de personnes inconnues, expressifs, dont le sujet devait ressentir par sympathie l'état d'âme. L'auteur regrette de n'avoir pu employer les ressources de la musique pour de pareilles épreuves.

Voici les résultats des 240 expériences contenues dans ces quatre séries :

1° Quatre personnes ont été incapables de se représenter le plaisir et la douleur. Par contre, elles peuvent très bien se représenter l'excitation et la tension. A leur témoignage, Külpe ajoute le sien.

2° Une personne n'a pu déterminer exactement si elle éprouvait une image affective (Gefühlsvorstellung) ou un sentiment actuel de plaisir et de douleur. Elle pouvait se représenter l'excitation et la tension : il lui était cependant difficile de distinguer entre les sensations et les représentations cinesthétiques.

3° Deux personnes seulement ont paru dans quelques cas évoquer des images affectives.

L'une se représentait avec effort le ton affectif d'un son, mais cette représentation lui apparaissait comme donnée au sujet en dehors de lui-même, sous une forme flottante et labile.

L'autre trouvait très difficile de distinguer entre un plaisir actuel et un plaisir reproduit; mais elle croit avoir réussi, occasionnellement, à ressusciter une image agréable. Fait remarquable, elle ne pouvait réussir pour les images pénibles.

Les deux se représentaient facilement la tension. En ce qui concerne l'excitation, l'une croyait que dans la sensation il y avait quelque chose manquant dans la reproduction; l'autre pouvait se la représenter sans restriction.

4° Tous les sujets peuvent se représenter la douleur corporelle et la distinguer du déplaisir.

5° Plusieurs ont fréquemment observé que le plaisir ou déplaisir attaché à la représentation d'une impression sensorielle avait la même intensité que le sentiment joint à la sensation antérieure.

6° La reviviscence du plaisir et de la peine se produisent chez certaines personnes de la manière suivante : ou bien le sentiment paraissait ravivé réellement; — ou bien c'était une simple connaissance sans intuition y contenue. Il est à remarquer que cette connaissance, d'un caractère très marqué, paraissait à un sujet comme hallucinatoire, à un autre comme analogue à un sentiment (*gefühlmassig*). Dans la quatrième série (présentation des portraits exprimant des émotions) des expériences, les sujets ne paraissaient en avoir conscience que sous la forme claire d'une connaissance.

La conclusion à tirer de ce travail est embarrassante. Faut-il rejeter la mémoire affective? Faut-il l'admettre partiellement soit pour les états algédoniques seuls, soit aussi pour les autres (excitation, tension)? Faut-il décider qu'elle se manifeste chez certains sujets, qu'elle fait défaut chez d'autres [1]?

1. Il convient de remarquer que ces recherches sur la mémoire ont été pour Külpe un moyen plutôt qu'un but principal, car il se propose avant tout « d'établir la distinction entre les sensations et les sentiments sur une base expérimentale » et il croit la

La situation n'est pas claire, parce que l'on agit sur une matière instable et parce que l'on ne pratique pas ici l'expérimentation au sens rigoureux, comme en physique où *toutes* les conditions du phénomène étudié sont déterminées sans exception.

Quoique le nombre des personnes soumises à l'expérimentation soit très restreint, on est frappé d'abord par les *différences individuelles*. Ceci nous met en face de la difficulté principale.

Si la mémoire affective était départie communément à tous les hommes comme la mémoire intellectuelle, il n'y aurait pas de débat; mais je ne vois pas grande témérité à supposer le contraire. Indépendamment de sa nature fuyante, c'est une raison pour que beaucoup en doutent. Il faudrait donc choisir avec soin ses sujets d'expérience. On sait que la mémoire visuelle n'a été étudiée fructueusement que chez les peintres, dessinateurs et autres privilégiés de la nature pour les formes et les couleurs; que la mémoire auditive ne révèle ses richesses que chez des chefs d'orchestre, des musiciens professionnels ou quelques individualités rares. De même il faudrait choisir des types émotionnels : ce qui théoriquement paraît simple, mais est difficile en pratique : car, à quelles marques les reconnaître? On serait enclin à préférer les sensitifs et les impulsifs, les natures impressionnables et agitées. Mais la tendance à être fortement secoué par les événements, à s'exciter ou à se déprimer facilement, n'est pas une

trouver dans « l'actualité » qui est propre au sentiment, tandis que la sensation a un substitut dans l'image. Il en tire aussi d'autres conclusions générales que j'omets pour ne pas embrouiller la question déjà très confuse de la mémoire affective.

garantie indiscutable du choix. La capacité affective d'un individu n'est pas toujours mesurable par les manifestations extérieures. Tout le monde connaît des gens qui sont remués de fond en comble par le chagrin, la joie, l'amour, l'indignation; ils en semblent possédés pour longtemps; quelques semaines plus tard, il n'en reste nulle trace.

Ceci nous conduit à une autre remarque. On distingue dans la mémoire : la conservation, l'état statique et la reproduction, l'état dynamique. Beaucoup d'événements de notre vie sont en nous, qui ne reviendront jamais dans notre conscience. Qu'on se représente comme on voudra cette persistance inconsciente, cela n'importe pas ici. On ne peut guère nier la mémoire affective statique. Sans elle, comment saurions-nous qu'un sentiment actuel est la répétition du passé, qu'il a été déjà senti, éprouvé?

Reste la reproduction. Sur elle seule le débat peut porter. Encore faudrait-il distinguer, dans cette réintégrante complète du souvenir conscient, deux modes d'apparition : spontanée, volontaire. La première forme paraît la plus fréquente, la seconde semble irréalisable chez beaucoup de personnes.

Le problème, non pris d'un bloc, mais décomposé en ses variétés individuelles, est donc très complexe : c'est peut-être la conclusion la plus sûre qu'on puisse tirer des précédentes expériences.

V

Preuves indirectes. — Comme les précédentes, elles s'appuient sur l'expérience et elles peuvent se

résumer en cette formule générale : La vie individuelle et sociale de l'homme est pleine de faits qui, sans l'existence de la mémoire affective, sont inexplicables.

Supposons, comme nos adversaires le soutiennent, qu'il n'existe que la mémoire intellectuelle des événements passés, des lieux, du temps, des circonstances, sauf cet élément additionnel : que nous savons que ces événements ont été accompagnés d'un sentiment qui rentre actuellement dans la conscience, mais comme *connu*, non comme senti ; en d'autres termes, supposons qu'il ne reste aucune trace des états affectifs comme tels. Cette hypothèse, si absolue qu'elle soit, n'est pas chimérique ; car, si beaucoup admettent que ce qui est entré dans la conscience (perceptions, images, idées) reste acquis et gravé d'une manière indélébile, rien ne le prouve. Des faits bien connus montrent au contraire que ce qui a été perçu n'est pas, *ipso facto*, fixé, enregistré. Ainsi, dans les cas de chocs violents, il se produit ordinairement une amnésie rétrograde — l'ignorance complète d'une période, courte ou longue, immédiatement antérieure à l'accident — qui montre que la période de fixation a fait défaut. Supposons donc que les éléments affectifs s'évanouissent ainsi sans retour possible, ne laissant d'autre trace de leur passage que ce souvenir intellectuel, — qu'ils ont été. Dès lors on est en perpétuelle contradiction avec l'expérience journalière. Supprimez cette fixation si faible et si précaire qu'elle soit et, dans la vie affective, rien ne s'acquiert, toute répétition devient inutile, chaque fois tout est à recommencer.

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce fait incontes-

table que la mémoire intellectuelle ou motrice s'organise par une répétition plus ou moins fréquente et à la condition que chaque impression ou chaque acte laisse dans l'individu une disposition particulière. *A priori*, quels motifs a-t-on d'admettre que les sentiments fassent exception à cette loi biologique? En fait, ils lui obéissent. La preuve est fournie par deux processus importants : l'un statique, la *consolidation*; l'autre dynamique, l'*évolution* des sentiments.

1° On désigne couramment sous le nom d'images génériques (ou récepts) le résultat d'une fusion spontanée d'images produite par la répétition d'événements semblables ou très analogues. Elle consiste en un procédé d'assimilation presque passif; elle n'est pas intentionnelle et n'a pour matière que les grosses ressemblances; elle a été comparée aux photographies composites ou portraits génériques par Galton.

Il en est de même pour les éléments affectifs. Les impressions de joie, de tristesse, de peur, de tendresse, d'irritation, plusieurs fois suscitées par une personne ou un objet tendent à s'additionner, à se cumuler; la succession devient une intégration; le sentiment est solidement associé avec son objet et renaît avec lui. Sous cette forme, « la mémoire affective peut être conçue comme un état obscur, profond, analogue à l'habitude; elle est alors comme une disposition acquise de l'organisme, une imprégnation et, du point de vue subjectif, comme une modalité, une forme du sentir qui se mêle désormais à tous nos sentiments, à toutes nos idées, les colore, les anime, les suscite et les dirige, mais qui n'est pas elle-même sentie ou n'apparaît à la conscience que par exception, sous la forme originelle de l'émotion privilégiée qui

l'a créée en nous. La mémoire affective ainsi entendue diffère naturellement de la mémoire représentative. Telle est vraisemblablement la cause pour laquelle certains psychologiques se refusent à en admettre l'existence [1]. » Paulhan, lui aussi, élimine tous les états qui sont devenus des habitudes, parce que dans la mémoire « au sens étroit » le caractère de reproduction est le plus important, tout en reconnaissant leur influence sur notre manière de sentir et d'agir.

Sans doute cette mémoire organisée est une forme inférieure, mais elle a les caractères fondamentaux de toute mémoire : conservation, reproduction; il ne manque que son couronnement psychologique : la reconnaissance précise, la détermination dans le temps. Ainsi, le souvenir d'un lieu souvent fréquenté nous enveloppe quelquefois d'une tristesse dont on ne peut indiquer la marque d'origine. N'y aurait-il que des faits de ce genre, l'existence de la mémoire affective serait établie; nous savons qu'il s'en rencontre d'autres plus complets. Au reste, ce ne sont pas les moins influents dans notre vie. On peut le montrer par quelques exemples.

D'abord, ils contribuent à la formation ou du moins à la consolidation du caractère. Être optimiste ou pessimiste, c'est posséder une bonne mémoire des états agréables ou des impressions pénibles. « A cet égard, remarque B. Perez, l'enfant donne de très bonne heure son ton, sinon sa mesure. Ce que l'un sent et se remémore le mieux, c'est la catégorie des impressions douces, riantes, bienveillantes; un autre celle des impressions tendres; un autre

1. Dugas, *Loc. cit.*, p. 648.

celle des impressions malveillantes, haineuses. On a depuis longtemps classé les caractères selon la prédominance de ces sortes de mémoire. Je retrouve à trente ans d'intervalle mes compagnons d'enfance ce qu'ils étaient à six ou sept ans : enjoués ou tristes, audacieux ou timides, pacifiques ou agressifs, rusés ou candides, généreux ou vindicatifs [1]. » En un mot et sans entrer dans les détails, on peut dire que tout caractère net, bien tranché, a une forme de mémoire affective qui est à son service ou plutôt qui fait partie intégrante de lui-même.

Un critique très pénétrant, M. Faguet, a bien vu que dans la mémoire des sentiments se trouve la solution de plus d'un problème psychologique. « Il y a là, dit-il, entre mille choses, une explication de la tendance polygamique de l'homme et de la tendance monogamique de la femme. Pourquoi? Parce que la mémoire affective est plus forte chez la femme et la mémoire intellectuelle chez l'homme. Autrement dit, l'homme est fait dans une certaine mesure pour oublier ses émotions d'amour, la femme pour s'en souvenir. Donc la première émotion amoureuse de la femme doit retentir éternellement dans son être et l'attacher indéfiniment à celui d'où elle lui est venue. »

C'est une remarque juste, quoiqu'elle ne me paraisse pas acceptable sans restriction. On peut même aller plus loin et poser une question de responsabilité en ce qui concerne la constance en amour et la fidélité aux serments. Un romancier qui a mis récemment en action « la mémoire du cœur [2] »

1. B. Perez, *L'enfant de trois à sept ans*, p. 48 suiv. (F. Alcan).
2. M. Michel Corday, dans son roman qui porte ce titre. Paris, 1907.

m'écrivait, il y a quelques années, ce qui suit : « Assister dans une grande gare au départ d'un des grands rapides du soir. Prendre plusieurs couples que ce départ va séparer. Étudier selon les cas ce que va produire l'*absence* sur ces différents êtres, les uns fidèles à leurs sentiments, les autres plus vite *oublieux*, sans que ce soit de leur faute. Je crois que c'est sur ce terrain affectif que le lecteur sera le plus près d'admettre qu'il n'y a pas, dans les défaillances, responsabilité, libre arbitre ».

La mémoire affective est, pour les croyances religieuses, une grande force conservatrice, grâce à laquelle elles résistent longtemps à l'assaut des démonstrations logiques et scientifiques. « Ces croyances que nous tenons de notre première éducation ont été et restent associées, incorporées à des sentiments. De cette association vient leur résistance aux idées qui les menacent. Ce sont les sentiments et les souvenirs de ces sentiments qui les retiennent et luttent en nos âmes pour en prolonger l'empire. » (Pillon, *art. cit.*, p. 134.) Il y a un cas particulier qui mériterait une étude. On sait que l'affaiblissement de l'âge produit souvent une régression de la mémoire qui ravive et renforce les souvenirs de l'enfance et de la jeunesse. Certain pour la mémoire intellectuelle, ce fait n'est-il pas aussi probable pour la mémoire affective, quoiqu'on ne l'ait pas remarqué? Les retours religieux de la dernière heure ne seraient-ils pas souvent un cas de régression de la mémoire des sentiments?

2° Les souvenirs affectifs font mieux que se condenser et s'organiser solidement ; ils sont susceptibles d'évolution. On sait que les images intellec-

tuelles ne sont pas des empreintes figées en nous ; mais que, semblables à toutes les choses vivantes, elles se modifient, même quand nous les croyons immuables; elles subissent des additions et des pertes : on en a fourni maintes preuves. Combien ce travail interne d'érosion ou d'expansion ou d'éclosion d'éléments parasites doit être plus grand pour les images affectives qui, par nature, sont fluides et évanescentes!

La forme la plus importante de cette évolution et la plus riche en conséquences est la tendance du souvenir à grandir, augmenter, s'amplifier — à mesure qu'on s'éloigne de l'événement originel — par l'effet d'une reviviscence spontanée et d'une rumination intérieure. Il fait « boule de neige ». J'en ai donné plusieurs exemples, entre autres celui de Chateaubriand (*art. cit.*), et j'ai observé le fait sur moi-même : « Dans certains cas, écrit Paulhan, j'ai constaté chez moi l'exaltation progressive d'un sentiment se rapportant à un événement passé, à mesure que cet événement s'éloignait. Il est des choses qui m'ont laissé presque indifférent sur le moment, contrarié ou charmé à peine et dont le souvenir s'est accompagné d'une impression beaucoup plus forte. C'est une remarque souvent faite que la faiblesse ou la nullité de l'émotion au moment du péril et son accroissement considérable quand le péril est passé. » Par contre, un accident très grave, un événement tragique devient assez vite un souvenir dénudé de tout caractère affectif, si le drame a été court et sans conséquences nuisibles. Cette remarque ne s'applique pas aux malheurs irréparables. »

Une communication de Mme A..., contenant plusieurs observations personnelles, mérite une mention

particulière : l'évolution des sentiments se produit en elle sous *deux* formes, inverses l'une de l'autre. « Voici, m'écrit-elle, comment évoluent en moi les souvenirs des émotions agréables et ceux des émotions pénibles; leur marche est tout à fait différente. Tandis que le souvenir des émotions agréables *faiblit graduellement, mais ne s'efface presque jamais complètement*, le souvenir des émotions pénibles *croît* en intensité pendant quelque temps, arrive à un maximum pendant lequel l'émotion renouvelée dans la mémoire est beaucoup plus intense que celle ressentie primitivement; puis *l'effacement se fait et est complet* au bout de quelque temps[1]. »

Le lecteur remarquera de lui-même et sans commentaires que cette évolution des images affectives et même leur régression sont, plus encore que leur consolidation, une preuve satisfaisante de la persistance du souvenir. Sans doute, ces métamorphoses

1. J'indique sommairement quelques-unes des observations communiquées.

I. « Le départ de mon amie Mme Z... me causa un immense chagrin. Il augmenta de jour en jour et devint si grand que j'en fus malade pendant plusieurs semaines. Pendant une année, je ne pus me résoudre à passer dans la rue où elle demeurait; une fois ayant aperçu de loin sa maison, je fus prise subitement d'une crise de larmes, mes genoux fléchissaient, etc. Mon chagrin diminua peu à peu et disparut après deux ou trois ans. »

II. « A Allevard-les-Bains, j'ai été réveillée une nuit par un tremblement de terre; j'en fus très effrayée. La crainte *augmenta* pendant les jours suivants et, pendant plusieurs semaines, ma peur se ravivait au moindre bruit. Cela dura plusieurs mois, s'effaça graduellement et disparut *en tant qu'émotion*. Le souvenir seul du fait reste très vif jusqu'à présent, mais je n'éprouve plus la moindre peur en pensant aux tremblements de terre. »

Je crois, avec d'autres psychologues, que dans les cas de ce genre, il y a un mélange de souvenir affectif et d'émotion actuelle, et qu'il est impossible de faire le départ entre les deux : la mémoire du sentiment n'est pas à l'état pur.

sont sollicitées par les événements de la vie intellectuelle (perceptions, réflexions, idées), mais nous savons que le souvenir affectif est évoqué par contiguïté ou, pour parler plus rigoureusement, comme partie d'un tout dont il est un des facteurs[1].

Les faits qui précèdent n'ont été produits qu'à titre d'éclaircissement et choisis un peu au hasard; car, grand est le nombre de ceux qui pourraient fournir des preuves indirectes. Mais ici commence un autre sujet que je m'abstiens de traiter : la portée et les conséquences de la mémoire des sentiments dans la vie individuelle et collective de l'humanité. C'est une étude digne de tenter un psychologue ; elle a été déjà effleurée par quelques auteurs, Paulhan, Dugas.

Récemment, J. M. Baldwin a montré l'importance de la mémoire affective dans la création et la jouissance esthétiques[2]. Pillon la considère comme un des éléments essentiels de l'évolution des sentiments. « Il se produit ce que Ampère appelait le phénomène de la *concrétion*, de telle sorte que les sentiments

1. L'évocation peut avoir lieu par ressemblance (cas cité dans le paragraphe I de cet article). Voici un autre exemple plus complexe : « Un de mes amis, m'écrit le professeur Carlisle, relevant d'une maladie de trois mois, en voyant pour la première fois la verdure fraîche des arbres bourgeonnant, éprouva des émotions qu'il n'avait ressenties auparavant qu'à la vue de personnes aimées dont l'image lui apparut ». Sans craindre de paraître trop subtil, je ferai remarquer que le fait cité n'est pas identique au cas très connu où une disposition affective prédominante régit l'association : ainsi la joie ravivant les souvenirs joyeux à l'exclusion de tous les autres, il y a ici un état affectif *actuel* causé par la nature qui ravive un état affectif *passé* causé par des êtres humains; par conséquent un fait de mémoire affective.

2. « La mémoire affective et l'art ». *Revue philosophique* de mai 1909. Il nous promet dans sa « Logique expérimentale » une étude plus complète sur ce sujet.

actuels sont renforcés par des souvenirs de même nature. La mémoire affective détermine en une certaine mesure l'habitude et l'hérédité affectives. Ainsi s'explique la production de certains faits psychiques nécessaires à la conservation de l'espèce humaine : tels que l'amour des parents plus grand pour leurs enfants que l'amour des enfants pour leurs parents; l'amour de la mère plus vif que l'amour du père. Ainsi s'explique aussi pourquoi certains esprits n'abandonnent pas la croyance aux dogmes religieux, bien qu'ils connaissent la valeur des arguments qui les critiquent[1]. »

Remarquons, en effet, que l'existence de la mémoire affective étant solidement établie, en éliminant ceux qui ne l'ont pas et sont par conséquent hors de cause, on peut appliquer à cette faculté la méthode d'étude employée avec succès pour les diverses modalités de la mémoire sensorielle et intellectuelle.

D'abord elle a ses variétés qui semblent indiquées par les variétés de caractère. La mémoire des optimistes n'est pas celle des pessimistes; chez l'un le souvenir est tenace pour l'amour, chez l'autre pour la haine, etc.

Autre problème : quel est son rôle dans la genèse et la durée des passions, dans la stabilité de nos croyances, dans la vie morale, religieuse, esthétique?

Enfin, on sait combien l'étude des mémoires spéciales a servi à comprendre la perte des images visuelles ou auditives ou motrices, les variétés d'aphasie, la cécité et la surdité verbales. N'est-il

1. *Année philosophique*, t. XVII, 1906.

pas probable que la mémoire affective peut devenir la cause primitive ou secondaire d'états pathologiques dont nous avons trouvé un exemple dans la nostalgie?

Il est certain que ce sujet[1], en outre de son étendue et de ses limites incertaines, est plein de difficultés; mais il semble que, malgré tout, on ne se risquerait pas à l'étudier sans profit.

1. J'extrais d'une lettre de M. Dugas quelques remarques suggestives sur ce sujet : « Il me semble que les catholiques ont connu la mémoire affective et l'ont même soumise à une culture méthodique. Ils ont pratiqué, selon moi, une double *mnémothérapie* : l'art d'*oublier* et celui de *se souvenir*; la première non moins précieuse que l'autre.

« L'art d'oublier les émotions jugées dangereuses ou funestes, c'est l'art de combattre ce qu'ils appellent la « tentation ». Ils ont très bien vu qu'on ne fait pas sa part à la mémoire affective, qu'on ne transige pas avec les sentiments, qu'il faut arriver pour eux à l'oubli *total*; autrement on est victime de la loi de réintégration. Cela me paraît très juste et très bien observé. La littérature mystique serait à consulter sur ce point; on la trouverait, je crois, abondante et explicite.

« Quant à l'art d'entretenir les bons sentiments, de les faire *revivre*, et de les fixer, c'est la direction spirituelle tout entière considérée dans sa partie positive. Pillon a cité à cette occasion les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola; c'est très juste, mais ce n'est qu'un échantillon du genre — l'échantillon le plus matérialiste d'ailleurs et le plus grossier. Les écrivains qui ont étudié à plusieurs reprises le mysticisme dans la *Revue philosophique* pourraient nous renseigner là-dessus. Pour moi qui ne suis pas versé dans la littérature mystique, j'ai rencontré quelqu'un qui est bien remarquable sous ce rapport : un philosophe de race et d'éducation catholique, Auguste Comte. Il y aurait une étude curieuse à faire sur lui, comme organisateur de la religion du sentiment, du culte des morts, de la *commémoration*, etc. C'est bien connu quoique peu exploité. Je suis de plus en plus persuadé que la psychologie-*science* a beaucoup à attendre de la psychologie-*art* : ainsi, il n'y a pas en un sens de plus grands psychologues que les catholiques, ces pétrisseurs d'âmes. C'est leur force et la condition de leur succès. Et je ne parle que de la mémoire affective. L'*imagination* affective, ses créations savantes seraient encore bien mieux représentées par les mystiques. »

CHAPITRE III

L'ANTIPATHIE

Tandis que, depuis Adam Smith, la sympathie a été étudiée sous ses multiples aspects, à l'état normal et pathologique, dans l'individu et dans les foules, par les psychologues, les médecins, les sociologistes, je ne vois pas que l'antipathie ait suscité le moindre zèle[1]. Cette extrême différence s'explique assez facilement. Le sujet de la sympathie (au sens étymologique et complet du mot, non au sens populaire qui l'identifie avec la bienveillance) est pour ainsi dire sans limites, car l'homme peut sympathiser avec tous les êtres et toutes les choses ; il peut ressentir ou refléter en lui-même la joie, la tristesse, la peur, la colère, bref, tous les états affectifs des autres. A ce polymorphisme, l'antipathie oppose une uniformité fondamentale et un champ d'action restreint. Son étude est courte et assez monotone, si on s'en tient à elle seule — comme nous le ferons

1. La bibliographie de ce sujet est à peu près nulle. A part quelques lignes dans les dictionnaires spéciaux, je ne connais qu'une note de cinq pages : *Antipathy and Sympathy* de Sophie Bryant, publiée dans le *Mind* : juillet 1895.

rigoureusement — et sans la confondre avec des émotions ou passions qui poussent sur son terrain, mais ne sont pas elle : la haine, la jalousie, la colère, l'envie, etc.

Aussi entre les définitions qu'on en donne il n'y a guère que des différences de rédaction : « C'est un mouvement aveugle et instinctif qui, sans cause appréciable, nous éloigne d'une personne qui souvent nous apparaît pour la première fois ». « C'est une aversion mentale profonde et irraisonnée [1]. » Il n'est pas certain que ces formules et d'autres analogues embrassent tous les cas. Mais, de sa forme presque physiologique, à travers des transformations, jusqu'à sa forme collective et sociale, l'antipathie conserve toujours le même caractère : elle est un ensemble de mouvements répulsifs, instantanés, sans jugement explicite qui l'accompagne.

L'étude particulière des principales formes de l'antipathie est évidemment le meilleur procédé pour en connaître la nature ; mais, par anticipation et au risque d'être un peu schématique, on peut essayer d'en déterminer les principaux caractères.

L'antipathie est une *disposition affective.* Ce terme me paraît le plus convenable, pour commencer; parce que, étant vague, il enferme tous les cas. C'est une *attitude* répulsive de l'individu qui n'a pas de matière propre et peut s'appliquer à tout. Par là, elle est analogue à d'autres manifestations psychiques, par exemple à l'attention qui est une attitude conver-

1. Cette définition est celle du *Dictionary* de Baldwin. On trouve dans le *Journal* des Goncourt cette réflexion d'une psychologie très exacte, sous sa forme littéraire : « Les antipathies sont un premier mouvement et une seconde vue ».

gente de l'esprit, dont le transfert est possible à un nombre infini d'objets.

Mais disposition et attitude sont des termes trop généraux et quoiqu'on ne puisse assigner à l'antipathie des caractères aussi nets que pour telle émotion ou telle passion, on peut préciser davantage. Si donc on pose cette question : à quelle manifestation de la vie psychique est-elle assimilable? Sous quelle rubrique la classer? une réponse simple n'est pas facile.

Il est clair que les définitions précédentes, en l'assimilant à l'instinct, indiquent la voie à suivre; mais quoique, à tous ses degrés, l'antipathie conserve sa marque de répulsion spontanée et irréfléchie; à mesure que l'on s'élève des formes inférieures et simples aux formes supérieures et complexes, il y a, comme nous le verrons, d'autres facteurs qui dépassent le pur instinct. Toutefois, en raison de la permanence de ce caractère, il convient de déterminer les principaux éléments de cette attitude répulsive qui est le fond nécessaire de toute antipathie.

L'attitude antipathique se présente d'abord sous une forme indifférenciée que le procédé un peu factice de l'analyse résout en trois éléments principaux : un acte de connaissance, un état affectif, des mouvements ou tendances motrices.

L'acte de connaissance est intuitif, c'est-à-dire immédiat et spontané comme une sensation ou un jugement très simple : quelquefois juste, quelquefois faux, étranger à tout calcul, à toute logique discursive, du moins consciente; ce qui confère à cet acte, indépendamment des éléments moteurs, une des marques essentielles de l'instinct.

L'état affectif est toujours pénible, à l'encontre des phénomènes sympathiques qui peuvent parcourir toute la gamme des sentiments. Pour des raisons qui seront indiquées au cours de cet article, l'antipathie est quelquefois à la limite de la peur ; mais sans se confondre avec elle.

Les éléments moteurs sont de nature plutôt inhibitoire : les tendances sont arrêtées, repoussées ; il y a retrait sur soi-même, attitude défensive. Si l'offensive prévaut, c'est ou une émotion comme la colère, ou une passion comme la haine. La disposition antipathique s'est renforcée par l'adjonction d'autres facteurs et par suite s'est transformée.

Tout cela forme un bloc cohérent dont l'unité et la raison d'être sont dans la sauvegarde de l'individu. En effet, *l'antipathie est une forme atténuée de l'instinct de conservation, agissant par anticipation.*

Si, au lieu de ses éléments constitutifs, on considère son mécanisme, ou, suivant la formule favorite des Américains, si l'on passe de la psychologie structurale à la psychologie fonctionnelle, on se heurte à la difficulté d'une analyse applicable à tous les cas.

Le moment initial est une perception (visuelle, auditive) ou une représentation antipathique (morale, religieuse, esthétique, politique). Cette cause, sensorielle ou intellectuelle, comment agit-elle ?

Pour la sympathie, le problème est plus simple. De quelque manière qu'elle se produise, elle est, en fin de compte, une imitation, c'est-à-dire, suivant la définition de Baldwin, « une réaction sensori-motrice ayant ce caractère particulier que c'est une activité circulaire : la réaction musculaire reproduit le stimulus initial. L'imitation fait du cerveau un organe

à répétition ». Or, on a soutenu que l'antipathie commence de même par une imitation affective. « A est en face de B. B produit en A un état qui porte le désordre dans son système. Il y a réaction de A contre cette partie hostile qui, transférée à sa cause B, tend à expulser l'état de B comme antithétique et engendrant une répulsion violente[1]. »

Cette thèse — que la présence d'une personne nous dispose à limiter (à l'état naissant) comme dans la phase initiale de la sympathie — est très soutenable. On pourrait même alléguer en sa faveur que de même que le contraste suppose un fond de ressemblance, l'antipathie suppose une certaine affinité, mais superficielle, avec des divergences profondes. Toutefois, c'est une induction plutôt qu'une constatation. Si en effet, on s'en tient au fait brut, écartant toute hypothèse sur un moment sympathique, que se passe-t-il? Un visage, une attitude qui expriment la dissimulation, la dureté, la lubricité, la mysticité, l'orgueil, l'humilité (l'antipathie est amorale, la vertu comme le vice la suscite); la voix, le ton de la parole; une opinion émise sur la morale, la religion, l'art, etc. : tout cela cause instantanément une disposition pénible quant à sa marque affective, répulsive quant à sa marque motrice. Le sujet inducteur, loin de pouvoir faire pénétrer ses tendances et ses sentiments dans le sujet récepteur, éveille une résistance, une réaction due à la différence de nature affective : de là un antagonisme irréductible[2].

1. Sophie Bryant : article cité.

2. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que la perception et la représentation ne sont pas des états neutres, indifférents; ils ont nécessairement un ton affectif qui est le facteur capital dans la genèse de l'antipathie.

L'antipathie est une *négation*; mais, si instantanée qu'elle soit, cette négation, dans ses formes supérieures, repose sur l'expérience, reviviscence de sentiments déjà éprouvés et conservés en nous. La cause extérieure les ramène dans la conscience par suggestion, en termes plus précis, par ressemblance.

Cependant, il ne me parait pas certain que l'antipathie naisse toujours sous cette unique forme. Dans quelques cas d'ordre inférieur ou supérieur, il semble qu'elle naît d'emblée, sous la forme d'un instinct, c'est-à-dire d'adaptation inconsciente à un but. Nous produirons plus tard des faits et des exemples. La thèse de l'imitation sympathique posée comme universelle me paraît trop absolue. L'antipathie est quelquefois une répulsion immédiate d'emblée, antérieure à toute expérience, ne dépendant que de l'organisation de l'individu.

Je n'insiste pas sur ces généralités. L'étude de l'antipathie, à ses divers degrés de développement, sera un meilleur éclaircissement. Si, en effet, on la considère dans son intégralité, on découvre, malgré l'opinion courante, que cette disposition répulsive est capable d'une évolution complète que nous diviserons en quatre principaux stades, du simple au complexe : organique, instinctive, consciente, sous la forme individuelle, sous la forme sociale.

I

L'antipathie organique a été généralement méconnue. Je désigne sous ce nom une répulsion de nature purement vitale, physiologique.

« Les psychologues, dit Baldwin, s'accordent pour la plupart à reconnaître une distinction nécessaire entre la sympathie organique et la sympathie réfléchie. La prompte apparition de violentes manifestations organiques chez l'enfant, l'expérience irrationnelle et confuse de son émotion, la disparition des phénomènes de sympathie aussitôt que l'expression physique a disparu en partie; l'insuffisance du développement mental à cette période de la vie : toutes ces indications tendent à justifier l'opinion que nous avons affaire à une modification organique héréditaire que les animaux possèdent aussi à un haut degré. » (*Développement mental*, § 143.)

Ces remarques s'appliquent tout aussi bien à l'antipathie, bien qu'on ne l'ait pas fait jusqu'ici. Quoique cela puisse surprendre, nous avons l'intention d'insister sur ce premier stade du développement total, parce qu'il permet de mieux comprendre les autres. La nature essentielle, foncière de l'antipathie apparaîtra clairement, si nous la considérons d'abord sous sa forme la plus simple, la plus élémentaire : on voit qu'elle a ses racines dans la nature sensible et motrice de la vie animale, et que ces manifestations primitives persistent sous tous les perfectionnements qu'y ajoutent la conscience et le développement de la conscience individuelle ou sociale.

On sait que la matière vivante sous sa forme indifférenciée, la masse protoplasmique, manifeste des attractions et des répulsions. Je crois inutile de rappeler les observations et expériences très nombreuses et très variées qui semblent indiquer une sensibilité organique avec tendance à réagir par des mouvements. L'important, c'est de noter que dans

les êtres vivants tout à fait inférieurs, le stimulus externe agit sur une masse homogène, directement, sans intermédiaire, puisqu'il n'existe ni muscles ni nerfs. — A un degré supérieur, quand une différenciation s'est produite et qu'un système nerveux s'est constitué, d'abord très simple, ensuite de plus en plus complexe, le mouvement défensif — de rétraction, d'éloignement — se complète par des mouvements offensifs — de répulsion. Mais dans les deux cas, le phénomène reste identique au fond : l'excitation extérieure agit toujours sur la masse protoplasmique soit directement, soit indirectement par le moyen du système nerveux.

Ces faits ont été interprétés de deux manières différentes : l'une psychologique, l'autre chimique.

Pour les uns, il y a un rudiment de conscience, les premiers éléments de toute vie psychique; la sensibilité confuse du plaisir et de la douleur, le mouvement élémentaire d'attraction et de répulsion. Puisque les mouvements sont adaptés, variables suivant les circonstances, il faut, disent-ils, qu'il y ait un choix; la motilité est la révélation d'une « psyché » obscure douée de tendances attractives et répulsives.

Pour les autres, tout est réductible à des explications physico-chimiques. Sans doute, il y a attraction et répulsion, mais au sens scientifique. Ces mots sont des métaphores dérivées du langage de la conscience, qui doivent être purgées de toute conception anthropomorphique.

Sur ce point, comme sur toutes les questions d'origine, on ne peut opter que d'après des vraisemblances ou un goût personnel. Au reste, ceci n'a pour notre sujet qu'un intérêt secondaire.

Si l'on préfère l'hypothèse du panpsychisme, on est forcé d'admettre que l'antipathie sous sa forme complète (à la fois vitale et psychique) existe dès l'origine de la vie à l'état embryonnaire.

Si l'on choisit l'hypothèse physico-chimique, on dira que la vie élémentaire contient déjà les éléments de l'antipathie, tout au moins son *substratum* et ses conditions organiques.

Indépendamment de ces hypothèses, un point de fait reste établi : c'est que l'antipathie est une disposition primordiale de l'être vivant, une propriété biologique au sens complet, c'est-à-dire un attribut commun à la vie de l'organisme et à celle de la conscience[1].

Il nous faut maintenant produire des exemples de cette antipathie organique. La vie de nutrition les fournit, nombreux, nets, très connus. Ce sont les tendances à forme négative qui consistent en une aversion, une défense de l'organisme et se résume dans l'état désigné sous le nom de *dégoût*.

Physiologiquement, c'est une excitation du pneumogastrique qui produit le vomissement, la nausée ou un simple malaise. Cette disposition répulsive est liée directement et immédiatement au goût et à l'odorat — deux sens préposés à la surveillance de ce qui entre dans l'organisme : indirectement et par association d'idées aux sensations tactiles (corps gluants, visqueux) et aux sensations visuelles (corps en putréfaction, saleté sordide comme celle des Esquimaux). Par extension, le dégoût est causé par

1. Nous rappelons pour mémoire les habitudes à tendance négative de certains végétaux et les tropismes qui se manifestent par un éloignement.

certains objets qui n'ont plus rien de commun avec les fonctions nutritives : le laid, l'immoral, etc.; nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment : ces cas marquent un stade beaucoup plus élevé dans l'évolution de l'antipathie.

Sous cette forme organique, elle se traduit par des attitudes qui sont toutes négatives, répulsives : mouvements de recul, les yeux clos, le nez bouché, les mâchoires obstinément serrées, comme on le voit si bien chez les animaux et les petits enfauts. A l'intérieur du corps, l'organe ne peut pas reculer; mais il agit par expulsion, par vomissement : ce qui est un équivalent [1].

Le dégoût est lié à la conservation de l'individu. C'est une réaction presque réflexe de l'organisme, qui se protège. Dans sa teneur générale, la thèse de la finalité du dégoût est incontestable. Ce n'est pas une disposition capricieuse et sans portée; il a sa racine dans les profondeurs inconscientes de notre organisation. Il y a sans doute beaucoup d'exceptions et de faits difficiles à expliquer; mais les objections s'affaiblissent si l'on tient compte de la complexité de la question et si on se rappelle que, dans la psychologie, les lois ne sont que des répétitions fréquentes.

En résumé, le dégoût est une *antipathie organique*. Par l'odorat, le goût, le toucher, la vision — simples portes d'entrée — les phénomènes extérieurs pénètrent et agissent dans le tréfonds de l'organisme, produisent un effet totalement contraire à celui de la faim et de la soif. Sous sa forme animale, on

1. On trouvera une bonne monographie du dégoût dans Ch. Richet, *L'Homme et l'Intelligence*. Voir aussi notre *Psychologie des Sentiments*, 2e partie, ch. I.

trouve les caractères essentiels de répulsion, de négation, de protection qui, au cours de son évolution ascendante, restent invariables et inébranlables dans l'antipathie, malgré le développement de la conscience et de la vie sociale qui l'intellectualisent et la raffinent.

Dès qu'on dépasse les formes d'antipathie liées à la vie de nutrition, il est difficile de trouver des cas organiques purs; on se rapproche peu à peu des antipathies instinctives. Rien d'étonnant, puisque, dans tout développement, il y a nécessairement des formes de passage et que par suite, la séparation entre les principaux moments est un peu factice et superficielle. C'est donc, sous cette réserve, que les faits qui suivent sont mentionnés, comme un passage de l'organique à l'instinctif :

L'antipathie des gens actifs, remuants, à mouvements rapides, pour les gens inertes, apathiques, qui remuent à peine — d'un être chétif et souffreteux pour un individu solide et bien bâti —; souvent aussi les hommes sains et vigoureux ont une répulsion spontanée pour les malades et leurs langueurs — l'aversion invincible pour les monstres et les cas tératologiques qui pour d'autres sont au contraire un spectacle attrayant et qui réjouit leur curiosité. Ces perceptions qui, entre deux organismes de nature analogue, bien accordés entre eux, produirait un état identique, c'est-à-dire une sympathie, suscite, par suite d'un désaccord de tempérament, de constitution, un état de répulsion qui, par le mécanisme décrit précédemment, fait avorter l'envahissement sympathique.

Plus importante est l'antipathie *sexuelle*, au sens

physique. Elle n'est pas rare. Elle se résume tout entière dans ce mot d'une femme qui, en face d'un inconnu, ni difforme, ni laid, ni d'aspect malveillant, dit simplement : « Il m'est antipathique, son *corps* me déplaît ».

La nature de cette aversion qui ne dépasse guère la physiologie, ne surprend pas si l'on considère la nature de l'amour physique. Il est admis que la reproduction est une forme prolongée de la nutrition; que le besoin sexuel est l'analogue du besoin nutritif, d'où quelques auteurs concluent que la physiologie qui correspond aux éléments inconscients de l'amour sexuel est la répétition des conditions générales de la faim et de la soif. Ces deux états, quoiqu'ils soient principalement localisés, l'un dans la région épigastrique, l'autre dans la cavité buccale, sont l'expression d'un état du corps tout entier, la résultante d'une multitude de sensations partielles, vagues, obscures, mal définies qui surgissent des diverses parties de l'organisme : de même le besoin sexuel a sa source dans tout notre organisme, il est lui aussi *totius substantiae* et l'on peut dire sans métaphore « que nous aimons physiquement avec tout notre corps ».

Sur la cause de ces antipathies soudaines, on ne peut que faire des hypothèses ou proposer des explications fragiles. Ceux qui essaient de se rendre compte de leur dégoût (car c'est une forme du dégoût physique) ne l'expliquent que par des raisonnements de justification, une forme de la logique des sentiments qui se prête à tout avec complaisance. On a supposé une attraction chimique qui dans l'être complet serait la répétition en grand de ce que

les deux éléments, mâle et femelle, font en petit dans leur conjugaison. D'autres partisans du magnétisme animal préfèrent l'hypothèse d'un fluide vital, d'effluves agissant à distance : d'après les allégations de certains médiums, leur pouvoir est suspendu ou entravé par la seule présence d'une personne antipathique.

Quoi qu'il en soit, dans son ensemble, le fait d'antipathie sexuelle est un réflexe composé, intercalé entre deux termes extrêmes qui sont conscients : la perception, la répulsion. La partie essentielle du phénomène, la transformation du stimulus en mouvement, est hors de nos prises; elle est inconsciente, ce qui équivaut pour moi à physiologique. Cette transformation, qui est le plus souvent de valeur positive (attraction), est, dans le cas actuel et par exception, de valeur négative (répulsion)[1]. Or, si l'on écarte toute hypothèse supra-normale, quelle cause admettre sinon la constitution propre, l'individualité de l'organisme modifié par son rapport brusque avec un organisme de l'autre sexe?

II

Je désigne sous le nom d'*instinctives* les antipathies qui sont étrangères à toute réflexion, antécédente ou conséquente, et qui ont la spontanéité et la stabilité de l'instinct. Ce n'est pas le lieu de disserter sur les

1. On peut remarquer que ces hypothèses sont toutes dans le sens de l'attraction, de la sympathie; mais il serait facile de renverser les termes pour qu'elles s'appliquent à la répulsion, à l'antipathie.

instincts, leur nature, leur origine, leurs variations et autres problèmes relatifs à cette forme d'activité, ni s'ils sont accompagnés d'une conscience à degrés variables ou s'il en est totalement dépourvu. On paraît admettre généralement — ce qui nous suffit — qu'il y a dans tous les instincts deux éléments : une sensation externe ou interne, une perception, une image, — c'est la stimulus initial; puis une réaction motrice de complexité variable qui est l'essentiel, le *proprium quid* de l'instinct. En assimilant donc un groupe d'antipathies à l'instinct, nous lui appliquons la définition suivante : « Une réaction héréditaire de type sensori-moteur, relativement complexe, ayant un caractère marqué d'adaptation, commun à un groupe d'individus[1] ». Ajoutons seulement que, dans les antipathies, la réaction motrice est toujours négative : répulsion, éloignement, suspension ou arrêt de tout mouvement d'attraction.

Les exemples purs de tout alliage sont fournis par les animaux. Certes, quand on entre dans la psychologie animale, il faut toujours se méfier des interprétations au sens humain; mais dans notre cas, la tâche est assez facile. Un auteur qui dans ces études a montré le plus de réserve, Lloyd Morgan, n'accorde aux animaux que la colère, la peur, l'antipathie, l'affection et quelques formes de la sympathie. Il ajoute que si, sur la foi d'anecdotes familières, on leur attribue aussi la jalousie, l'envie, l'émulation, le ressentiment, la cruauté et autres émotions plus complexes, nous ne devons pas oublier que chacun de ces états, tels que nous les connaissons, est essen-

1. *Dictionary of Philosophy and Psychology* de Baldwin : art. Instinct.

tiellement humain[1]. Au reste l'antipathie, à tous les degrés de développement, est une manifestation si simple, si invariable dans son fonds et dans son mode d'expression, qu'elle ne prête guère au risque de tomber dans l'anthropomorphisme

Il n'est pas nécessaire d'être très versé dans la psychologie zoologiqne pour savoir que l'antipathie instinctive des animaux naît soudainement dans divers cas :

1° Entre individus de la même espèce : deux chiens ou deux chevaux qui se rencontrent pour la première fois. Ordinairement, la tendance contraire, l'attraction, se manifeste.

2° Entre individus d'espèces différentes (le chat et le rat) ou qui sont des variétés d'une même espèce (fourmis, abeilles).

3° Entre individus de même espèce, mais de sexe contraire. L'antipathie sexuelle paraît aussi forte et aussi fréquente chez les animaux que chez les hommes, sinon plus. Je ne parle pas seulement des combats amoureux si connus par les descriptions de Darwin et de Groos : la femelle ne paraît céder qu'à la longue; mais ce fait a été interprété de plusieurs manières. Ce qui est plus clair, c'est l'aversion, invincible, de tel mâle pour telle femelle (et inversement) qui a été constatée tant de fois chez les animaux supérieurs, notamment par les éleveurs.

A ces cas typiques d'antipathie qui ne donnent prise à aucune équivoque, on pourrait, selon moi, en ajouter beaucoup d'autres qu'on décore du nom de jalousie. Je crois que la jalousie *vraie*, contraire-

1. Lloyd Morgan, *Animal Life and Intelligence*, p. 399.

ment à l'opinion commune, est assez rare dans la psychologie animale[1]. On parle souvent de la « jalousie » d'un animal domestiqué contre un nouveau venu; mais ce fait et un grand nombre d'autres me semblent réductibles à la seule antipathie. Cette hypothèse d'un état plus simple que la jalousie me paraît, à cause de sa simplicité, une explication plus vraisemblable. N'oublions pas que les émotions des animaux sont encore moins faciles à deviner que leurs perceptions. Même chez l'homme, quand on descend des civilisés dont les sentiments se sont formés sous la pression sociale, aux primitifs, on juge à l'aventure, on conclut un peu au hasard du complexe au simple : un même mot désigne des états analogues, mais où les différences dépassent les ressemblances. Sans doute, c'est seulement d'après notre propre conscience que nous pouvons interpréter l'âme animale; mais en ce faisant, nous regardons dans un miroir déformant notre propre nature sans pouvoir déterminer la mesure exacte de cette déformation.

Dans le monde animal, les antipathies instinctives semblent suscitées par deux sens : la vue et surtout l'odorat. Si les animaux, qui par leur développement intellectuel ne sont pas trop loin de l'homme, composaient des traités de psychologie, le chapitre sur l'olfaction serait au moins aussi copieux que celui de la vision dans les nôtres. Les observations de nombreux zoologistes semblent établir que l'antago-

1. J'ai exposé ailleurs (*Essai sur les passions*, p. 93) mes doutes sur une prétendue passion jalouse chez les animaux : ce qui m'a valu beaucoup de critiques. J'ignorais à cette époque que Llyod Morgan inclinait au même scepticisme.

nisme entre beaucoup d'espèces ou variétés d'espèce (fourmis, abeilles) est dépendant de l'odorat (le cheval et l'odeur du chameau). Peut-être en est-il de même pour le chat et la famille des rongeurs qu'il assaille. Cette antipathie n'est donc pas très supérieure à un réflexe[1].

L'antipathie instinctive est manifeste chez les petits enfants. D'après Preyer, « l'acte de secouer la tête en signe de refus est noté dès le quatrième jour; avec réflexion (?) et suite dans la seizième semaine ». Ce geste, ajoute-t-il, exprime « l'antipathie, le refus, bien plus que la négation. Le précurseur de ce mouvement d'expression, dit Darwin, est le mouvement de détournement de la tête pour refuser la nourriture, le sein, le biberon ». Preyer considère ce mouvement de latéralité, comme inné, réflexe, instinctif, tandis que le mouvement d'acquiescement signifiant *oui* se produit beaucoup plus tard et peut être considéré comme un mouvement acquis d'origine inconnue[2]. — L'antipathie pour certains objets et certaines personnes se manifeste très tôt par le rejet du corps en arrière, l'occlusion des yeux, le mouvement des mains pour repousser.

1. C'est à une sensation olfactive qu'il faut attribuer la curieuse antipathie rapportée par un esprit critique et peu indulgent pour les anecdotes courantes, Lloyd Morgan. Un mâtin, six semaines après sa naissance, est mis, pour la première fois, hors du chenil où il était né. Il tomba en alarme devant la première boutique de boucher qu'il rencontra et manifesta toujours une violente antipathie pour tout ce qui tenait à la boucherie. « Chez son grand-père, son père et deux demi-frères, la même antipathie était innée. Un d'eux se jeta un jour sur un homme qui entrait dans l'hôtel où son maître logeait. Celui-ci saisit son chien et s'excusa en disant qu'il ne l'avait vu agir ainsi qu'avec les bouchers. Le survenant déclara aussitôt que tel était son métier. » *Ouvrage cité*, p. 306.

2. *L'âme de l'enfant*, p. 258 et suiv. (F. Alcan).

III

Nous arrivons aux formes de l'antipathie propres à l'homme adulte et capable de réflexion. Il semble que pour l'opinion commune et même pour les rares psychologues qui ont effleuré ce sujet, ces formes supérieures résument *toute* l'antipathie, quoiqu'elles ne soient que le type classique de son développement complet.

A ce degré l'antipathie se produit de deux manières qu'il convient d'analyser séparément.

La première est brusque, en coup de foudre et procède de l'instinct.

La seconde est lente, se forme par cristallisation et est produite au moins partiellement par la réflexion.

I. — L'antipathie brusque débute par une intuition. Cet état (considéré comme simple fait psychique et indépendamment des inductions métaphysiques qu'on en a tirées) consiste à *sentir* plutôt qu'à connaître. Analogue à une sensation plutôt qu'à une perception, l'intuition ressemble à une divination soudaine et confuse qui déroute le rationalisme. Si l'on admet dans l'antipathie, l'hypothèse d'un premier moment sympathique, l'intuition sera tenue d'abord pour une imitation sous la forme affective. Quoi qu'il en soit, elle suppose chez l'homme un deuxième moment qui est une affirmation implicite, un jugement presque réflexe. C'est une forme de connaissance immédiate, rapide, abrégée, raccourcie, renfermée comme l'attention en d'étroites limites. Notons en passant que ce « coup d'œil », « ce flair »,

ce « tact » (ces expressions courantes sont à remarquer) quoique non départis à tous, paraissent naturels à la moyenne des hommes; tandis que ce mode de connaissance déconcerte ceux qui ont l'habitude de la pensée logique, analytique; celle qui compose, enchaîne des jugements, pose une fin et des moyens, choisit, rejette, change d'adaption suivant les circonstances, qui essaie une construction mentale souvent longue et compliquée pour découvrir ou expliquer : en un mot qui est plastique. Ils déclarent que l'intuition est inexplicable parce qu'elle est irréductible à leurs procédés discursifs. Leur désarroi paraît résulter de la supposition inconsciente que la faculté de connaître n'a qu'un seul type : ce que l'expérience démentit. Si la connaissance est une adaptation de sujet pensant aux choses, il y a plusieurs manières possibles de l'adapter : l'important est de réussir. En concluant, nous reviendrons sur ce point important : au fond de la connaissance intuitive, il y a de l'affectif et de l'instinctif, ce qui n'est pas indifférent pour comprendre *l'unité de composition*, la nature simple et homogène de l'antipathie en qui le sentir, le connaître et l'agir sont presque indifférenciés.

Les antipathies brusques ne se distinguent des répulsions purement instinctives de l'animal que par une conscience claire et la possibilité de réfléchir sur leurs causes. Ainsi, quoi de plus instinctif que le cas suivant, fréquent dans la vie humaine? « Je me souviens, me disait M. L., qu'un jour, dans la station d'une petite ville perdue au fond de la Norvège, je me trouvai face à face avec un *clergyman* qui m'inspira subitement une antipathie invincible, hor-

rible. Je ne l'avais jamais vu auparavant. » Toutefois ces cas et beaucoup d'autres ne sont peut-être pas l'œuvre d'un instinct inexplicable. Que de sympathies et d'antipathies dites instinctives trouveraient leur explication dans une ressemblance qui détermine la reviviscence de quelque sentiment éprouvé antérieurement, mais sans suggérer d'images! Ces antipathies auraient ainsi leur source dans la mémoire affective, dans un souvenir inconscient, dénué de toute représentation.

Cette antipathie se voit au mieux dans « l'incompatibilité d'humeur » des gens vivant en commun; tout blesse, même les vertus. Un personnage de roman décrit bien cet état d'hostilité contenue mais permanente, entre deux frères, l'un riche, l'autre pauvre qui est son employé : « Un sentiment involontaire se développait en mon frère [le riche] : tout ce qui venait de moi, un geste, un regard malgré leur insignifiance, mon accent méridional, mon assiduité, ma bonne conduite, ma correction. »

Mais d'autres antipathies naissent logiquement d'un heurt entre des tendances antagonistes : celle des gens simples et des prétentieux, des gens graves contre la frivolité, etc. L'intuition vraie ou supposée telle d'un masque hypocrite produit chez tous l'antipathie : peut-être parce que, en face d'une énigme, d'un inconnu qui est une chance d'erreur, l'instinct de la conservation se tient spontanément en garde[1].

II. — Très différente est la genèse de l'antipathie

1. M. J. Bourdeau a signalé dans les *Essays* de Ch. Lamb une étude très exacte, sous sa forme humoristique, de ce qu'il appelle les « sympathies imparfaites ».

à formation lente qui s'éloigne de l'instinct pour se rapprocher de la réflexion. Elle n'est d'abord qu'une répugnance faible, à peine esquissée; puis peu à peu elle se fortifie et se complète par additions successives, par une série d'observations ou de jugements réfléchis. Ce mode de développement se comprendra mieux par des exemples.

Dans son *Journal* (tome III), un écrivain assez fécond en antipathies, E. de Goncourt, rencontrant pour la première fois le directeur de la *Vie Parisienne*, après une description détaillée et peu sympathique de sa toilette, ajoute : « Au bout de quatre ou cinq phrases, je le trouve agaçant à l'image de sa « Revue ». Il me déplaisait déjà; il m'est devenu odieux par une réflexion sur Rubens. L'antipathie esthétique achève la cristallisation.

Un correspondant m'écrit : « A. L., quoiqu'il fût un politicien assez connu, n'était guère pour moi qu'un nom, jusqu'au jour où je l'ai vu de mes propres yeux. Son *facies* m'inspira tout d'abord une forte aversion. Depuis, à chaque rencontre, l'antipathie grandissait et prenait un nouvel aspect : c'était ses opinions politiques, son cléricalisme avéré, sa richesse qui semblait insulter ma médiocrité, etc. Peu à peu, il m'est devenu absolument odieux et pourtant je ne lui ai jamais parlé. »

Cette marche progressive vers l'antipathie totale s'affirme encore plus nettement dans les cas où la sympathie (au sens d'affection bienveillante) *se transforme en antipathie.* Qu'on relise dans l'œuvre de Nietzsche le fragment intitulé « Le cas Wagner », on verra la disposition sympathique (amitié, admiration), se changer peu à peu en son contraire : l'anti-

pathie esthétique, philosophique, morale, religieuse et finalement personnelle [1]. Ordinairement, cette transformation est plus simple, limitée à la vie commune et aux relations de tous les jours. J'en choisis un cas entre plusieurs qui m'ont été communiqués. Deux frères (d'une trentaine d'années) sont liés d'une amitié étroite. L'aîné apprend que l'autre se marie par amour. « Cette nouvelle, quoique pressentie comme une éventualité possible, me frappa d'un coup soudain; d'un bloc, j'ai vu toutes ses conséquences pour moi. Peu à peu, je sentis que je me détachais de lui, qu'il sortait de ma vie; c'était une obsession et comme une idée fixe qui me poursuivait dans tous les détails de l'existence. En apparence rien de changé en lui; au fond tout; il m'apparaissait comme appartenant au passé. Par la répétition incessante de ces états douloureux, il devenait pour moi un étranger : pis encore, un objet de répulsion. Cette antipathie s'étendait à tout ce qui me le rappelait, les voyages faits ensemble, les objets reçus de lui et jusqu'à sa chambre. » Cette observation montre clairement comment, le passé renaissant en perpétuel contraste avec le présent, — fait de mémoire affective, — aux impressions agréables d'autrefois se substituent des impressions pénibles qui se consolident fatalement en une disposition antipathique.

Cette métamorphose lente est possible non seulement dans l'amitié mais dans toutes les formes bienveillantes de la vie affective, notamment dans l'amour [2].

1. Nietzsche : *Le Crépuscule des Idoles*.
2. La métamorphose contraire se rencontre également : l'antipathie se transforme en sympathie. Toutefois, il semble que sou-

On peut donc affirmer légitimement que si la plupart des antipathies sont innées, quelques autres sont *acquises* : j'incline à croire qu'elles sont moins solides, plus faciles à déraciner.

Ces faits d'antipathies acquises nous invitent à quelques remarques sur la question d'origine. On en a attribué deux à l'antipathie : la disposition héréditaire, l'association des idées [1]. L'hérédité, en prenant ce mot comme synonyme d'innéité individuelle de tempérament et de caractère, explique certainement la plupart des cas. Quant à l'association, quelle est sa part?

Nous avons fait remarquer plus haut que des antipathies d'apparence spontanée, peuvent avoir pour origine des souvenirs affectifs, une mémoire inconsciente des événements antérieurs. Mais ce n'est qu'une induction, une hypothèse. Il y a d'autres faits plus probants. Un inconnu suscite notre antipathie : la réflexion découvre que ses traits, sa démarche, sa voix ou tout autre détail nous rappellent un autre homme antipathique (association par ressemblance). Voici un cas encore plus net : X, à première vue, nous inspire une répulsion; mais nous savons qu'il est frère, parent, intime de Z qui nous est franchement antipathique (association par contiguïté). Mais ce sont de *fausses* antipathies qui dispa-

vent le fait initial est une antipathie, inculquée par l'éducation, le milieu, l'opinion régnante. La personne antipathique est une création imaginaire de notre esprit ou des autres, qui s'évanouit par le contact avec la réalité. Cette transformation se produit selon le procédé ci-dessus décrit, mais en sens inverse : substitutions des impressions agréables et des tendances attractives à leurs contraires.

1. *Dictionary*, etc. Art. cité. La seconde opinion est attribuée à Spinoza.

raissent à l'usage. J'incline donc à admettre que la mémoire et l'association ne sont que des causes *secondaires et adventives* et que la tendance instinctive reste là principale, sinon la seule origine.

Les exemples qui précèdent ont été limités rigoureusement à l'antipathie pure, c'est-à-dire à l'attitude défensive qui se traduit par des mouvements à peine ébauchés. Ce critérium suffit pour la distinguer des émotions offensives et violentes comme la colère et la haine : la jalousie et l'envie (états statiques) ont leurs caractères spécifiques. Certes, il y a des moments de passage, des formes intermédiaires d'un aspect douteux. Mais l'antipathie pure reste toujours un état spécial, sans relief et sans violence dans *son mode d'expression*. Aussi, est-il impossible d'admettre comme exacte la description suivante : « A l'aspect de la personne antipathique, il se produit des accompagnements physiques : choc, tressaillement horrible, angoisse du cœur et même des troubles de la digestion » (Bryant, *art. cite*). En réalité, la mimique de l'antipathie est celle du dégoût et de la haine, — très atténuée : mouvements d'éloignement et de répulsion, ébauches de menace contenue, contraction silencieuse des lèvres qui est le premier avertissement d'une résistance [1]. Le passage de ces états faibles aux manifestations fortes de l'expression haineuse est l'indice que la simple disposition malveillante tourne à l'offensive et devient une hostilité déclarée.

1. Pour un tableau détaillé de la mimique de la haine, voir Mantegazza, *La physionomie et l'expression des sentiments*, ch. XIII. (F. Alcan.)

IV

Les formes d'antipathie que nous venons de présenter comme types sont les plus générales et les plus communes. On pourrait les nommer *antipathies de caractères*, parce qu'elles expriment l'individualité dans ses traits principaux et essentiels. Il serait moins exact de les appeler des antipathies *totales*, car en admettant qu'il en existe de telles — ce qui est contestable — l'antipathie pure et simple ne pourrait devenir totale qu'en s'adultérant par transformation. Ce serait l'état d'un homme qui, par hypothèse, éprouverait de la répulsion pour tous et pour tout. La misanthropie s'en rapproche; mais misanthropie et antipathie diffèrent sous beaucoup de rapports; ni leur mode de genèse ni leur constitution psychologique ne sont identiques. Ajournant à notre conclusion une discussion plus approfondie de ce sujet, je n'emploierai le mot « total » qu'en un sens très relatif et par opposition aux antipathies *partielles*.

Celles-ci sont issues d'une seule et unique tendance, mais qui dans l'individu exerce l'hégémonie, subordonne à elle toutes les autres tendances et les tient à son service. Telles sont les antipathies d'origine esthétique, morale, religieuse. Entre leur mécanisme psychologique et celui des antipathies de caractère, je ne vois que quelques différences à signaler :

Leur base est plus étroite, leurs limites plus restreintes. Elles sont le contre-coup d'une *croyance*

solide qui se sent ébranlée. Elles résultent de la négation expresse ou sous-entendue d'un idéal individuel par un idéal contraire : ce qui mitige le caractère ordinairement très personnel de l'antipathie et la prépare à entrer dans une phase impersonnelle, c'est-à-dire collective.

L'antipathie esthétique, la plus rare, n'est inférieure à aucune autre en acuité; ce qu'on ne peut guère attribuer à d'autre cause qu'à l'excitabilité extrême de ceux que la nature a prédestinés à la vie esthétique, créateurs ou amateurs.

Chez les simples dilettantes et les raffinés, l'antipathie est plutôt une forme du dégoût mélangée de dédain, une répulsion pour les multiples manifestations de l'art, hormis un très petit nombre.

Chez les créateurs, l'antipathie est beaucoup plus nette et plus vigoureuse et, par un phénomène de transfert qui est banal dans la psychologie des sentiments, souvent l'antipathie passe de l'œuvre à l'auteur, s'incarne en lui et devient une antipathie personnelle.

Les biographies des poètes, peintres, musiciens, et tous autres artistes abondent en faits d'antipathie invincible pour toute forme d'art, passée ou actuelle, qui n'est pas la leur. Souvent même l'antipathie est dépassée; la répulsion se transforme en indignation, en fureur (la lutte des classiques et des romantiques).

« Il est des croyances antipathiques l'une à l'autre. Le monde des lettres en offre quelques exemples frappants. Lamartine ne comprenait pas, n'aimait pas La Fontaine; Victor Hugo insulte à Voltaire, Musset lui-même, un fils direct de Régnier et de Molière, l'apostrophe durement.... Michelet est

contre Montaigne; par besoin d'affirmer, il déteste le doute qui est si content de soi.... »

« Parmi les musiciens, l'antipathie de Félicien David pour Auber était invincible : elle s'adressait à l'œuvre et à la personne ».

« On ne s'étonnera pas si, pour Ingres, Delacroix est un barbare et si, pour Delacroix, Ingres est « un Chinois sans naïveté » [1].

La foi morale est aussi un puissant générateur d'antipathie. Non la morale théorique et spéculative qui se développe en traités didactiques, mais la morale sentie et vécue. Ce fait de violente répulsion peut servir de critérium pour décider si le moraliste qui parle est un simple théoricien ou un apôtre. Tel qui soutient avec beaucoup de vigueur et d'habileté dialectique la morale kantienne n'éprouve aucune antipathie pour son confrère qui défend l'utilitarisme. Mais qu'on mette face à face un puritain rigide du XVIe siècle et un épicurien lettré de la Renaissance italienne, quelle antipathie réciproque! Non moindre est celle de Port-Royal et d'Arnaud son interprète pour Montaigne et sa conception « horrible » de la vie; et dans la vie morale, plus vite et plus fréquemment encore que dans la vie esthétique, l'antipathie se change en haine, en fureur.

L'antipathie religieuse est tout aussi âpre, qu'elle soit entre croyants et incroyants ou entre croyants de religions, de sectes différentes. « Celui, dit Bain, qui met en pratique la libre pensée contrairement aux doctrines respectées autour de lui, se heurte à bien des antipathies. Il est vrai que l'orgueil de la

1. L. Arréat, *Psychologie du peintre*, p. 211 et suiv. (F. Alcan).

puissance blessée est prêt à la vengeance et se rembourse lui-même en espèce. »

Entre les croyants de deux religions ou sectes, l'antipathie naît beaucoup moins des éléments intellectuels de la croyance (dogmes, conceptions théologiques) que des éléments affectifs et actifs qui se traduisent par le culte, les rites, les observances prescrites. Ainsi on connaît l'antipathie des vieux Romains avec leur religion plate, formaliste, procédurière, qui est un contrat synallagmatique avec les puissances célestes, pour les cultes orientaux avec leurs mystères troublants, leur pompe, leur musique langoureuse ou enivrante, leur excitation nerveuse, l'éréthisme des danses vertigineuses, l'extase, l'orgie, les fureurs sanglantes des Galles, etc. — Au moyen âge, entre les scolastiques et les mystiques, même quand ils s'accordent sur le dogme, l'antipathie est réciproque. L'histoire des religions est pleine de faits semblables qu'il est inutile de rappeler.

Si l'on remarque que, entre les diverses tendances qui constituent l'homme et qui ont chacune leur fin propre, le besoin esthétique ou moral ou religieux est, chez quelques-uns, le plus exigeant, qu'il confère à l'individu sa marque propre, son caractère distinctif, son originalité, qu'il est sa vie : il est naturel que ce qui le nie suscite une répulsion. Ici encore l'antipathie est une forme de l'instinct de conservation, une attitude défensive.

V

En passant de la psychologie individuelle à la psychologie sociale, l'antipathie nous présente

quelques aspects nouveaux à signaler. Rien de plus commun que la répulsion immédiate et violente entre deux groupements humains, petits ou grands et de natures très diverses : familles, clans, nations, partis politiques, classes ou castes, religions, écoles littéraires ou artistiques. Ces manifestations antipathiques étant universellement connues, nous n'avons qu'à rechercher, du point de vue psychologique, leurs caractères propres.

1° Elles naissent d'une sympathie ou du moins l'exigent comme condition antérieure et nécessaire. L'hypothèse discutée au début de cet article est exacte pour l'antipathie collective qui suppose suggestion, imitation, contagion, c'est-à-dire des formes de la sympathie. Entre les membres d'un groupement quelconque, un sentiment sympathique, un unisson psychologique est indispensable, sans quoi l'antipathie resterait individuelle. Ce fait ne paraîtra paradoxal qu'à ceux qui se laissent tromper par l'ambiguïté du mot sympathie. Au sens général, biologique, la sympathie étant totalement étrangère à la bienveillance, ne peut être l'antithèse d'une disposition malveillante, en d'autres termes, la sympathie, attraction réciproque entre les membres d'un groupe, n'exclut pas la répulsion envers un autre groupe et même la renforce.

2° Elles sont acquises. Cela résulte de ce qui précède, puisqu'elles naissent dans l'individu sous l'influence et la pression de ses congénères et sont insufflées par l'éducation, les traditions, les mœurs. Exception doit être faite pour quelques cas où l'origine de l'antipathie collective paraît instinctive et irréfléchie comme celle de l'individu ; ainsi les peuples

primitifs, indépendamment de toute peur, ont une répulsion profonde pour les étrangers. Les peuples civilisés eux-mêmes — surtout les gens grossiers et peu instruits — ont une antipathie presque naturelle pour les usages, les coutumes, la langue, les opinions d'un autre peuple. C'est la réaction d'une individualité collective.

3° Tandis que les antipathies ordinaires s'attaquent strictement à une personne et à son individualité propre, les antipathies collectives tendent vers une forme *impersonnelle*. Ce qui éloigne, c'est la nationalité, la race, l'opinion religieuse, morale, esthétique ou autre. C'est une répulsion du moi social. C'est le sentiment national, religieux, ethnique ou esthétique du groupe qui réagit par l'individu. Tarde[1] fait remarquer « que le plus important des instincts-croyances collectifs est l'irrésistible orgueil primitif qui porte toute tribu si infime qu'elle soit à se considérer comme supérieure à ses voisins ». La plupart des associations humaines ont cette tendance à l'exagération en leur faveur; leur foi collective est choquée par une foi contraire qui la limite ou la nie.

En résumé, l'antipathie individuelle en devenant collective subit des transformations; elle a pour base moins un instinct qu'une croyance admise, elle n'est pas en dehors de toute réflexion, elle cherche à se justifier bien ou mal : elle tend à devenir rationnelle.

Je m'arrête ici, strictement à la limite de l'antipathie, au moment où elle cesse d'être une attitude défensive pour se changer en combat par la parole, la plume ou les armes. Ceci dépasse notre sujet et

1. *L'Opposition universelle*, p. 221 et suiv. (F. Alcan).

relève de la psychologie des foules. D'ailleurs, « il faudrait un traité complet de sociologie pour exposer la destinée et les œuvres de la sympathie et de l'antipathie et leurs déplacements de frontières[1]. »

*
* *

Serait-il profitable de reprendre notre sujet du point de vue de la psychologie pathologique, d'étudier l'antipathie chez les anormaux et les malades? Il semble que ses éléments et son mécanisme ne subissent aucun changement notable. La seule différence est dans les causes originelles et dans l'intensité des manifestations.

Les névrosés, que leur constitution prédispose aux impulsions violentes et fréquentes, sont féconds en apathies brusques. Les personnes et les choses sont d'emblée déclarées sympathiques ou antipathiques, sans jugement préalable. « Le réflexe tient lieu de la réflexion. » Les antipathies imprévues de la femme pour le mari, pendant la grossesse, la ménopause, etc. : tous ces faits, qui ont pour origine les conditions permanentes ou temporaires de l'organisme, montrent que l'antipathie tombe à son degré inférieur — la forme instinctive — mais ne nous apprennent rien de nouveau sur sa psychologie.

Il y a aussi les cas tant rebattus d'inversion sexuelle et autres inversions moins connues : par exemple, les aliments ordinaires et même les mets savoureux excitant la répulsion avec attraction pour des substances non nutritives et même répugnantes. De

1. Tarde, *Ouv. cité*, p. 243.

même pour les odeurs. En un mot, tous les cas où ce qui devrait attirer, repousse, et ce qui devrait repousser, attire. Mais ces antipathies n'ont rien de singulier dans leur mécanisme psychologique. La singularité vient d'ailleurs, de la constitution individuelle. Là où l'homme normal à tendances normales met le plaisir, l'homme anormal à tendances anormales met la peine. Inversement ce que l'homme à tendances normales sent comme attraction, l'homme à tendances anormales le sent comme répulsion. — Cette primitive inversion d'une tendance est un sujet qu'il n'y a pas lieu de traiter.

IV

Nous avons suivi l'antipathie dans les phases principales de son développement : organique, instinctive, consciente et accompagnée de réflexion, collective où l'instinct devient une croyance. Il nous reste à présenter quelques remarques finales sur sa nature et sur sa téléologie.

Si, omettant les formes frustes et aberrantes, on s'en tient aux cas typiques dont nous avons donné plusieurs exemples, l'antipathie se présente comme un état essentiellement *synthétique*, décomposable en connaissance (intuition), sentiment (déplaisir), mouvement (répulsion). Mais, cette décomposition est artificielle; cette analyse est un procédé de la psychologie des « structures », non de la psychologie des « fonctions ». Sous sa forme réelle, donnée dans l'expérience, l'antipathie se range d'elle-même dans

la catégorie des instincts : c'est un phénomène psychologique de « court circuit[1] ».

L'intuition dans sa rapidité et son enveloppement a la sûreté relative de l'instinct : l'un et l'autre ont leurs erreurs; mais à l'ordinaire, entre plusieurs voies possibles, elle va tout droit dans la bonne. Elle n'est pas un acte de pure connaissance qui constate comme la perception; elle devine les dessous, les au-delà, elle infère, appuyée peut-être sur l'organisation inconsciente de l'esprit.

« La connaissance scientifique et théorique n'est nullement la seule forme supérieure de l'expérience humaine. On a fait souvent remarquer que chez l'homme des intuitions et de vagues sentiments nous rapprochent fréquemment de ce qui sera plus tard prouvé être la vérité, plus que nos procédés de raisonnement les plus savants..... Ce qui a été dit précédemment sur la nature des sentiments nous aidera à éclaircir cet apparent paradoxe. Tout ce qui se produit à l'encontre de l'organisation naturelle de l'individu produit un sentiment désagréable; tout ce qui est en agrément avec sa nature produira du plaisir. Mais si les expériences de la vie sont en accord ou en désaccord subtils avec l'organisation de l'individu, il ne s'ensuit pas que l'individu a clairement conscience de ce fait, en idées ou en termes abstraits; et cependant il est

1. Angell propose de réduire tous les processus psychiques à deux groupes : court circuit : les phénomènes sensori-algédoniques-moteurs, réponse immédiate, irréfléchie à la question de sélection. Long circuit : les phénomènes idéationnels-algédoniques-moteurs; réponse sous l'influence médiate des expériences antérieures qui contribuent à un renforcement ou à une inhibition (*Psychological Review*, mars 1907).

vivement informé du sentiment désagréable qu'une certaine expérience lui impose.... Le sentiment est donc une sorte d'ajustement spontané dont la valeur pratique surpasse souvent celle des jugements théoriques. On peut alléguer les cas où l'organisation est assez simple et la réponse assez directe pour refléter clairement les rapports entre l'individu et l'impression. D'autre part, quand la vie devient plus complexe, les instincts innés et les sentiments innés sont souvent dissimulés par une série de développements si indirects que souvent il existe une certaine rivalité entre l'autorité du sentiment et l'autorité de la connaissance abstraite. Ainsi, par exemple, il n'y a pas de doute que la sélection sociale par laquelle chacun détermine ses amis, dépend en une grande mesure de nos intuitions; mais il n'est pas besoin d'être bien âgé ou d'avoir une grande connaissance du monde pour savoir que les complexités de la vie sociale sont telles que les sentiments que nous éprouvons instinctivement en face de nouveaux individus ne sont pas toujours des guides sûrs dans le développement des relations sociales.... L'intuition n'est donc pas une faculté vitale, séparée et distincte. Elle est plutôt l'expression de cette forme de reconnaissance immédiate d'accord ou de désaccord (*congruity or incongruity*) qui caractérise les sentiments, en tant qu'ils se distinguent de la connaissance abstraite et théorique. Le sentiment ne perd rien de sa valeur pour être examiné et expliqué rationnellement. D'autre part aucun sentiment ne sera jamais qu'une forme ultime de l'expérience tant qu'il sera possible à l'homme de superposer les formes supérieures de la pensée abstraite aux formes

directes de l'appréhension et de la réaction [1] ».

Nous avons insisté sur l'intuition parce qu'elle n'est pas seulement le *primum movens* de l'antipathie, mais, par sa nature instinctive, la pénètre tout entière. L'intuition antipathique n'est qu'un cas entre beaucoup d'autres (esthétique, scientifique, perspicacité pratique, etc.). Sa marque propre est de se traduire par une vive répulsion. On pourrait objecter qu'elle se distingue de l'instinct proprement dit par l'état désagréable qui l'accompagne toujours. Cependant, il convient de remarquer qu'il en est de même pour toutes les tendances contrariées chez l'homme et probablement pour les instincts non satisfaits chez les animaux.

Il semble donc légitime d'attribuer la simplicité et l'unité de composition de l'antipathie à l'homogénéité de ses éléments constitutifs et à leur parfaite adaptation à une même fin.

*
* *

C'est un fait d'expérience banale que certains hommes sont enclins à des antipathies multiples, stables ou fréquemment répétées, comme d'autres sont naturellement portés à la sympathie, sans parler des neutres ou indifférents. Donc, il se rencontre dans la constitution individuelle des conditions qui favorisent cette éclosion. Peut-on la déterminer?

Remarquons qu'il s'agit maintenant non de la

1. Judd, *Psychology* : General Introduction, New-York, 1907. Nous avons traduit, en l'abrégeant, ce passage, l'un des meilleurs qui ait été écrit sur l'intuition au point de vue psychologique, p. 362 et suiv.

nature de l'antipathie mais de la nature du terrain où elle pousse le plus facilement. Le problème n'est pas : pourquoi cette antipathie? mais : pourquoi tel homme est-il prédisposé aux antipathies? Il est analogue à la détermination d'une forme de caractère partiel et restreint.

Comme on l'a indiqué précédemment, il semblerait au premier abord que le tempérament des pessimistes ou des misanthropes répond à notre question, révèle les conditions qui favorisent l'antipathie répétée. Ce n'est qu'une apparence.

En effet, le pessimisme, quand il n'est pas une pure conception de philosophe ou une attitude de dilettante, quand il est ressenti réellement et pénètre la vie tout entière, diffère totalement du caractère enclin aux antipathies, parce qu'il est mélancolie, découragement, abandon de soi-même, absence de réaction contre l'inéluctable invasion des douleurs.

La misanthropie est plus proche; mais justement parce qu'elle confine à cet état purement théorique que nous avons nommé plus haut l'antipathie totale, les caractères spécifiques de l'antipathie vraie ont disparu. Le misanthrope vit enclos dans son moi, transformant en répulsions ses contacts avec les autres hommes quels qu'ils soient; mais il n'a ni l'intuition divinatrice ni la répulsion instinctive pour des personnes, des choses, des opinions, des croyances *particulières*.

Au reste, ils sont évidemment morbides ou anormaux ces deux modes de caractères dont la mélancolie foncière imprime sa marque sur tous les événements de la vie.

Il faut donc chercher ailleurs les conditions favo-

risant l'antipathie. Elles sont intellectuelles et affectives.

1° La condition intellectuelle la plus générale est le manque de plasticité. La sympathie, en tant que faculté de tout comprendre, de tout pénétrer, est utile, presque nécessaire pour dépasser notre sensibilité individuelle et nous assimiler les sentiments étrangers à notre personne. L'inaptitude à la plasticité agit en sens contraire; elle paralyse des tendances latentes en nous, qui auraient besoin de représentations claires pour se développer.

Mais c'est une condition surtout négative. Plus encore que l'absence de plasticité, l'étroitesse d'esprit est une cause d'antipathie. Ce terme ne signifie nullement faiblesse mentale; les esprits puissants sont souvent étroits et c'est leur force. Il s'agit des intelligences qui, vigoureuses ou non, ne voient qu'un côté des choses [1]. Quand cet état intellectuel peut influer sur la vie affective, — ce qui est fréquent, — il est un générateur naturel d'aversions instinctives. Il tend à se condenser en une idée fixe (qu'il serait plus exact d'appeler émotion ou passion fixe), agissant comme un appareil d'isolement dont le pouvoir d'inhibition se traduit sous la forme répulsive de l'antipathie. On a fait remarquer avec raison qu'il y a des gens qui changent fréquemment d'idée fixe : leur étroitesse d'esprit est pour ainsi dire successive. On peut noter aussi que leurs propensions antipathiques suivent tous ces changements et fluctuations.

1. Notre langue n'a pas de mot pour désigner cette unilatéralité de l'esprit, que les Anglais appellent *one-sided* et les Allemands *einseitig*.

2° Entre les conditions affectives, la plus générale est la disposition à l'excitabilité : l'antipathie ne fait pas de recrues parmi les flegmatiques et les amorphes. Dans ce cas, les gens et les choses agissent sur l'organisation affective de la même manière que les qualités de la matière sur les sens hyperesthésiés. Cette disposition est-elle plus fréquente chez les femmes que chez les hommes? L'opinion commune semble l'admettre. Pourtant, il est très difficile de produire une réponse positive, appuyée sur des faits, non sur des déductions tirées du caractère féminin.

Toutefois, cette cause n'est souvent que superficielle et transitoire, il y en a une autre plus profonde et plus stable. Pour la trouver, rappelons d'abord que l'antipathie est, par essence, une attitude défensive. Il est donc naturel de rechercher ses affinités avec les deux émotions primitives en rapport direct avec l'instinct de la conservation individuelle : la peur et la colère.

La peur, réaction défensive, a des degrés. Éliminons les formes violentes qui n'ont rien de commun avec l'antipathie; la terreur ne repousse pas, elle paralyse. Mais, dans les formes modérées ou faibles, quand ni la vie ni des intérêts importants ne sont menacés (par exemple la situation d'un timide mal à l'aise devant un dominateur), la répétition d'états désagréables, désorganisateurs, éveille naturellement une tendance à la répulsion qui est un acheminement vers l'antipathie. Nous avons noté plus haut des cas où l'aversion instinctive est mélangée de peur.

La colère est une réaction offensive. Sous sa forme animale, souvent bestiale, même sous sa forme violente et consciente, elle n'a rien de commun avec

l'antipathie. Mais si de la colère, émotion nettement définie et sans durée, on passe à la haine, état stable comme toute passion, la réaction offensive se modifie; elle reste à l'état d'incubation, subit un arrêt de développement qui se manifeste au dedans par une disposition permanente à la malveillance, au dehors, par des mouvements *élémentaires* d'éloignement et de répulsion, de menace en puissance plutôt qu'en acte.

Entre la haine et l'antipathie, l'analogie de nature et l'unité de composition sont évidentes. Toutefois, identiques quant à leur mécanisme de répulsion et d'arrêt, elles diffèrent en d'autres points; ce qui empêche de les confondre. La haine connaît son « pourquoi » ; l'antipathie l'ignore; c'est que l'une naît de la réflexion, l'autre de l'intuition; l'une est intellectuelle, l'autre est instinctive. Du point de vue de l'évolution, l'antipathie nous paraît donc le résultat d'un processus assez fréquent dans la vie affective, que nous avons ailleurs étudié en détail[1] — *l'arrêt de developpement.*

En résumé, à la question posée : Quelles sont les conditions psychiques qui prédisposent un individu à l'antipathie? on peut répondre : le manque de plasticité ou l'étroitesse partielle de l'esprit, une tendance à l'excitabilité qui exagère les chocs ou à une malveillance statique, c'est-à-dire plutôt concentrée qu'agissante.

*
* *

Toutes les manifestations antipathiques peuvent se ramener à deux formes principales : l'une spon-

1. *Psychologie des Sentiments*, 2e partie, ch. XII.

tanée, purement instinctive; l'être vivant ressent l'antipathie sans rien chercher au delà : l'autre réfléchie qui cherche et trouve des raisons vraies ou fausses de justification; elle n'est qu'un perfectionnement. D'un extrême à l'autre, à travers toutes les phases de son développement, l'antipathie conserve sa marque biologique originelle qui est une concentration de l'individu avec une tendance instinctive à la répulsion, quelquefois à la limite de l'offensive.

Remarquons que l'on peut concevoir l'homme constitué de telle manière qu'il serait capable d'éprouver, à l'égard de ses semblables et des choses, rien que de la sympathie ou de l'indifférence. Cette hypothèse n'est pas chimérique; il est même vraisemblable que certains membres de l'humanité sont tels ou s'en rapprochent beaucoup. Mais l'antipathie étant une disposition générale et normale, on est induit à se demander quel est son rôle, son utilité dans la vie, d'autant qu'elle est, au moins en apparence, un instinct négatif. A plusieurs reprises, nous avons fait remarquer qu'elle est une arme défensive, un instrument de conservation pour l'individu ou pour un groupe social. Il convient, en terminant, d'insister sur ce point qui est la téléologie de notre sujet.

La sympathie est un moyen d'expansion et de conquête; mais elle a ses mécomptes. Négligeons ses manifestations organiques, physiologiques, pour nous restreindre à sa psychologie. Elle consiste en ce que l'homme ressent en lui-même le plaisir, la douleur, la colère, l'admiration, la peur d'un autre; bref tous les états affectifs communicables; cet unisson est même possible pour des opinions ou des

idées. Il ressent l'expérience d'un autre homme comme si c'était la sienne. En ce qui concerne les choses, nous vivons, par la sympathie, les états psychiques qu'un objet sans vie éprouverait s'il jouissait d'une vie mentale comme la nôtre; nous transportons notre état d'âme dans l'objet et nous parlons de la solennité d'un monument, de la sublimité d'un paysage. C'est un élargissement de notre vie affective et intellectuelle, mais non *de notre moi strictement individuel.* C'est même un premier pas vers sa dissolution. Il y a dans la sympathie quelque chose d'analogue à la suggestion et à son envahissement, c'est-à-dire une diminution de notre personnalité : nous en abandonnons une portion pour nous laisser pénétrer par celle d'un autre,

Les métaphysiques qui professent le dogme de la sympathie universelle en sont la preuve. Elles conduisent à l'effacement, au renoncement, et proposent comme idéal la liquéfaction, l'anéantissement final de l'individualité. Entre beaucoup d'autres rappelons Schopenhauer prêchant la sympathie pour tous les êtres, œuvres de la décevante *Mayà*, répétant avec Bouddha que la sagesse est « de comprendre l'identité essentielle de tout ce qui existe : *Tat twams asï*; tu es ceci, tu es toute chose », de reconnaître soi en tout et tout en soi, de supprimer tout principe illusoire d'individualisation. Rappelons aussi la doctrine antique de la compénétration de tous les éléments de l'univers, par laquelle les Stoïciens expliquaient et justifiaient l'astrologie.

Sans doute ceci est une forme extrême, mais on ne peut nier que la sympathie en tout et pour tout ressemble à une invasion.

L'antipathie est une tendance antagoniste et, à sa manière, un principe d'individualisation. Elle ferme les portes. Baldwin et Royce ont étudié récemment sous le nom de phénomène d'opposition ou « type contrariant » quelques faits (critiquer, s'obstiner, répliquer, jeu social des sexes sous ses diverses formes) qu'ils rattachent à l'esprit d'indépendance individuelle, comme les faits de contagion psychologique se rattachent à la sociabilité. Ils font remarquer que chez l'enfant c'est un indice de l'affirmation croissante de son moi, de l'expérience qu'il acquiert de son influence sur les autres, de l'efficacité de sa puissance volontaire. « Le but conscient de ces tendances (contrariantes) est non de réduire la diversité à l'unité, non de détruire les variétés, mais de découvrir les différences qui existent entre les « moi » et d'insister sur elle... Une des grandes fins, de la plus haute portée psychologique de la vie humaine, est celui de *trouver son moi différent de tout autre* : ce qui est souvent bien vain et fécond en illusions amusantes pour l'observateur. Mais, des enfants qui jouent sur la place aux nations qui se tiennent à l'écart pour une vaine gloire et élèvent entre elles une muraille de tarifs prohibitifs, on peut dire avec Tarde, de tous les degrés de l'organisation sociale : la Société est un déploiement de contrastes psychiques[1]. »

Certes, le type contrariant et la tendance instinctive à l'antipathie ne sont pas identiques : l'un est très général, l'autre plus restreint; mais on ne peut nier qu'ils coïncident en un point — l'opposition de

1. Lettre de Royce à Baldwin dans son *Interprétation sociale et morale du principe du développement mental*, § 149.

l'individu à ce qui heurte ses goûts et ses idées — et que les remarques précédentes s'appliquent en partie à notre sujet. Un caractère enclin à l'antipathie ressemble à une forteresse hérissée de défenses.

L'antipathie collective n'est pas moins utile aux groupes grands ou petits pour se conserver : l'aversion les soustrait aux risques d'une fréquentation périlleuse ou d'essai de corruption par la sympathie. Ainsi en est-il pour les religions, les partis politiques, les classes sociales, les cénacles littéraires ou artistiques et pour tout. L'histoire abonde en exemples. Qu'on remarque aussi ce qui advient du contact de deux races ou de deux peuples par le fait du voisinage ou de la conquête. Suivant que prévalent l'attraction ou la répulsion, la sympathie ou l'antipathie, l'une absorbe l'autre ou chacune garde son originalité. Cent ans après César, la Gaule avait si peu d'antipathie pour ses vainqueurs qu'elle était devenue plus romaine que Rome. Au contraire, que l'on compare l'aversion séculaire de la Chine pour les « Barbares d'Occident » et, jusque dans ces derniers temps, son impénétrabilité obstinée. De même entre l'Européen et l'Arabe. On sait le mot de Bugeaud : « Faites-les bouillir ensemble, il se formera deux bouillons séparés ».

L'antipathie est donc une disposition utile, nécessaire de l'organisation physiologique et psychologique. Quant à l'étude de sa valeur éthique, tantôt bonne, tantôt mauvaise, elle dépasse la biologie et est du ressort des moralistes.

CHAPITRE IV

SUR LA NATURE DU PLAISIR

Ce qui suit a pour but non l'étude du plaisir, mais l'examen d'une seule question qui d'ailleurs me paraît fondamentale. C'est un fait reconnu que la psychologie du plaisir, comparée à celle de la douleur, est extrêmement courte et pauvre. Évidemment cette différence a sa cause et, selon moi, elle est dans la nature même du plaisir si on le prend pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire pour *une forme supérieure de la vie normale;* — une augmentation, un accroissement, un rehaussement de l'état de santé physique et mentale.

Avant d'aborder la question principale, il est nécessaire de nous débarrasser de deux hypothèses qui ont grandement contribué à l'embrouiller : l'une en admettant que le plaisir est le contraire de la douleur; l'autre en l'assimilant à une sensation :

1° Tout d'abord, il convient de remarquer que la notion de *contraire* est vague, beaucoup plus subjective qu'objective. Elle n'atteint la précision scientifique que dans très peu de cas :

Par une détermination dans l'espace : Aller d'un endroit à un autre et revenir exactement par la même route.

Par une détermination dans le temps : Réciter l'alphabet de A à Z, puis de Z à A. Encore faut-il reconnaître que ces exemples et leurs analogues sont passibles d'objections.

Ajoutons les concepts contraires, au sens des logiciens, qui ne sont guère que des formules abstraites.

Dans la réalité, la détermination du contraire est toujours approximative, souvent arbitraire, dépendante de l'organisation individuelle. C'est une classification commode pour la pratique, ce qui explique son emploi universel; mais elle n'en demeure pas moins une conception de psychologie populaire, sujette à égarer. Ainsi, sous prétexte que le plaisir est le contraire de la douleur, on a taillé leurs deux psychologies sur le même patron, en se bornant de faire remarquer l'abondance des matières pour étudier l'une, leur peu de variété pour étudier l'autre. Mais on ne recherche pas la raison d'une différence aussi tranchée. La voici : Toute douleur physique ou psychique est un commencement de désorganisation : une vie de douleur ressemble, dans l'ordre social, à celle d'un État en proie à des troubles perpétuels et dont par suite l'histoire est copieuse. Une vie exempte de douleurs ressemble à celle des peuples heureux « qui n'ont pas d'histoire ».

2° L'hypothèse que le plaisir est une *sensation* d'une certaine espèce est actuellement soutenue par quelques auteurs qui, d'accord quant à cette thèse générale, diffèrent entre eux dans les détails. Bourdon

l'a soutenue dans un article, en 1893[1]. Pour lui le plaisir n'est pas une propriété possible de toutes les sensations, mais une sensation spéciale, analogue au chatouillement, — « un chatouilleux diffus et de faible intensité ». — Il croit trouver une opinion analogue dans Descartes, Bain et peut-être Wundt.

Récemment, la théorie dite sensationaliste a été reprise et développée par Stumpf[2]. Pour lui, l'agréable et le désagréable sont des sensations spéciales comme les sensations visuelles ou kinesthétiques : elles forment le groupe des sentiments sensoriels (*sinnliche Gefühle*) : sentiments de bien-être et de mal-être corporels, état d'agrément ou de désagrément lié à toutes les sensations spéciales, température, goût, odorat, sons, couleurs. On remarquera que l'auteur énumère seulement les sensations *physiques* provenant soit de l'organisme, soit du dehors. En effet, comme Herbart et quelques autres, Stumpf établit une différence tranchée entre les plaisirs et douleurs sensoriels et les sentiments supérieurs, intellectuels (*Affecte*, *Gemüthsbewegungen*), sans donner d'ailleurs aucune raison valable de cette coupure arbitraire qui suppose une solution de continuité entre le sensoriel et l'intellectuel et qui suppose aussi que les pures représentations nous font entrer dans un autre monde.

Titchener a fait une longue et minutieuse critique

1. *Revue philosophique*, septembre 1893. On peut remarquer que l'analogie de nature entre le chatouillement et le plaisir, comme fait de conscience, pourrait être admise, sans que le plaisir doive, *ipso facto*, être identifié avec les sensations.

2. *Zeitschrift für Psychologie*, 1906, t. XLIV.

de la doctrine de Stumpf[1]. Quoiqu'il se range avec ceux qui posent les manifestations affectives comme foncièrement distinctes des processus intellectuels, pourtant il se rapproche un peu de la théorie sensationaliste par une hypothèse originale. « Il est naturel, dit-il, de supposer que l'étoffe (*stuff*) dont l'esprit est fait, est à l'origine homogène, tout d'une pièce. Les affections apparaissent alors, je n'ose dire comme des sensations non développées (car une sensation non développée est encore une sensation), mais en tout cas comme un processus mental de la même espèce que les sensations, et qui dans des circonstances favorables se serait développé en sensations. Je me hasarde à supposer que les organes périphériques du sentiment sont les terminaisons nerveuses, libres et afférentes, qui sont distribuées dans les divers tissus du corps; et je prends ces terminaisons libres comme répondant à un degré de développement inférieur à celui des organes récepteurs spécialisés. Pour les processus affectifs, nous avons les organes périphériques d'un sens, mais non des organes au sens strict du mot. Si le développement mental avait été poussé plus loin, l'agréable et le désagréable auraient pu devenir des sensations » (p. 292).

Mais ceci est une hypothèse génétique et l'auteur déclare « qu'il est convaincu que, pour l'esprit humain adulte, une différence générique doit être établie entre l'affection et la sensation, Stumpf en traitant les processus affectifs comme s'ils étaient des sensations, en appliquant aux sentiments l'appareil d'expérimen-

1. Titchener, *The Psychology of feeling and attention*, ch. III et IV, New-York, 1908.

tation dont on use pour étudier les sensations, est dans la voie de l'erreur » (*ouv. cité*, p. 290).

Je ne m'arrêterai donc pas à discuter une opinion rejetée par la majorité des psychologues contemporains. C'est un reste de cette méthode intellectualiste, si longtemps et si exclusivement employée dans l'étude du sentiment, qui parfois dégénère en un exercice scolastique, parce que, au fond, elle se concentre sur un problème de classification assez oiseux, plus que sur la nature même du plaisir et de la douleur.

*
* *

Prenons le plaisir pour ce qu'il est, pour une des marques caractéristiques de la vie affective, pour un *signe* indiquant que certaines tendances (besoins, appétits, inclinations, désirs) sont satisfaites. Il est la traduction dans la conscience de ce fait que la constitution physique ou mentale a agi ou réagi avec succès. C'est un évènement psychologique *sui generis*, simple, indéfinissable, irréductible à tout autre comme le son, la couleur, que chacun connaît par son expérience propre [1]. Sa cause doit être cherchée dans les tendances, dont les conditions doivent être cherchées dans l'organisation individuelle.

Un fait d'expérience incontesté, c'est que le phénomène-plaisir peut varier d'un *minimum* qui dépasse à peine l'état neutre à un *maximum* qui confine à son extinction. Pour employer les termes de la psycho-

1. Toutes les définitions proposées sont de pures tautologies ou émettent implicitement une hypothèse sur la nature du plaisir.

physique, il y a un seuil d'apparition et un seuil de disparition qui le limitent.

Cette donnée banale de l'expérience indique d'où il faut partir et quelle voie on doit suivre pour étudier la nature du plaisir et pour constater qu'il reste le même dans ses manifestations multiples, soit qu'on le désigne d'une appellation très générale (l'agréable), soit qu'on use de nombreuses dénominations de la psychologie populaire qui expriment des nuances (joie, jubilation, transport, etc.).

Il faut donc partir de l'état sain quoiqu'il ne soit pas le vrai moment d'origine du plaisir. On objectera, suivant la remarque de Claude Bernard, « que ce qu'on appelle l'état normal est une pure conception de l'esprit, une forme typique idéale, entièrement dégagée des mille divergences entre lesquelles l'organisme flotte incessamment ». Pourtant, on peut admettre sans témérité que, dans la pratique, cet état se rencontre, stable chez les uns, intermittent chez les autres. Mais cet état est non senti, neutre, ni agréable ni désagréable, indifférent. On a soutenu théoriquement qu'il est fait de plaisirs et de peines infiniment petits : vraie ou fausse, cette hypothèse est pour nous négligeable. Il est constitué par la routine de la vie dont le mécanisme marche tout seul. Il ne sort des limbes que si la réflexion s'y applique — ce qui n'est pas la tendance naturelle de l'homme sain, parce que l'introspection s'introduisant dans la vie normale qui coule toute seule, serait entravante ou nuisible : la conscience perdrait sa fonction naturelle d'utilité.

Toutefois, cet état, puisqu'il est neutre, n'est pas le plaisir; il est seulement sa condition d'exis-

tence. Pour qu'il apparaisse il faut monter d'un ton.

1° C'est cette disposition, ce sentiment de bien-être que les médecins nomment l'*euphorie*. Elle a pour cause soit des influences extérieures (la température, le soleil), soit intérieures surgissant de l'organisme, soit peut-être aussi une activité inconsciente qui, si elle franchissait le seuil de la conscience deviendrait la joie. C'est un sentiment de plaisir diffus, indéterminé, *sans objet*, qui n'est reconnu que par comparaison avec l'état moyen ou neutre. C'est une tendance généralisée à tout voir en rose, à goûter la joie de vivre, un optimisme spontané et momentané. C'est l'opposé non de la douleur mais d'une *dysphorie* dont le fond serait inertie, ennui, défaut d'entrain.

La plupart des hommes ressentent cet état d'euphorie sans l'analyser; ils se contentent d'en jouir. Mais les psychologues se sont chargés de cette analyse. Ainsi Beaunis a décrit certains moments de sa vie où il éprouve « une sorte de sentiment vague de repos, de calme,... sentiment impossible à définir, que je ne puis faire comprendre que par des comparaisons plus ou moins justes. Cela ressemble au sentiment qu'on éprouve en s'asseyant après une promenade un peu longue; le terme « euphorie » employé par les médecins grecs me parut répondre le mieux à cet état. Il ne s'agit pas d'un état émotif véritable; la chose est trop vague, trop légère pour mériter le nom d'émotion; mais elle n'en est pas moins réelle; c'est à peine un degré au-dessus de l'indifférence; mais ce degré est cependant perceptible[1]. »

1. *Revue philosophique*, janvier 1909, p. 36.

Notons aussi les nombreux auteurs qui ayant usé du hachich, ont tous décrit cette période initiale d'euphorie à laquelle succèdent l'excitation et plus tard la dépression. L'un des plus anciens, Moreau (de Tours), écrit[1] : « C'est un sentiment de bien-être physique et moral, de contentement intérieur, de joie intime, indéfinissable, qu'on cherche vainement à comprendre, à analyser. Sans en savoir la cause on se sent heureux... mais comment et pourquoi on est heureux, les mots manquent pour l'exprimer, pour s'en rendre compte à soi-même ».

2° Tout ceci est déjà le plaisir, mais sous la forme diffuse, indéterminée des phénomènes affectifs purs. Pour se constituer complètement il est nécessaire qu'il *se fixe dans un objet*, et alors il apparaît dans la conscience comme localisé dans une partie du corps à la manière des sensations, ou associé à des représentations. Il entre dans la trame de la vie intellectuelle; il est *connu*. Ce caractère d'objectivité relative le distingue de la subjectivité vague de l'euphorie et la distinction s'accroît en proportion de l'augmentation du plaisir. Cette phase me paraît correspondre à la « joie passive » de Dumas et au plaisir stable (ἡδονὴ καταστηματικὴ) des moralistes de l'antiquité.

Comme mon but est non d'étudier la psychologie du plaisir en général, mais d'élucider un problème particulier, je ne m'attarderai pas à la description du plaisir physique et de la joie, sous leur forme moyenne ni à l'énumération de leurs caractères psychologiques et des phénomènes physiologiques

1. *Du hachich et de l'aliénation mentale*, Paris, 1845.

concomitants. Ce travail a été déjà fait avec soin par plusieurs auteurs[1].

Puisque nous suivons le plaisir dans sa marche ascendante dont le terme sera son anéantissement, nous pouvons, dans la phase actuelle, distinguer deux étapes.

L'une qui confine à l'euphorie, comprend les plaisirs appelés *négatifs* (plaisir du repos, de la convalescence, de l'attente terminée, de l'inquiétude dissipée, etc.) qui sont une restauration vitale, une *restitutio ad integrum.*

L'autre s'achemine vers la phase extrême du plaisir. Elle consiste dans le jeu libre et aisé des fonctions physiques et mentales, dans la satisfaction sans excès des appétits et des désirs. A elle s'applique la théorie du surplus d'énergie vitale dont nous parlerons plus loin : elle implique une dépense.

3° Dans la phase extrême de son ascension, le plaisir devient une activité exubérante, ἡδονὴ ἐν κινήσει des Epicuriens, qui exige et finalement épuise toutes les ressources de la vie. Les tempéraments impulsifs ou passionnés sont prédisposés à la répétition fréquente de ces accès, quoique tous les hommes les connaissent, sauf peut-être les apathiques.

Cette phase a aussi ses degrés. Essayer de les noter serait un travail arbitraire et oiseux. Le fait grave, c'est que le plaisir physique et la joie intense, signes indicateurs de ce qui se passe dans l'individu, révèlent un commencement de désorganisation, d'altération de l'état sain. L'excès du plaisir détruit les conditions

1. Lange, Lehmann. Voir notamment G. Dumas. *La Tristesse et la Joie*, p. 24, 118 et suiv. (F. Alcan).

du plaisir. Longtemps avant les psychologues, les moralistes avaient fait cette découverte. Le plaisir intense suppose une diffusion des phénomènes moteurs dans l'organisme. On a fait remarquer que la sensation est limitée à un segment du corps. Si, comme quelques-uns l'admettent, et non sans vraisemblance, elle peut aussi agir sur tout l'organisme, son rayonnement est le plus souvent très faible et sans influence appréciable. Au contraire, les états affectifs forts ne restent pas enclos dans un segment limité, parce qu'ils sont la réaction du système nerveux tout entier, suscitée par des sensations ou par des représentations.

Parmi les plaisirs physiques, celui qui est lié à l'instinct sexuel est un excellent exemple de cette diffusion qui, par son excès même, se rapproche à la désorganisation. Beaunis a présenté sur ce sujet des remarques importantes : « Là, tout l'appareil fonctionnel paraît constitué pour la jouissance la plus vive et la plus exaltée. La multiplicité des filets nerveux, la présence sur leur terminaison des corpuscules spéciaux (corpuscules génitaux), la disposition particulière et compliquée des organes suffisent-elles pour expliquer cette modalité sensitive si caractéristique et si excessive? Il me semble plutôt que la cause doit en être cherchée dans les relations de l'appareil génital avec toutes les autres parties de l'organisme qui se montrent d'une façon si évidente à l'époque de la puberté... Toute modification ou excitation un peu vive des organes sexuels a son retentissement sur le système nerveux tout entier et par là sur tout l'organisme; centres nerveux, muscles volontaires et involontaires, cœur et vaisseaux, glandes, tout est atteint

par le choc; à l'excitation locale, exaltée peu à peu à son maximum, répond une excitation générale qui s'accroît graduellement. On a donc toutes les conditions d'un excès d'activité fonctionnelle qui, quand elle est poussée bien loin, produit la douleur. Pourquoi dans ce cas produit-elle le plaisir? La question me paraît impossible à résoudre actuellement. Il faut cependant remarquer que dans la volupté sexuelle, à côté d'une exagération d'activité dans la plus grande partie des centres moteurs et sensitifs, il y a un *arrêt* d'activité dans les centres psychiques intellectuels ou dans la plus grande partie de ces centres[1] ».

Comme dans le plaisir physique, cette diffusion et cette exaltation éclatent dans l'ivresse de la joie dont l'affinité avec la désorganisation mentale a été souvent signalée : Ainsi dans l'excitation maniaque et autres formes de délire joyeux, on retrouve — comme dans l'humeur joyeuse à l'excès — la confiance exagérée en soi-même, en sa propre valeur, la conscience d'une augmentation de puissance, la rapidité et l'affluence des associations régies exclusivement par la maîtrise des tendances optimistes qui transforment même le monde extérieur. Cet état de joie débordante a été très bien décrit par Krafft-Ebing qui l'appelle une hyperesthésie psychique : « Le malade se meut pour ainsi dire dans ses sentiments de plaisir et raconte au lendemain de sa guérison que pendant qu'il était en bonne santé, il ne s'est jamais senti aussi bien, aussi remonté, aussi heureux que durant sa maladie[2] ».

1. Beaunis, *Les sensations internes*, p. 243-243. (F. Alcan.)
2. Krafft-Ebing, *Traité de Psychiatrie*, trad. fr., p. 382.

Ici commencent les formes pathologiques dont je n'ai rien à dire, mon seul but étant d'établir que le plaisir n'est que l'efflorescence de l'état sain.

A l'appui de cette assertion, voici une remarque qui ne me parut pas sans valeur. La physiologie de la douleur est très longue; celle du plaisir est très courte. Quoique (comme je l'ai noté plus haut) l'étude du plaisir ait été généralement calquée sur celle de la douleur, nul, à ma connaissance, nul n'a parlé de *points* de plaisirs, de nerfs de plaisir, ni d'une voie spéciale de conduction nerveuse à travers la moelle, le bulbe et les centres sous-corticaux jusqu'à une région de l'écorce. On semble donc admettre que tout se passe pour le plaisir comme pour les sensations internes et externes, en tout cas, que le phénomène-plaisir ne suppose aucune disposition physiologique spéciale. On lui attribue comme marques caractéristiques une augmentation d'activité fonctionnelle dans la nutrition, la circulation sanguine, la respiration, la tonicité musculaire; c'est tout. Ce sont les manifestations inverses de celle de la douleur en général; non sans exception, car il se rencontre des douleurs accompagnées d'excitation.

Tout ceci équivaut à reconnaître qu'il n'y a aucune différence de nature entre l'état sain et l'état de plaisir, que, par conséquent, l'état de plaisir est une modification de l'état normal. Tout au contraire la douleur est l'exception, la dérogation à la règle de la vie. Que finalement on l'attribue à l'intensité des vibrations nerveuses, à une intoxication (Oppenheimer, Dumas, Ioteyko et Stefanowska, *La douleur,* p. 196 et suiv.) ou à des causes psychiques, la douleur sous ses

innombrables formes, est l'équivalent des désorganisations grandes ou petites, locales ou générales, stables ou éphémères, curables ou incurables qui se manifestent dans le corps vivant. S'il s'est rencontré des êtres humains dont la vie toute entière n'a été faite que de douleurs, il faut les considérer comme des anomalies qui excluent toute conclusion générale.

On sait que la thèse contraire a été souvent soutenue; mais c'est justement parce qu'on a posé le problème sous la forme d'une antithèse entre le plaisir et la douleur, au lieu de voir que, selon les conditions de la nature et de la vie, l'un doit être posé comme la règle, l'autre comme l'exception.

Parmi ceux qui ont contribué à embrouiller cette question, signalons d'abord les moralistes. Sachant que l'homme est naturellement enclin au plaisir, pour en prévenir l'abus, ils ne sont pas loin d'en proscrire l'usage et de lui attribuer une origine suspecte; mais ceci n'est pas une position psychologique.

Il y a aussi les pessimistes que leur caractère personnel prédispose à une conception du monde dont ils déduisent que le plaisir est un état négatif, « que dans la vie, la douleur est la nécessité, le plaisir le superflu, une sorte de luxe ». Mais c'est la généralisation injustifiée d'une manière de sentir tout individuelle. C'est une position cosmologique que nous n'avons pas à discuter ici.

Je ne vois que deux arguments qui, se prévalant de l'observation des faits, sont de nature psychologique. Ils ont un fond commun, affirmant l'une et l'autre l'antériorité chronologique de la douleur, ce qui nous est donné comme une preuve qu'elle est la manifestation originelle et primitive.

On dit que l'entrée du nouveau-né dans la vie est accompagnée de cris et de réactions motrices contre la douleur. Mais l'interprétation psychologique de ces phénomènes a été contestée, notamment par Preyer qui les tient pour des réflexes. Ayant longuement exposé ailleurs cette question [1] je n'y reviendrai pas. On a fait remarquer aussi qu'il est extrêmement difficile de déterminer des indices certains de plaisir chez le petit enfant. Il passe la plus grande partie de son temps dans un sommeil profond et ses manifestations de plaisir sont, pendant quelques jours au moins, assez ambiguës. Lorsqu'elles apparaissent clairement, elles sont liées à la satisfaction de la faim... Le problème reste en suspens.

Le deuxième argument, très ancien, est plus précis et de meilleur aloi. On peut le résumer ainsi : Tout plaisir résulte de la satisfaction d'une tendance, par conséquent d'un besoin physique ou psychique ; un déficit est un état pénible ; le plaisir présuppose donc la douleur. Dans la généralité des cas, cette assertion paraît exacte. Cependant on pourrait faire remarquer que le plaisir apparaît quelquefois d'emblée, parce qu'un événement fortuit éveille une tendance latente et la satisfait, sans qu'elle ait eu besoin de demander. Ceci est plus fréquent pour les plaisirs intellectuels : ainsi que dans les vocations esthétique, scientifique, religieuse dont l'éclosion s'épanouit immédiatement dans le plaisir. Sans doute, il faut admettre des prédispositions antérieures, mais leur état d'inconscience les met en dehors de toute peine.

1. *Psychologie des sentiments*, 1re partie, ch. VI.
2. Angell, *Psychology*, p. 277.

En définitive, ce problème, intéressant peut-être pour le moraliste et le philosophe, me paraît oiseux et sans valeur pour nous. Même admise sans réserve et supposée sans exception, l'antériorité de la douleur n'a aucun rapport avec cette question : Le plaisir est-il la marque de la vie normale? Ou bien, elle aboutirait à cette conclusion étrange que l'état naturel, ordinaire, positif de la vie chez les êtres sentants est pathologique.

*
* *

Quoique la nature du plaisir normal soit l'unique objet de cette courte étude et qu'à ce titre les formes anormales et morbides en sont exclues, qu'on me permette quelques remarques sur une manifestation de la vie affective souvent critiquée par les moralistes, mais très négligée par les psychologues, c'est le *plaisir-passion*. Je dois avouer avec confusion que dans un essai spécial sur les passions, je l'ai complètement oubliée. Elle est très fréquente, très connue quant à ses apparences, beaucoup moins dans sa constitution intime et son mécanisme psychologique qui est particulier.

Posons d'abord clairement la question.

A l'origine, le plaisir est un *effet*. Il signifie que certaines tendances positives ou négatives ont atteint instinctivement leur but, sont satisfaites.

Plus tard, il devient une *cause* d'action. Instruits par l'expérience l'homme et même les animaux le recherchent parce qu'il est une augmentation de leur bien-être; ils se placent dans les conditions propres à éveiller ou renforcer des appétits, des désirs, c'est-

à-dire à évoquer le plaisir. Le procédé est le même pour le gourmet, le libertin, l'esthète, le mystique, etc.

Toutefois ceci n'est pas une passion, car toute passion est constituée par une tendance obsédante, durable, fixée sur un objet. Ces caractères se rencontrent dans la passion du plaisir. Elle consiste dans la recherche incessante d'impressions agréables, sans cesse renouvelées. Son idéal est la possession du plaisir. Mais elle diffère des autres passions de deux manières.

1° Toute passion a un but qu'elle poursuit obstinément; le plaisir est le couronnement du but atteint; mais la route à suivre n'est pas toujours agréable. Ni l'amour avec ses incertitudes et ses accès de jalousie, ni l'ambition avec la lutte contre les rivaux, ni la soif de l'or qui exige des efforts incessants; en un mot, aucune grande passion ne se satisfait sans mécomptes. Il faut conquérir et maintenir sa conquête. Tout balancé, on peut se demander si l'histoire d'une passion quelconque qui possède fortement l'individu, n'est pas faite de douleurs plus que de plaisirs.

Pour celle qui nous occupe, le plaisir en lui-même et pour lui-même est le but unique; tout le reste n'est que *moyen.* L'orgie, l'amour, le jeu, les voyages et même la délectation esthétique ou religieuse : tout cela est essayé tour à tour et abandonné dès que les profits ne dépassent pas les pertes.

2° La poursuite obstinée et exclusive du plaisir nécessite une *inversion* dans le mécanisme psychologique. Pour les autres passions, le point de départ est dans une tendance qui, rapidement ou lentement,

accapare la vie de l'individu. Pour elle au contraire, le point de départ est dans une représentation de plaisirs éprouvés ou imaginés qui travaille à renforcer la tendance correspondante. Dans un cas l'activité se propage de bas en haut, dans l'autre de haut en bas, du cerveau aux fonctions organiques. Mais l'artifice est presque toujours inférieur à la nature. Les tendances ainsi provoquées s'épuisent vite. Excitées l'une après l'autre et devenant impuissantes, elles font l'homme *blasé* en qui les désirs ne peuvent être éveillés, par des causes externes ou internes, sensations ou représentations, parce qu'elles sont sans ressort. C'est que la passion du plaisir est bâtie sur des effets plutôt que sur des causes, faite non de phénomènes, mais d'épiphénomènes. Aussi les moralistes, en critiquant cette forme de l'hédonisme, n'ont pas eu de peine à en montrer la fragilité : c'est une *passion-mirage* [1].

Elle est quelquefois une réaction contre le milieu et les événements, un remède voulu qui réussit comme il peut. Cela se voit chez les individus et mieux encore dans les foules. L'histoire nous apprend qu'à toutes les époques, les grandes épidémies, les calamités générales suscitent un état d'éréthisme qui se satisfait par la passion du plaisir ; il se forme des sociétés de viveurs. De même de nos jours dans les expéditions lointaines, les grands travaux en pays malsain (l'isthme de Panama) où la mort frappe rapidement et sans pitié ; la frénésie du jeu, de

1. Il ne s'agit que de la forme passionnée de la vie de plaisir, non des formes mitigées : le dilettante, l'épicurien au sens courant du mot.

l'amour, de l'alcool est cherchée non pour elle-même, mais comme moyen de s'étourdir.

*
* *

Il serait hors de propos de discuter les théories sur la *cause dernière* du plaisir. Elles sont peu variées, Actuellement, elles me paraissent réductibles à deux. L'une l'attribue à un surplus d'énergie vitale; l'autre à l'activité libre ou non entravée des tendances. D'ailleurs, l'une ne paraît pas exclusive de l'autre.

La première est équivoque[1]. S'agit-il d'un surplus d'énergie accumulée, statique, ou dépensée, dynamique? Les plaisirs sont-ils, suivant les cas, l'effet de l'une ou de l'autre? C'est soutenable. Les plaisirs de repos, de réparation, dépendraient du surplus statique; les plaisirs d'activité dépendraient du surplus dynamique. — A mon avis, cette explication a le défaut d'être partielle et de reposer sur une base peu stable. D'abord, le plaisir qui, croissant en intensité devient douleur (c'est-à-dire en termes plus exacts suscite des conditions nouvelles dans notre sensibilité), se traduit souvent par des mouvements dont la fréquence et la violence n'indiquent pas une pénurie d'énergie. De plus, c'est une *évaluation*, la quantité d'énergie étant traitée comme une *valeur* variable en degrés dont l'appréciation est assez vague.

L'autre explication s'appuie sur un jugement *de fait*, ce qui, par nature est moins précaire qu'un

1. Pour un exposé complet, voir Rutgers Marshall : *Pain, Pleasure and Aesthetics*. London, 1894.

jugement de valeur. La tendance qui a libre carrière, crée le plaisir. Cela signifie que les dispositions innées ou acquises, — étoffe dont la vie affective est faite, — sont des coordinations spéciales, adaptées à un but, analogues à ce que les biologistes appellent un appareil, une fonction. Les circonstances peuvent favoriser l'essor d'une tendance, directement par l'apport d'une énergie suffisante ou surabondante, indirectement par l'absence de tendances antagonistes qui l'empêchent ou l'entravent.

On a observé chez des malades (déments précoces ou séniles, paralytiques généraux) un état de « béatitude » que, s'il ne peut être qualifié plaisir est néanmoins agréable dans son ton général et se traduit par un optimisme inébranlable[1]. Cependant, on constate la faiblesse de la tension sanguine et du pouls, le ralentissement de la nutrition, des fonctions intellectuelles, sensitives, motrices : symptômes très différents de ceux de la joie. Cette contradiction est difficile à expliquer à moins d'admettre que « cette torpeur agréable, analogue à la somnolence » est due à l'absence de tout effort, de toute attention, de toute action inhibitoire : c'est un plaisir de repos, effet de la placidité des tendances qui sont peu exigeantes.

Ceci, on le voit, n'est nullement en désaccord avec la théorie de la distribution variable de l'énergie. Seulement le problème est posé sous une autre forme, considéré sous un autre aspect et l'explication, ramenée aux conditions fondamentales et premières de la vie affective, paraît plus générale.

1. Dr Mignard, *La Joie passive*, etc., dans *Journal de Psychologie normale et pathologique*, mars-avril 1909, et Paris (F. Alcan), 1910.

CHAPITRE V

SUR UNE FORME D'ILLUSION AFFECTIVE

I

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur les illusions des sens, du cœur et de l'esprit, il me semble que celles qui font l'objet de cet article ont été très peu étudiées. Elles sont de nature affective, mais forment un groupe à part qu'il est tout d'abord nécessaire de circonscrire avec précision. Cette tâche est d'ailleurs assez facile. S'il s'agissait ici de toutes les illusions dont la cause est affective, notre matière serait presque sans bornes, les sentiments, émotions et passions étant, comme chacun le sait, une source inépuisable d'illusions et d'erreurs. A défaut des psychologues, les moralistes de tous les temps l'ont montré à satiété. Mais nous retrancherons absolument de notre étude les jugements illusoires que nos dispositions affectives — momentanées ou permanantes — nous déterminent à porter sur nos semblables et leurs actes et même sur les choses, c'est-à-dire *en dehors de nous*. Nos tendances attractives et répulsives, sous toutes leurs formes (amour, haine,

ambition, orgueil, etc.), suscitent en nous des jugements de valeur sur notre milieu social et physique : ainsi nous attribuons à la nature ambiante notre gaieté ou notre tristesse; notre caractère se traduit en une conception optimiste ou pessimiste du monde; nous jugeons de même dans beaucoup d'autres cas.

Élimination faite de tous ces jugements affectifs dont l'objet est extérieur, il reste un groupe beaucoup plus restreint : les cas où l'illusion reste *intérieure* et subjective au sens strict, où l'individu juge lui-même ses sentiments et se forme une opinion erronée de leur nature ou leur valeur. Ce petit groupe est le seul que je me propose d'étudier et si, par hasard, malgré la séparation qui vient d'être indiquée, il reste dans l'esprit du lecteur quelque obscurité sur la matière de ce travail, de nombreux exemples l'éclaireront suffisamment dans la suite.

Il s'agit donc d'une illusion de l'observation intérieure et c'est sous ce titre que J. Sully l'a mentionnée dans son livre sur *les Illusions* (ch. xi). Cependant, prise en détail, la question apparaît plus complexe, parce que l'erreur, comme nous le verrons, provient de causes diverses et varie en conséquence.

Tout d'abord une objection se pose : comment un état affectif, au fond assez simple et dont nous avons la conscience immédiate, peut-il être illusoire? Je sens en moi nettement un état d'affection vive, de haine ou d'indifférence; je l'affirme au dehors par mes actes. Il a pour moi toute la réalité de la perception la plus claire : il fait jour, j'entends du bruit. Mieux encore, car il semble que l'état affectif — tout subjectif — sortant de nous-même pour rester en nous-même ne peut donner prise à aucun doute.

Cette question n'est qu'un cas particulier d'une autre plus générale : celle de la validité du témoignage de la conscience. On sait les débats qu'elle a suscités et il est inutile de revenir sur un procès qui paraît clos. Sous prétexte que les données les plus simples de la conscience sont directement et immédiatement connues, la plupart des anciens psychologues les tenaient pour évidentes et indiscutables. Pas plus que toute autre, la connaissance de nos états internes n'a de valeur absolue; elle est sujette à des lacunes et à des erreurs qui peuvent être rectifiées. Mais sans nous attarder à des généralités, bornons-nous à notre sujet pour l'analyser.

Dans l'illusion affective, il y a deux moments. (J'emploie ce terme uniquement pour la clarté de l'exposition.)

Le premier moment est un état spontané, réceptif, pour ainsi dire passif. Par la nature de notre esprit, il est accompagné d'une croyance instinctive qui lui confère une réalité. Mais la croyance est insignifiante tant qu'elle ne s'attache qu'à l'état actuel, momentané. Dans cette position fugitive, il n'y a à proprement parler ni vérité, ni erreur, ni par conséquent illusion.

Le second moment est un *jugement*, une affirmation implicite ou explicite et alors l'erreur devient possible. Ainsi, un état momentané, superficiel, est jugé durable, profond ou inversement. Nous croyons descendre dans le tréfonds de nous-même et nous restons à mi-chemin. La vérité affective — au sens expérimental — consiste en ceci : que l'état de conscience soit l'expression exacte, adéquate de notre cénesthésie, de nos tendances et dispositions, au

moment actuel. Or, quand nous signalerons plus loin les causes de l'illusion, on verra que la plus grave, c'est la difficulté de connaître *tous* les éléments constitutifs d'un état affectif donné; la conscience ne les révèle que partiellement; nous acceptons comme une synthèse complète ce qui n'est qu'une fraction de l'événement total; d'où un jugement erroné : et pour qui douterait qu'un état aussi simple que l'illusion affective enveloppe une affirmation, il suffira de faire remarquer qu'elle se renforce par la contradiction, que d'implicite elle devient explicite, si quelqu'un prend devant nous une attitude sceptique et conteste notre verdict.

Il faut maintenant faire connaître d'abord la nature de ces illusions affectives par un exposé de faits, ensuite rechercher leurs causes.

II

Dans la sommaire exposition de faits qui suit, je mentionnerai séparément les *états* affectifs et les *dispositions* affectives. Cette séparation est artificielle, puisque tout état suppose nécessairement une disposition correspondante dans l'organisation de l'individu; mais l'état est actuel et plutôt instable, la disposition est souvent latente et plutôt stable. De plus cette disposition permettra de mieux voir les aspects multiples de notre sujet.

I. **Les faits.** — Commençons par les faits les plus simples, en rapport direct et immédiat avec l'organisme et qui se réduisent à des états de plaisir ou de douleur physiques. La finalité du plaisir et de la

douleur, ces deux marques essentielles de la vie affective, est un principe philosophique généralement admis. Les uns l'expliquent par des raisons transcendantes telle que la Providence; d'autres, comme les transformistes, par les conditions d'existence de l'animal et la survivance du plus apte, parce que l'expérience vérifie cette thèse que la douleur accompagne ordinairement les états de désorganisation, le plaisir les processus ou actes utiles; mais les exceptions à cette loi sont nombreuses. Si on a pu en expliquer plusieurs avec quelque apparence de raison, il en est d'autres dont la réduction à la loi me paraît bien difficile et n'a suscité que des justifications fragiles[1]. Un grain de sable dans l'œil, une névralgie dentaire causent une douleur dont la disproportion est énorme avec le dommage subi par l'organisme. Par contre, souvent la dissolution d'organes essentiels à la vie est presque indolore. Le cerveau peut être coupé, cautérisé, sans souffrance notable. Une caverne peut se former dans le poumon, un cancer dans le foie sans que rien nous avertisse du danger. La douleur, cette « sentinelle vigilante » des causes finales, reste muette ou ne nous informe que quand le mal est incurable.

A rigoureusement parler ces faits ne sont pas des illusions affectives au sens exact; mais ils nous indiquent la voie où plus tard il faudra chercher la cause principale de ce phénomène. Si, en effet, le plaisir ou l'indifférence coexistent avec des processus destructeurs ou, inversement, si un état pénible

1. Pour les débats sur ce point, voir notre *Psychologie des sentiments*, 1re partie, ch. VI.

accompagne des processus réparateurs; comme d'ailleurs, le plaisir et la douleur supposent des conditions physiologiques spéciales, il faut admettre que, dans ces cas, le travail vital s'opère sous des formes diverses et même contraires et par conséquent que l'événement total est plus complexe qu'on ne le suppose sans réflexion.

Voici des faits plus nets d'illusion relatives à la vie organique. Souvent un état de conscience qui simule la faim ou la soif est tenu pour véridique, quoiqu'il n'exprime qu'une irritation anormale du tube digestif. Il y a de même de faux besoins sexuels. On se sent accablé, somnolent et on s'illusionne sur l'approche d'un sommeil réparateur qui ne viendra pas. On éprouve un sentiment de grande fatigue que l'exercice dissipe au lieu d'accroître. Rappelons la joie du paralytique général ou du maniaque, à certains moments de leur évolution morbide, la conscienee de bien-être (euphorie) qui envahit et trompe certains malades ou mourants.

Si l'on s'élève aux formes supérieures de l'activité psychique, les cas d'illusion affective abondent : quelques exemples suffiront.

Fréquemment, on s'imagine ressentir pour une personne un attachement profond et solide (amour, amitié); l'absence ou la nécessité d'une rupture en démontrent la réelle fragilité. Inversement l'absence ou la rupture nous révèlent profonde une affection qui semblait tiède et proche de l'indifférence. Là on supposait un déchirement, tout se passe en tranquillité. J'attendais, un jour, l'arrivée très vivement désirée d'une personne; mal disposé au dernier moment, je souhaitais un retard; une lettre imprévue

me l'annonce et, à ma grande surprise, je me sentis tout à fait désappointé. — Une forme d'illusion plus rare, que la précédente — et sa rareté n'a pas besoin d'être expliquée, est celle de l'admiration dissimulant l'amour. Des femmes s'éprennent d'un auteur, sans l'avoir jamais vu, pour ses œuvres littéraires, artistiques, musicales : d'où correspondance, confidences et le reste. Ainsi pour Chateaubriand, Gœthe et beaucoup d'autres. Plusieurs critiques ont noté ce fait psychologique. « L'admiration littéraire, dit Joubert, n'est chez la femme qu'une forme de l'amour. » Un autre retourne cet adage et dit « cet amour qui n'est chez la femme qu'une forme de l'admiration littéraire ». Évidemment, malgré un fond commun, la psychologie de cette illusion n'est pas identique dans tous les cas et je n'ai pas à en faire ici l'étude. Il y a toujours au début une éclosion d'amour intellectuel, né d'une communauté d'idées et d'aspirations vers un même idéal, enveloppé d'admiration, c'est-à-dire de respect pour celui qui l'a réalisé dans ses œuvres. Parfois l'illusion persiste sans métamorphose; parfois aussi le tempérament et les circonstances se chargent de la dissiper et de révéler franchement l'amour.

Le sentiment religieux n'est pas pauvre en illusions sur sa propre nature. Rappelons le fait tant de fois signalé de l'amour mystique dissimulant une autre forme d'amour moins éthéré; — fait analogue à cette illusion fréquente où, sous le nom d'amitié, on dissimule l'amour. D'un autre côté, tel se croit sincèrement athée, dont les discours et les œuvres sont pénétrés d'un sentiment religieux profond, comme Lucrèce dans son poème *sur la Nature*. Par anti-

thèse, tel autre, profondément convaincu de sa piété, n'est qu'un égoïste qui assure son salut par des pratiques superstitieuses et puériles, mais reste totalement étranger au sentiment du divin.

Régie par l'imagination, la vie esthétique est une mine d'illusions, mais presque toutes échappent à notre sujet, parce qu'elles rayonnent *en dehors* de l'individu, s'appliquent à ses œuvres ou à son milieu ou bien le trompent sur sa vocation, son talent, son habileté technique; bref sur des qualités purement *intellectuelles*. Mais il y a des illusions affectives purement intérieures; celle du littérateur ou de l'artiste qui savoure la joie d'être ignoré du public, voyant en cela une marque de sa haute supériorité : mais qui s'il pouvait lire au fond de son être, ne découvrirait dans sa joie qu'une consolation de son dépit. — Une autre illusion plus fréquente est l'engouement, la passion qu'on croit ressentir pour un auteur, pour un art : état artificiel produit par l'imitation, la suggestion, les influences ambiantes, mais sans attaches profondes dans l'individu.

Il y a aussi les illusions morales. On peut se croire meilleur ou pire qu'on ne l'est. On a conscience sincèrement d'avoir pardonné une offense ou un préjudice et au fond il n'en est rien. D'un autre côté, on se croit quelquefois fort en colère et l'indignation est en réalité très superficielle : ceci est bien fréquent pour les crimes, actes de cruauté et malversations dont on entend le récit. Beaucoup qui s'imaginent *sentir* les injustices sociales ne font guère que se les représenter avec tiédeur et en passant. La vie en commun nous impose certains sentiments convenus qu'on finit par tenir pour réels. « C'est ainsi qu'on a

dit que les hommes sont en société moins pour avoir du plaisir que pour croire qu'ils en ont et, pourvu qu'ils ne soient pas blasés, ils trompent eux-mêmes et les autres. » (Sully, *ouv. cité.*)

Je signale en terminant l'illusion affective par transfert. Elle consiste à attribuer à autrui notre état affectif actuel. A la vérité, elle sort des limites rigoureuses de notre sujet. Elle est de nature mixte, puisque l'état est en nous, mais que nous le localisons chez un autre. Tel, n'ayant pas conscience d'être triste, se plaint de l'humeur sombre de son entourage. Un autre mal disposé, nerveux, agacé, prétend que son interlocuteur est acariâtre. Le caractère particulier de ces faits et des analogues, c'est que notre état intérieur est extériorisé et localisé hors de nous par un processus qui ressemble à celui de l'hallucination.

Existe-t-il des hallucinations affectives? Cette question n'a été traitée que par un très petit nombre d'auteurs qui sont pour l'affirmative. D'abord, il convient de remarquer que, par nature, l'hallucination affective ne peut être localisée comme l'hallucination sensorielle (vision, audition, toucher) qui est projetée extérieurement au lieu d'origine des perceptions qu'elle simule. Le sentiment est intérieur et les mouvements qu'il provoque ou qui l'accompagnent ne l'extériorisent pas au sens propre. Le caractère hallucinatoire doit donc être cherché ailleurs. Il est dans l'intensité du phénomène qui, bien qu'il ne soit qu'une répétition, un souvenir, une reviviscence d'évènement passé, surgit dans la conscience, si complet et si intense qu'il s'impose comme la réalité elle-même. Pitres et Régis, dans

leur *Séméiologie des obsessions et des idées fixes* (1897, pp. 25-26), ont rapporté plusieurs observations qui, pour eux, sont de nature hallucinatoire. Une femme a vu sa grand'mère mourir subitement à table en mangeant sa soupe. Trois jours après, elle est prise de la peur obsédante de mourir comme elle. Quand la malade se met à table, l'angoisse survient et est si pénible quand elle essaie de manger de la soupe, qu'elle a dû y renoncer. La grand'mère est morte un dimanche; la peur est de plus en plus intense à mesure qu'on avance vers la fin de la semaine. — Un homme, très impressionnable, se faisant raser un jour, se vit peu à peu pâlir dans la glace et fut pris de syncope. Depuis, il est toujours en proie à la crainte d'un évanouissement; s'il se regarde dans une glace, il éprouve un état de demi-défaillance. — Les auteurs rapportent d'autres cas similaires et ils en concluent « que cette reproduction de la sensation première, qui en arrive à être reconstituée intégralement, soit dans la veille, soit dans le sommeil, est *une sorte d'hallucination* » Féré (*Pathologie des émotions*, p. 510) appelle de même « l'émotivité morbide » une hallucination du sentiment. En réalité, elle consiste en états affectifs extériorisés ou objectivés. « L'extériorité renforce l'émotion (c'est-à-dire l'état affectif), provoquant des phénomènes physiques aussi intenses que s'il y avait une excitation réelle du dehors, comme dans l'hallucination sensorielle. » Pour plus de détails, je renvoie aux ouvrages cités; ce n'est pas le lieu d'insister : j'ai voulu seulement signaler un sujet d'étude qui me paraît neuf et intéressant.

II. **Les dispositions.** — J'entends par ce terme

des tendances physiologiques et psychologiques, innées ou acquises, existant probablement chez tout homme normal, mais prédominant chez tel homme particulier. Elles sont dans la vie affective l'équivalent des aptitudes intellectuelles pour un art, une science, une profession quelconque : c'est une modalité du caractère, une marque affective[1]. De ces dispositions ou tendances, je ne connais aucune liste qu'on puisse accepter comme complète; ce qui nous est d'ailleurs indifférent : il s'agit seulement d'en énumérer quelques-unes prises au hasard dans l'expérience journalière.

Prenons d'abord comme type les émotions généralement admises comme primitives : peur, colère, tendresse, amour de soi (*selffeeling*). Aux poussées brusques et courtes des formes émotionnelles pures correspondent des dispositions, états plus stables qui donnent au caractère individuel un ton affectif propre, une marque spéciale. Ainsi, on est peureux, irascible, aimable, orguéilleux et ambitieux : inversement on est hardi, pacifique, maussade, porté à l'humilité; il y a aussi la disposition très générale à la joie ou à la tristesse, à l'exaltation ou à la dépression. Ces dispositions, bonnes ou mauvaises, l'individu refuse sincèrement de se les attribuer, quoiqu'elles soient évidentes pour tout le monde, même pour les moins clairvoyants. Il peut tout au plus avouer des

1. J'élimine les mensonges du caractère, si bien étudiés par Paulhan (la timidité qui se dissimule sous un masque hautain, l'astuce sous une apparence de bonhomie, etc.). Ils sont très différents de l'illusion sur nos dispositions personnelles. Pourtant, il faut avouer que, *à la limite*, l'illusion et le mensonge demi-conscient sont proches.

moments, des accès; il ne concédera pas une tendance permanente.

Même remarque pour des sentiments plus complexes, tels que les passions. La jalousie en est un exemple excellent par sa banalité même, Il est peu de formes de caractère qu'on répudie plus volontiers, qu'on nie avec plus d'énergie en prétextant des raisons futiles. Quoique l'hypocrisie suppose la pleine conscience, il semble aussi que beaucoup d'hypocrites ne croient pas l'être.

Il faut signaler encore une autre espèce d'illusion : on se déclare incapable d'un sentiment, uniquement parce que les circonstances ne lui ont pas permis de se produire. Ainsi pour l'amour paternel, maternel et pour d'autres affections plus rares. C'est ce qui arrive à beaucoup de gens à l'égard des animaux domestiques (chevaux, chiens, chats). Indifférents aujourd'hui, ils seront très épris demain. Il est rationnel de supposer qu'en pareil cas, la disposition n'est pas très forte; car toute tendance vigoureuse fait éruption d'elle-même; le plus léger excitant suffit.

Ces dispositions latentes, oubliées parce qu'on les ignore, ont une grande influence sur la genèse de l'illusion, comme on le dira plus loin.

Quoique très incomplète, l'énumération de faits qui précède était nécessaire pour fixer les idées et pour montrer que l'illusion affective, même réduite aux limites étroites que nous avons indiquées, n'est pas un phénomène psychologique négligeable.

III

Ces illusions ont des causes secondaires : la faiblesse du jugement, l'impossibilité d'une comparaison directe, la suggestion sous ses diverses formes, et une cause fondamentale : l'impossibilité de connaître notre vie subconsciente dans son intégralité.

1° La faiblesse du jugement n'est mentionnée que pour mémoire. Inhérente à la constitution d'un esprit individuel, elle impose sa mauvaise empreinte, en général, à toute matière quelle qu'elle soit. Le jugement faux est une infirmité innée, analogue à un vice congénital de la perception visuelle, auditive ou tactile. Il peut dépendre de la débilité de l'attention, de l'inaptitude à saisir les rapports ou de toute autre tare intellectuelle; mais il n'est pas une cause *spécifique* spéciale de l'illusion affective comme celles dont l'examen va suivre.

Je laisse aussi de côté comme trop générale et trop connue une cause permanente d'erreur : l'influence de nos inclinations et passions sur nos jugements.

2° L'impossibilité ou l'extrême difficulté d'établir les jugements sans une comparaison préalable, est une cause presque irrémédiable d'illusions. La comparaison suppose deux états coexistants dans la conscience; or les états et dispositions de nature affective ne permettent ni cette coexistence ni même une alternance rapide, parce qu'ils envahissent l'homme tout entier et sont plus profondément enfoncés en lui que les notions intellectuelles, objectives. En

effet la comparaison n'est pas entre deux perceptions, images ou idées; mais entre deux manières de sentir dont l'une, pour exister, doit expulser l'autre. Pour juger que nous exagérons notre amour, il faudrait qu'en restant le même, il devînt plus grand; alors le premier état serait rapetissé par le second. L'athée qui a un fond religieux et l'ignore, devrait pour dissiper son illusion être l'athée vrai, positif, indifférent ou hostile, et en même temps sentir en lui-même les aspirations vagues du sentiment religieux. L'homme à disposition maussade, pour se sentir tel, devrait se changer brusquement en un caractère aimable. Les mêmes remarques sont applicables à tous les cas ci-dessus énumérés.

On peut essayer de tourner la difficulté en se comparant à autrui pour se juger soi-même avec impartialité. Mais ce n'est qu'un remède précaire et partiel, parce que ne pouvant devenir complètement un autre, notre terme de comparaison reste incertain, mal fixé. De ce rapprochement des deux termes paraît sortir un jugement de fait, de constatation, qui n'est en réalité qu'un jugement de valeur, d'appréciation, par suite exposé à toutes les fluctuations du jugement affectif. Nous avons une tendance inévitable à nous sus-estimer ou à nous sous-estimer.

Remarquons aussi la difficulté d'une rectification. Pour les illusions sensorielles et intellectuelles, l'opération est facile. Une fausse perception est corrigée par la répétition, par un effort d'attention, par un examen critique; les illusions de la mémoire, par la réflexion, par un calcul chronologique, par le témoignage d'autrui; et il en est ainsi de toutes les illusions qui n'ont pas pour matière un sentiment. Au

contraire, l'illusion affective n'est jugée telle que *lorsqu'elle a disparu* pour faire place à un autre état : l'erreur n'est reconnue que rétrospectivement.

Je rattache à la même cause une forme d'erreur qu'on pourrait appeler *l'illusion de la permanence* : elle consiste en ce qu'un état passager nous paraît indéfiniment durable. Cette illusion est très connue en amour, mais on ne remarque pas qu'elle est, en fait, beaucoup plus générale. Un engouement momentané pour les voyages, pour un art, pour une localité, peut nous décider à changer toute notre vie, fasciné par l'illusion que cela durera toujours. « Nous transportons nos habitudes actuelles de pensée et de sentiment dans un avenir très éloigné, imaginant follement qu'à cette lointaine période de la vie ou dans des circonstances très différentes, nous désirerons et aimerons les mêmes choses qu'au moment présent[1]. »

C'est un fait d'expérience que nous avons une tendance naturelle à exagérer l'intensité et la persistance d'un sentiment présent, et cette tendance est d'autant plus forte que le sentiment est plus vif. C'est que l'état affectif étant une expression directe de notre personnalité (*mood*, *Stimmung*) a une puissance d'invasion et de pénétration et même de stabilité qui manque aux états de conscience dont l'ori-

1. (J. Sully, *Illusions*, p. 305). On pourrait donner beaucoup d'autres exemples. Ainsi l'illusion sur l'abandon d'après la mort, avouée par le poète dans les vers connus.

> Sur la tombe où lentement j'arrive,
> Nul ne viendra verser des pleurs.

Les biographes de Napoléon rapportent que devenu roi de l'île d'Elbe, il rêva quelque temps d'y organiser un état modèle qui rappelait l'utopie de Sancho Pança.

gine est hors de nous, comme les perceptions, les images et les concepts.

Sans doute cette illusion d'une pérennité chimérique peut être rectifiée : par la réflexion (mais beaucoup ne réfléchissent pas); par l'expérience des autres (on en profite rarement); en sorte que la perspective d'une fin possible reste une représentation sèche et sans efficacité [1].

3° Une troisième cause est la suggestion, qu'elle vienne des autres ou de nous-même.

Le premier cas est le plus fréquent. Pour réussir, la suggestion suppose un caractère plastique et quelque puissance d'imagination. Le procédé d'action est simple; c'est la répétition. Il n'y a guère de sentiment — amour ou jalousie, crainte ou aversion ou tout autre — qu'on ne puisse avec un peu de patience suggérer à un esprit faible. A des gens doués d'un très modeste talent, on peut inculquer l'illusion d'un profond amour pour les arts, les sciences, les lettres, qu'ils ne ressentent pas réellement; par suite la croyance en une supériorité qu'ils n'ont pas et que les mécomptes de la vie ne parviennent pas toujours à dissiper.

L'illusion produite par auto-suggestion est volon-

1. L'illusion et la persévérance, plus fréquente pour l'avenir, se produit quelquefois pour le passé. Quelque aventure ou événement sentimental donne sa couleur à une période de notre vie dont il n'a été qu'une minime fraction; par une illusion rétrospective, l'épisodique devient le principal. Je connais une personne qui, ayant subi dans un asile une opération dangereuse et dont les suites furent longues, a conservé de ce temps « un souvenir délicieux ». Je ne peux l'attribuer qu'aux charmes de la compagnie qui l'entourait; car ceux qui l'ont suivie durant ces longues semaines déclarent qu'alors tout se passa autrement et que le présent réel ne ressemblait pas au passé imaginé.

taire ou demi-volontaire. Parfois, l'homme réussit à se persuader qu'il aime des gens et des choses, qu'il s'amuse, qu'il s'intéresse à diverses questions. S'il se connaissait mieux, il avouerait que tout cela lui est presque indifférent. Par contre, l'affectation d'indifférence n'est souvent que l'illusion née d'un dépit inconscient.

Je n'insiste pas sur des faits si connus. Le plus souvent, les illusions dont la suggestion est la cause sont artificielles et instables.

Faut-il comprendre dans ce groupe les illusions émotionnelles ressenties par beaucoup d'acteurs? Sentent-ils réellement ou n'ont-ils que l'illusion de sentir? La question a été souvent discutée et quelques auteurs semblent avoir compté d'avance sur une réponse unique et uniforme : A tort, car chacun joue selon son tempérament[1]. Pour ceux qui sentent vivement, il me paraît inexact de taxer d'illusion un état qui, si court qu'il soit, est — tant qu'il dure — la réalité elle-même. Ensuite, éliminons les acteurs complètement maîtres d'eux-mêmes. Resteraient les cas moyens; mais étant produits volontairement et artificiellement, ils ne sont guère utiles pour notre étude.

4° La cause dernière et profonde des illusions affectives doit être cherchée dans la nature même du sentiment, dans sa constitution intime. *La conscience ne peut jamais connaître le phénomène effectif dans sa totalité*, parce qu'une partie des facteurs qui le composent échappent à son observation directe. Ces

1. Binet, « Sur le paradoxe du comédien », W. James, *Psych.*, t. II, p. 446, sq., d'après Archer qui a publié sur ce sujet une enquête où les réponses des acteurs sont peu concordantes.

facteurs sont : les uns conscients avec des degrés dans la clarté et l'intensité, d'autres subconscients, d'autres inconscients : les plus obscurs ne sont pas les moins influents.

Le territoire qui s'étend au delà de la conscience claire est difficile à décrire, parce que sur les états subconscients et surtout sur les états inconscients (physiologiques) l'introspection n'a pas de prise.

On a distingué d'abord, à la limite, une conscience « marginale » qui est la portion non « localisée » de la conscience actuelle et répond au minimum d'attention.

Puis, en s'éloignant de la lumière, le subconscient, terme très usité mais équivoque, puisqu'il semble impliquer l'hypothèse gratuite et improbable que les états, qui ne sont plus dans la conscience actuelle, restent encore — malgré leur nature évanescente — conscients à quelque degré. Cette vie subconsciente se révèle, on le sait, dans le somnambulisme, l'hypnose et d'autres circonstances plus rares.

Enfin, plus loin encore, l'inconscient, si l'on peut désigner par ce mot négatif certains processus physiologiques qui ne deviennent conscients que par accident.

Sur la nature dernière du subconscient et de l'inconscient, on a le choix entre deux hypothèses. J'avoue pour ma part que l'interprétation physiologique, malgré beaucoup de difficultés et de lacunes, me paraît plus acceptable que celle d'une conscience qui vivrait perpétuellement, sans être connue, sauf par exception. Elle est plus simple et ne nous lance pas dans l'inconnaissable [1]. Au reste il est indifférent

1. La défense la plus récente de cette thèse est celle que A. H. Peirce a soutenue dans *Studies in Philosophy and Psychology*

pour notre sujet qu'on adopte l'une ou l'autre. Dans les deux cas, la conclusion reste la même : c'est que dans ces bas-fonds obscurs sommeillent les dispositions latentes, s'amassent les impressions de la vie organique si importantes pour la formation du caractère et pour le ton général de la vie affective. En conséquence, dans nos sentiments, il y a des éléments connus, peu connus, inconnus; leur action et leur efficacité ne sont pas toujours en rapport avec leur clarté. Une antipathie inavouée couve souvent sous l'apparence illusoire d'une sympathie. On peut s'attendre à une mauvaise nouvelle, à un malheur, même en être certain, et avoir pris ses mesures en conséquence : malgré tout, l'événement produit un choc inattendu qui révèle au fond de nous-même la survivance d'une disposition latente à l'espoir. Le lecteur trouvera dans son expérience beaucoup de faits semblables qui démontrent que la connaissance

(Boston, 1906). Il paraît disposé à ramener les processus subconscients au mécanisme de l'inhibition tel qu'il est admis dans la physiologie nerveuse. — Sur la valeur de l'activité subconsciente, on trouve deux opinions extrêmes. Les uns inclinent à la magnifier : elle est la source des guérisons miraculeuses, des révélations supérieures, de l'inspiration créatrice (Myers), des hautes aspirations religieuses (James). Les autres penchent vers une interprétation péjorative : notamment B. Sidis, *Psychology of Suggestion a research into subconscious Nature of Man*, 1898, New-York, qui fait du moi subconscient un portrait peu flatté : « Il est stupide sans critique, extrêmement crédule, dénué de moralité, essentiel, brutal, et son seul mécanisme mental est celui de la brute, l'association par contiguité » (p. 293 et suiv.). Les deux opinions ne sont pas inconciliables, puisque ces avantages et ces défauts font partie de notre nature et sont inégalement répartis entre les hommes. D'ailleurs nous n'avons pas à traiter cet épineux problème qui a suscité des volumes; l'influence de l'activité subconsciente sur les illusions, constatée *comme fait* nous suffit.

de nos sentiments est toujours partielle, par conséquent toujours sujette à erreur.

Cette remarque peut être généralisée et ce fait incontestable — de quelque façon qu'on l'explique — qu'il y a en nous une vie souterraine qui n'apparaît qu'en passant et jamais en totalité, est d'une portée très haute : c'est que la connaissance de nous-mêmes (le γνῶθι σεαυτὸν) n'est pas seulement difficile, mais *impossible*. Pour en expliquer la difficuté, on a allégué des raisons morales (influence des passions, faiblesse de la volonté); des raisons intellectuelles (insuffisance du jugement, pauvreté des facultés logiques, irréflexion). Tout cela est remédiable. Ce qui ne l'est pas c'est l'incapacité absolue de connaître notre individualité intégralement et d'en être certain. Ce précepte se heurte donc contre une impossibilité psychologique et finalement physiologique. Son idéal est inattingible et ne peut être qu'une approximation.

IV

Les illusions affectives sont-elles utiles? On peut trouver la question étrange et répondre d'emblée que l'erreur est toujours nuisible. Cette réponse serait précipitée. On oublie que, dans la vie des sentiments, la logique rationnelle ne règne pas seule, et que son grand régulateur est la finalité. L'erreur est une non-adaptation et, comme telle, est ordinairement nuisible; la plupart des illusions affectives sont un mal pour l'individu. Mais, suivant la remarque de Tarde, « il y a des erreurs nécessaires parce que,

en fait d'inventions nécessaires, il n'y a pas que des vérités ». Or, l'expérience montre que certaines illusions du sentiment sont utiles et la réflexion explique leur utilité.

Laissons les illusions instables, éphémères, moins probantes que celles qui ont quelque durée. L'illusion d'une estime exagérée de soi-même chez la majorité des hommes est un fait banal, et la croyance en leur valeur personnelle est parfois d'une extravagance ridicule. Cette tendance à se grandir est de tous les âges : elle apparaît chez l'enfant dès que l'idée de son moi se forme dans sa conscience; elle est au moins aussi grande dans la jeunesse, et ne rétrograde pas avec la maturité. « Tout organisme vivant, remarque Sully, lutte ou agit comme s'il luttait avec conscience pour conserver sa vie et promouvoir son bien-être. Les actions des plantes sont clairement en rapport avec les besoins de la prospérité d'abord de l'individu, ensuite de l'espèce. Les mouvements des animaux inférieurs ont le même but. Ainsi, dans l'hypothèse que l'homme est sorti des formes inférieures par une évolution lente, il est clair que cet instinct à s'étendre doit être le plus profond et le plus indéracinable élément de sa nature et c'est cet instinct qui est au fond du sentiment rudimentaire de l'estime de nous-même[1] ». A titre de contre-épreuve, remarquons les désavantages de l'humilité vraie et de la timidité pour la lutte. Voilà donc une illusion fréquente et multiforme dont l'utilité biologique est évidente.

Il y a d'autres illusions qui, quoique personnelles

1 Ouvrage cité, p. 320.

au sens restreint où nous les étudions, sont si répandues qu'elles ressemblent à des *idola tribus*. Elles se résument en une formule unique : les croyances consolantes fournies par les religions, la morale et même la médecine. Inutile de les énumérer. J'en signale une en particulier : sans parler de l'immortalité de l'âme, la foi en une immortalité posthume dans la mémoire des hommes et le lointain des âges, acquise par les actes ou par les créations intellectuelles, est une illusion affective; car, outre que beaucoup se promettent une immortalité qu'ils n'auront pas, les favorisés n'en pourront jouir puisqu'ils seront morts. Ne voulant produire que des faits nets, incontestables, j'en omets d'autres qu'on a cités quelquefois; l'illusion de l'amour d'après la thèse de Schopenhauer, — elle est trop métaphysique; l'illusion du libre arbitre comme utile à certains stades de la moralité, — son caractère illusoire est contesté et d'ailleurs elle n'est pas rigoureusement de nature affective.

Supprimez ces illusions dans la vie de l'homme et dans celle de l'humanité et une bonne part de ce qu'il y a de grand dans l'histoire disparaît. On ne peut nier leur puissance d'action. Sans doute le grand n'est pas toujours l'utile immédiat; mais la logique n'est pas l'histoire et nous ne sommes pas arrivés au présent par les routes les plus courtes et les plus aisées.

Cette utilité se présente sous un autre aspect. J. de Gaultier a désigné sous le nom de « Bovarysme » le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est, et dans le livre qui porte ce titre, il a étudié le fait dans sa généralité. Notre groupe

d'illusions affectives est un cas particulier de cette conception chimérique de soi-même auquel on peut appliquer les considérations philosophiques de l'auteur. L'existence phénoménale apparaît comme une chose en mouvement; devenir autre est la loi de la vie. Or, dans l'être conscient cette loi se transforme en une représentation et devient la nécessité de se concevoir autre pour vivre et progresser. Le « bovarysme » est donc dans son essence un appareil de mouvement. Son mode le plus favorable consiste pour un être à se concevoir autre qu'il n'est dans la mesure où cette conception nouvelle est assez proche de l'ancienne pour pouvoir s'y ajouter. La possibilité de varier, c'est-à-dire pour un être conscient, de se concevoir autre *avec efficacité*, est d'autant plus étendu que cet être a varié avec plus de continuité depuis ses origines.

En termes plus strictement psychologiques, la représentation illusoire, si elle est vive, tend en raison de son intensité à se réaliser, par conséquent à nous faire autre — utilement ou non — sans réussir toujours; et c'est aussi pourquoi des illusions tendent à se perpétuer et à apparaître comme une croyance commune permanente.

En résumé, le jugement erroné sur nos propres sentiments provient soit d'un déficit, soit d'un excès.

Le déficit existe dans la majorité et peut-être dans la totalité des cas. Il résulte de notre ignorance ou imparfaite connaissance des facteurs subconscients.

L'excès est l'œuvre du travail de notre imagination. Nous en avons noté beaucoup de cas; par

exemple l'homme qui se donne l'illusion de s'amuser. On ajoute à la réalité, jusqu'au point de la faire autre. C'est la cause principale de cette transformation, utile ou nuisible, qui a été indiquée ci-dessus.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

I. — **La conscience affective** 1

La vie affective doit être étudiée par une méthode spéciale. — Elle ne peut être connue dans son fond, indépendamment des conditions intellectuelles qui la déterminent. — Essais pour l'atteindre : par voie directe, par voie indirecte. — La conscience primordiale ne peut être quo affective. — Etats de conscience affective pure chez l'adulte. Exemples. — La conscience affective sous sa forme permanente. — Critères de la sensibilité : opinions diverses. Théorie de Wundt. — Réduction à deux couples. — Liaison nécessaire entre la sensibilité et le mouvement. — La question des états d'indifférence. — Cas pathologiques : absence momentanée et disparition totale de toute conscience affective. — La dépersonnalisation. — Le moi affectif et le moi intellectuel : leur opposition. — Conséquences pratiques. — La conscience des énergies vitales dans l'individu et leurs modalités se manifeste comme une force de la nature. Autonomie de la conscience affective.

II. — **La mémoire affective** 39

Objections contre la mémoire affective. Position de la question. — Faits psychologiques. Deux groupes : ceux où une comparaison s'établit entre deux états coexistant ou successifs, ceux où le souvenir affectif apparaît le premier. — Faits physiologiques. Nécessité d'une reviviscence des conditions organiques d'un sentiment, émotion, passion. — Hypothèse sur la nature des images affectives : analogies avec les images motrices. — Faits pathologiques. Les douleurs imaginaires. — Leur rôle probable dans les maladies mentales. Etude de la nostalgie. — L'expérimentation. Recherches de Külpe : leurs résultats. — Preuves indirectes. La vie individuelle et sociale est pleine de faits inexplicables sans la mémoire affective. — Son rôle dans la consolidation. dans l'évolution des sentiments : Evolution par renforcement, par affaiblissement. — L'art d'oublier.

III. — **L'antipathie** 83

Eléments généraux de toute antipathie : une intuition, un état pénible, une inhibition motrice. — C'est une forme atténuée

de l'instinct de conservation, agissant par anticipation. — Mécanisme de l'antipathie. Commence-t-elle par un mouvement sympathique? — Sa ressemblance avec l'instinct. — Son évolution. — 1er stade, organique. Répulsion physiologique, consciente ou inconsciente. Le dégoût. Passage de l'organique à l'instinctif. — 2e stade, instinctif. L'antipathie chez les animaux et les enfants. — 3e stade, conscient. Deux formes : brusque, procédant de l'instinct; à formation lente. Exemples. — Antipathies innées et acquises. Rôle de l'association des idées. — Transformation de l'antipathie en sympathie. — Les antipathies partielles : esthétiques, religieuses, morales, etc. — 4e stade. L'antipathie sous la forme collective. Elle repose moins sur un instinct que sur une croyance. — Elle tend à prendre une forme impersonnelle. — Inutilité d'une étude pathologique. — Caractères de l'intnition : Elle est un sentiment plutôt qu'une connaissance. — La tendance à l'antipathie : ses conditions psychologiques. Manqne de plasticité intellectuelle. Elimination du pessimisme et de la misanthropie. Disposition à l'excitabilité. — Rapports avec la peur et la haine. — L'antipathie est un arrêt de développement. Son utilité; elle est un principe d'individualisation.

IV. — Sur la nature du plaisir. 127

Pourquoi toute étnde du plaisir est-elle brève? Le plaisir n'est ni le contraire de la douleur, ni une sensation spéciale. — Variations du phénomène-plaisir. — L'état sain ou neutre. — Etats ascendants : 1° L'euphorie, sentiment du plaisir diffus et sans objet; 2° Le plaisir fixé dans un objet et connu, formes négatives et positives : 3° Phase extrême : commencement de la désorganisation. — Pourquoi la physiologie dn plaisir est très courte. — Pourquoi on nie que le plaisir doit être posé comme la marque de la vie normale : Les moralistes, les pessimistes; hypothèse sur l'antériorité de la douleur. — Le plaisir-passion : en quoi son mécanisme diffère de celni des autres passions. — Les hypothèses sur la cause du plaisir.

V. — Sur une forme d'illusion affective 147

L'illnsion affective intérieure et réduite à nous-mêmes. — Les faits. Illusions sur la valenr du plaisir et de la doulenr, sur les besoins fonctionnels. — Illusions sur la nature et la valeur réelle d'un sentiment. — L'illusion par transfert. — Existe-t-il des hallucinations affectives? — Les dispositions, latentes ou réalisées, que l'individu méconnaît. — Causes secondaires : faiblesse du jugement, impossibilité d'une comparaison directe, suggestion. — Illusion de la permanence. — Cause principale : la conscience ne peut jamais connaître le phénomène affectif dans sa totalité. — La connaissance de nous-même n'est pas seulement difficile, mais impossible. — En qnoi les illusions affectives sont utiles.

1004-09. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 9-09.